

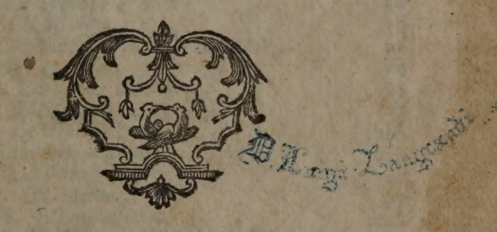
COURS DE CHIRURGIE.

DICTÉ AUX ECOLES
De Médecine de Paris.

Par M. ELIE COL DE VILARS;
Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Profeſſeur de Chirurgie, en Langue Françoiſe.

TOME TROISIE'ME.

Contenant le Traité des Plaies.



A PARIS,

Chez JACQUES ROLLIN, Fils, Quay des Auguſtins, à Saint Athanaſe.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

TABLE
DES SOMMAIRES
Contenus dans ce troisiéme Tome.

LIVRE SECOND,
Des Plaies, Page 1.
CHAPITRE PREMIER.

a a

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE IV.

Fin de la Table des Sommaires.

Approbation de Meſſieurs les Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris.

NOUS ſouſſignés Docteurs-Régens en la Faculté de Médecine de Paris, nommés par elle, pour examiner *Un Traité des Plaies*, composé par M. COL DE VILARS, Docteur-Régent en ladite Faculté, certifions avoir lu avec plaiſir ledit Ouvrage, dans lequel l'Auteur ſoutient parfaitement la réputation & l'eſtime qu'il a mérité du Public, par les deux Volumes de Chirurgie qu'il a précédemment donnés. Nous croyons que ce Traité ſera extrêmement utile à ceux qui ſe deſtinent à la Médecine, ou à la Chirurgie. En foi de quoi nous avons ſigné la préſente Approbation. A Paris le dix-neuf Juillet mil ſept cens quarante.

Signé, FINOT. LE HOC. HUNAULD.

Confentement de Monfieur Leaulté, Doyen de la Faculte de Médecine,

VU l'Approbation de Meffieurs FINOT, LE HOC, & HUNAULD, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine de Paris, nommés par elle pour l'examen d'un *Traité des Plaies*, compofé par M. COL DE VILARS, Docteur-Régent & ancien Profeffeur de Chirurgie en Langue Françoife, nous confentons pour la Faculté que cet Ouvrage foit imprimé. A Paris le vingt Juillet 1740.

Signé, LEAULTE', *Doyen.*

Approbation de Monfieur de Vernage, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris & Cenfeur Royal.

J'AI lu par ordre de Monfeigneur le Chancelier, le *Traité des Plaies & des Ulcéres* de M. COL DE VILARS, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Il m'a paru très-inftructif pour les Etudians en Médecine & en Chirurgie. Ce 16. Janvier 1740.

Signé, DE VERNAGE.

Le Privilége eft au Traité des Tumeurs.

COURS



COURS DE CHIRURGIE.

LIVRE SECOND.

Des Plaies.



APRÉS avoir traité des Tumeurs contre-nature, & des Affections qui en dépendent, l'ordre que nous nous sommes proposés dans la division des Maladies Chirurgicales, exigent à present que nous parlions des Plaies.

CHAPITRE PREMIER.

Des Plaies en général.

ARTICLE PREMIER.

Définition de la Plaie.

LE mot de Plaie, en latin *Vulnus*, ſe prend en général pour toutes ſortes de ſolutions de continuité. Voyez Celſe, liv. 5. c. 26. Mais on entend plus particuliérement par *Plaie*, *une ſolution de continuité, récente, faite ſubitement dans les parties molles de notre corps, par la violence de quelque cauſe externe.* On comprend ſous le nom de *Parties molles*, toutes les parties ſolides, excepté les os & les cartilages.

La ſolution de continuité eſt une diviſion violente des parties ſolides du corps, qui ſont, ou doivent être naturellement unies & continues.

Quoique la Plaie ſoit une ſolution de continuité, toute ſolution de continuité n'eſt pas Plaie. Les abſcès, les ulceres, les caries & les fractures ſont des ſolutions de continuité ſans être Plaie.

Il faut donc 1°. que la ſolution de continuité ſoit récente, lorſqu'elle devient ancienne, & qu'elle ne ſe cicatriſe point dans un tems convenable, elle dégénere en ulcére.

2°. Elle doit ſe faire ſubitement, puiſque l'action des cauſes qui la produiſent, eſt prompte ; ce qui n'arrive point dans les ulcéres.

3°. Il eſt néceſſaire d'établir le ſiége des Plaies dans les parties molles, pour ne pas les confondre avec les fractures. D'ailleurs les os ſont quelquefois fracturés par une cauſe externe, ou par quelque effort, ſans qu'il y ait de Plaie. Ainſi l'on ne peut point donner ce nom à une fracture où les tégumens ni les chairs n'ont ſouffert aucune ſolution de continuité.

Enfin la ſolution de continuité qui conſtitue la Plaie, doit être faite par une cauſe externe, pour être diſtinguée des ſolutions de continuité qui ſe font quelquefois dans le corps par des cauſes internes, comme les abſcès, les ulcéres, les puſtules, &c. On pourroit objecter que dans certaines fractures les os rompus, ou leurs eſquilles font aſſez ſouvent des Plaies que la cauſe externe de la fracture n'a pas faites. En ce cas l'on

doit regarder les os fracturés comme des corps étrangers qui n'agissent violemment sur les parties molles que par l'effort d'une cause externe, & qui en tiennent eux mêmes lieu, comme cause immédiate.

La plûpart des Auteurs excluent du nombre des Plaies les brûlures accompagnées des solutions de continuité. Ils les mettent au rang des ulcéres, à cause de l'erosion que l'instrument brulant fait plûtôt par sa chaleur que par sa masse : mais puisque ces sortes de brûlures sont des solutions de continuité, récentes, faites subitement dans les parties solides, par la violence d'une cause externe, on ne peut pas se dispenser des les adopter comme Plaies.

Guy de Chauliac, *Tr. des Plaies. ch.* 1. & avec lui les Anciens & presque tous les Modernes, ajoûtent que la solution de continuité qui fait la Plaie, doit être sanglante & sans pourriture, c'est-à-dire, sans suppuration ; afin de la distinguer de l'ulcére. Les raisons suivantes détruisent cette opinion. Premierement, si toutes les Plaies étoient sanglantes, il faudroit en retrancher celles qui sont faites par armes à feu, ou par instrument brulant, elles ne répandent point

de ſang ; l'eſcarre qui ſe forme ſur le champ, s'oppoſe à ſon iſſue, à moins qu'il n'y ait quelque gros vaiſſeau ouvert. De plus il n'y a que les Plaies toutes récentes qui ſoient ſanglantes. Après le premier appareil il ne ſort ordinairement plus de ſang. Secondement, ſi la Plaie changeoit de nom auſſi-tôt que la ſuppuration ſeroit ſurvenue, elle ne le retiendroit que juſqu'au cinquiéme jour, quelquefois même juſqu'au deuxiéme ou troiſiéme ; puiſqu'il y en a qui commencent à ſuppurer dès ce tems là. Cependant ſi la Plaie eſt mal penſée, ou qu'elle ſe trouve abreuvée d'un ſuc nourricier de mauvaiſe qualité, d'un pus âcre qui faſſe une éroſion de ſubſtance, qu'elle ne puiſſe pas s'incarner ni ſe cicatriſer dans un tems convenable à ſa nature, qu'au contraire ſes bords deviennent durs & calleux, elle dégénére en ulcére, à la différence de l'ulcére qui ne peut jamais devenir Plaie.

ARTICLE SECOND.

Des cauſes des Plaies.

IL réſulte de la définition que nous avons donnée des Plaies, que toutes leurs cauſes ſont externes. Elles agiſſent en

coupant, piquant, froissant, déchirant, ou rongeant. Celles qui coupent, se nomment en termes de Chirurgie, *Instrumens tranchans*. De ce genre sont tous les corps solides & durs, principalement ceux qui sont faits d'acier, & qui ont un, ou plusieurs côtés minces, larges, affilés, propres à diviser les parties & les separer en deux. Tels sont les coûteaux, les rasoirs, les sabres, les épées, les haches, les faux, les tranchets, &c. Les causes qui piquent & percent, s'appellent *Instrumens piquans*. Ce sont des corps fermes, longs, déliés, pointus, capables de pénétrer sans couper. Cette classe renferme les épines, les aiguillons, & les dens fines de certains insectes, les épingles, les aiguilles, les alènes, les stilets, &c. Parmi ces sortes d'instrumens il y en a qui sont *piquans* & *tranchans* en même tems, comme les poignards, les bayonnettes, les épées étroites, les coûteaux pointus, les canifs, les trois-cars, &c. On désigne sous le nom d'*instrumens contondans*, les causes qui froissent les parties, tels que sont les bâtons, les massues, les marteaux, les pierres, les roues de carosse, & tous les corps pesans, solides & obtus; au nombre desquels on doit

mettre les boulets de canon, les balles de fusil, le plomb, les éclats de bombe, de grenade, &c. dont la vitesse augmente beaucoup la force. Entre les causes qui agissent en déchirant, on compte les scies, les rapes, les crochets, les dents des animaux, & autres corps durs & inegaux. A ces causes, on peut ajoûter les pesants fardeaux, les grands efforts, les courses précipitées, les sauts, les chutes, les cris, & tout ce qui est capable de tirailler les parties en différens sens. On a vu dans ces occasions des vaisseaux, des nerfs, des muscles, des tendons, rompus & déchirés. Enfin l'eau & l'huile bouillantes, le plomb & tous les métaux fondus, le feu, la foudre du Ciel, un feu ardent, les escarotiques, comme la pierre infernalle, les pierres à cautéres, le beurre d'antimoine, l'huile de vitriol, l'eau forte, l'esprit de nitre & autres semblables pyrotiques, sont tous des caustiques actuels ou potentiels qui font des Plaies en rongeant, corrodant & consumant quelquefois les chairs jusqu'aux os. S'il y a quelques autres choses des Plaies, elles doivent toutes se rapporter aux cinq espéces dont nous venons de faire mention.

ARTICLE TROISIE'ME.

Des différences des Plaies.

SEpt chofes peuvent établir les différences des Plaies. 1°. Leurs caufes. 2°. Leur fituation. 3°. Leur figure, leur grandeur, leur profondeur, & leur direction. 4°. Les parties bleffées. 5°. Leur effence. 6°. Leur tems. 7°. Leur évenement.

Par rapport à leurs caufes, elles différent en ce que les unes font faites par inftrument tranchant, & fe nomment *Incifions*, ou par inftrument contondant, & s'appellent *Plaies contufes*. Les autres font l'effet des inftrumens fimplement piquants, ou piquants & tranchans en même tems. Il y en a qui reconnoiffent pour caufes les morfûres. Elles peuvent fe rapporter aux piquures ou aux Plaies contufes, fuivant que les dens des animaux font plus ou moins aigues. On diftingue auffi celles qui fe font par armes à feu, comme canon, fufil, piftolet, quoiqu'elles foient du nombre des Plaies contufes. On fait encore attention à celles qui peuvent être faites par inftrument déchirant, ou par quelque effort, comme nous avons dit

dans l'article précédent. Enfin les inſtrumens brûlans & les cauſtiques en font qui ſont bien différentes des autres, & qu'on connoît ſous le nom de brulures.

A l'égard de la ſituation des Plaies, les unes ſont à la tête, les autres au cou, d'autres à la poitrine, au bas-ventre, aux extrémités, aux jointures, &c.

La figure, la grandeur, la profondeur & la direction des Plaies mettent auſſi beaucoup de différences entr'elles. Il y en a de longitudinales, d'obliques, de tranſverſales, de rondes, d'oblongues, de quarrées, de triangulaires, de cruciales, à lambeaux, ou d'une autre figure irréguliere. On en voit de grandes, de moyennes, & de petites. Les unes ſont ſuperficielles, les autres profondes; pénétrantes dans quelque capacité, ou non pénétrantes; avec, ou ſans perte de ſubſtance. Leur direction eſt droite ou oblique. Leur trajet ſe porte quelquefois du côté d'une artére, d'une groſſe veine, d'un nerf, d'un tendon, d'une membrane, d'un viſcere. On les diſtingue encore en *grandes en apparence, & petites en conſequence*, & en *petites en apparence, & grandes en conſéquence*. Les premiéres paroiſſent conſidérables en dehors : mais comme elles n'intéreſſent

aucune partie noble, ni néceſſaire aux fonctions de la vie, elles guériſſent facilement ſans accidens. Telle eſt une grande inciſion faite à quelque muſcle ſuivant la rectitude de ſes fibres; & dans la quelle il ne ſe trouve point de nerfs, de tendons, de gros vaiſſeaux offenſés. Les ſecondes étant extérieurement petites, comme les coups d'alêne, de ſtilet, les piquures, ſemblent n'offrir rien de dangereux. Souvent même, elles ſe ferment & ſe cicatriſent aſſez promtement. Cependant il peut ſe former dans leur fond un dépôt, d'autant plus facilement que la matiére épanchée ne trouve point d'iſſue. L'inſtrument a pu bleſſer dans ſon trajet quelque partie dont la lézion eſt capable d'attirer de très-fâcheux ſymptômes.

Pour ce qui concerne les parties bleſſées, il y a des Playes qui n'offenſent que celles que les Anciens appelloient *Similaires*, comme la peau, la graiſſe, les muſcles, &c. D'autres attaquent les parties *diſſimilaires*, ou organiques, telles que ſont l'œil, l'oreille, la langue, la trachée-artére, l'œſophaſe, le poumon, le cœur, le diaphragme, le foie, l'eſtomac, les inteſtins, la matrice, la veſſie, &c.

A raiſon de leur eſſence les unes ſont ſimples, les autres compliquées. On regarde comme ſimples celles qui ne pénétrent que les tegumens, ou les chairs, ſans toucher à d'autres parties; ou qui n'étant accompagnées ni ſuivies d'aucun accident périlleux, ne préſentent qu'une ſeule indication curative, qui eſt la réunion. Les Plaies compliquées ſont celles où il y a pluſieurs parties offenſées en même tems par la même bleſſure; ou auxquelles il ſe trouve différentes affections contre-nature jointes enſemble; ſoit maladies, comme luxation, fracture, ſcorbut, vérole, écrouelles; ſoit cauſes de maladies, comme plethore, cacochymie, venin, poiſon, la préſence de quelque corps étranger, ou de l'inſtrument reſté dans la partie; ſoit ſymptôme, comme hémorragie externe ou interne, inflammation, fiévre, délire, convulſion, ſyncope, œdême, emphysême, gangrene, ſphacéle; ſoit enfin d'autres indiſpoſitions qui établiſſent ſéparément des indications particuliéres pour les guérir, avant que d'entreprendre la réunion de la Plaie.

Le tems met encore de la différence entre les Plaies toutes récentes, & celles qui ſont anciennes. La maniere de

les traiter, la longueur de leur cure, & la justice qu'on doit au blessé, méritent cette distinction.

Enfin leur évenement nous oblige de les distinguer en *curables*, en *incurables*, en *mortelles*, & en celles qui privent le malade de quelque fonction essentielle.

Toutes ces connoissances sont nécessaires à un Chirurgien pour faire un juste pronostic, prendre avec sureté des indications curatives, & dresser un raport exact & fidéle qui puisse instruire les Juges de la conséquence des blessures.

ARTICLE QUATRIE'ME.

Des Symptômes des Plaies.

LES symptômes qui peuvent accompagner les Plaies, ou leur survenir, sont l'Hémorragie, la Douleur, la Syncope, l'Enflure des lévres de la Plaie, ou des parties voisines, l'Inflammation, la Rougeur, l'Erysipéle, la Fiévre, l'Insomnie, le Délire, les Convulsions, la Paralysie, l'Oedême, l'Emphysême, la Gangréne, le Sphacéle, souvent la Suppuration, quelquefois le Frisson, le Tremblement, & en conséquence la chaleur de la Fiévre, la Diarrhée sanieu-

ſe, le Crachement de Pus, les Urines purulentes, l'Inflammation & l'Abſcès du Foie, du Poumon, & de pluſieurs autres viſcéres. Voilà les principaux accidens qui peuvent arriver à l'occaſion des Plaies. Il y en a encore quelques-uns de particuliers dont nous parlerons dans le détail.

I. *L'Hémorragie.*

C'eſt une effuſion de ſang par l'ouverture de quelque vaiſſeau ſanguin. Cette effuſion eſt ordinaire à toutes les Plaies faites par inſtrument tranchant, piquant, ou contondant. Les parties molles de notre corps ne peuvent ſouffrir de continuité de cette nature, que les vaiſſeaux qui les arroſent ne répandent le ſang qu'ils contiennent. S'ils ſont petits, l'Hémorragie eſt médiocre ; s'ils ſont gros, elle eſt plus abondante ; particuliérement quand elle vient des artéres. A raiſon de leur mouvement ſyſtaltique, elles fourniſſent en peu de tems beaucoup plus de ſang que les veines. L'Hémorragie des Plaies contuſes n'eſt pas ſi conſidérable que celle des Plaies faites par inſtrument tranchant. Dans les premiéres les vaiſſeaux froiſſés, affaiſſés & retirés à l'endroit de leur diviſion, ne

donnent pas au ſang une iſſue ſi libre, que lorſque leur diamétre eſt coupé net ſans être meurtri. Ce liquide ne s'écoule pas non plus ſi facilement des Plaies dont l'ouverture eſt petite & étroite. Il ne ſurvient point d'Hémorragie à celles que font les coups d'armes à feu. L'eſcarre qui s'y forme toûjours bouche les vaiſſeaux & empêche le ſang de ſe répandre, à moins qu'il n'y ait quelque gros vaiſſeaux percé, dont le ſang force par ſon impulſion la réſiſtance de l'eſcarre; ou que ſon embouchure ne s'ouvre de nouveau vers le ſeptiéme, ou huitiéme jour de la bleſſure, quand cette eſcarre vient à ſe détacher. Toute Hémorragie eſt externe ou interne, ſuivant que les parties bleſſées ſont contenantes ou contenues, que les vaiſſeaux ouverts ſont extérieurs ou interieurs, & que la Plaie, plus ou moins grande, permet ou refuſe la ſortie du ſang.

II. *La Douleur.*

La douleur eſt une impreſſion deſagréable faite à l'ame, en conſequence d'une diſtenſion ou d'une contraction violente des fibres nerveuſes, qui ſe communique juſqu'au cerveau. Ces fibres ſont les organes de toutes les ſenſations. Si on lie,

par exemple, ou si l'on coupe les nerfs de la cuisse à un chien, la jambe perd absolument le sentiment. On peut y faire des incisions sans y exciter de douleur. La même chose arrive quand les nerfs sont tellement obstrués ou comprimés, que le cours du suc nerveux y est entierement intercepté, & que leur portion qui est au dessous de l'obstruction ou de la compression, ne peut plus se contracter. L'apoplexie & la paralysie en sont des preuves.

Puisque les nerfs sont les organes des sensations, les fibres nerveuses dont toutes les parties molles de notre corps sont tissues, ne sçauroient souffrir de distension ou de contraction violente dans l'état naturel, qu'il ne survienne aussi-tôt de la douleur. Elles sont à la verité toûjours tendues, parce qu'elles ont naturellement une vertu élastique, une disposition à s'accourcir, à se resserer. De-là vient que les lévres des Plaies s'écartent, que les deux extrémités d'un tendon, d'un nerf entierement coupé, se retirent. Mais quand cette élasticité, cette tension naturelle est augmentée & forcée à un certain point, alors la douleur se manifeste. Elle est plus ou moins grande, suivant le

dégré de diſtenſion. Le dernier va exclusivement juſqu'à la rupture ou l'inciſion totale des fibres nerveuſes. Lorſqu'elles ſont tout-à-fait coupées ou rompues, la douleur ceſſe. C'eſt ce qu'on éprouve quand on acheve de couper des tendons & des nerfs qui ne ſont diviſés ou déchirés qu'en partie.

La douleur que cauſe une Plaie ſe fait ordinairement ſentir dans le tems qu'on reçoit le coup, ou après qu'on l'a reçu. Il eſt facile de concevoir que lorſqu'on reçoit un coup qui fait une ſolution de continuité, les fibres nerveuſes ſouffrent une diſtenſion, un tiraillement, une violence du dernier dégré. On ne doit donc pas être ſurpris que la douleur ſoit ſi vive pendant l'action de l'inſtrument qui fait la bleſſure. Il y a cependant certains cas, certaines circonſtances où l'on ne ſent rien d'abord; c'eſt lorſqu'on eſt ſi ému, ſi agité, ſi tranſporté de colere, & que le coup eſt ſi prompt qu'on ne s'apperçoit pas d'être bleſſé.

Peu de tems après la partie ne manque pas de devenir fort douloureuſe. Pluſieurs cauſes réunies enſemble produiſent cet effet qui ſe raporte toûjours à la diſtenſion & à la contraction forcée des fibres nerveuſes. Premierement, celles

qui reſtent entieres & qui étoient jointes avec les autres pour concourir à la même action, obligées de ſoutenir ſeules l'effort qu'elles partageoient, ont une plus grande force à vaincre, & ſont par conſéquent plus tendues. La douleur exceſſive que cauſe un nerf, un tendon coupé en partie, fait aſſez connoître cette verité. Secondement, les extrémités des fibres diviſées ſe racourciſſent & rentrent dans les chairs. Elles ne peuvent s'accourcir ſans acquerir plus de groſſeur, plus de volume, & ſans comprimer tous les petits vaiſſeaux voiſins entre leſquels elles ſont engagées. Le cours des liquides y eſt donc gêné, ralenti, ou intercepté; ces vaiſſeaux en ſont gorgés & gonflés. De-là ſuit neceſſairement une diſtenſion outrée de leurs parois & de tout le tiſſu de la partie; diſtenſion qui augmente & redouble à chaque pulſation d'artére. La même choſe arrive aux Plaies contuſes par la difficulté que les humeurs trouvent à y circuler, ou dans leſquelles il y a quelque corps étranger, des os luxés ou fracturés & dérangés de leur place, du ſang extravaſé & coagulé, des tentes trop dures, des bourdonnets entaſſés les uns ſur les autres. Enfin l'on doit attendre les mêmes ſymptômes d'un bandage

trop ſerré. Dans tous ces cas le mouvement progreſſif des liqueurs rencontre un obſtacle qu'il ne peut ſurmonter, & toutes les fibres en deviennent plus tendues & plus douloureuſes. Troiſiémement, la contraction de ces fibres eſt forcée lorſqu'elles ſont irritées par des corps étrangers, dont la ſuperficie eſt inégale ou hériſſée de pointes, par des eſquilles d'os briſés, de la bourre, ou autre choſe ſemblable entrée dans la Plaies, par des topiques âcres & rongeans, par un pus corrompu qui s'engendre dans la ſuite, par l'impreſſion de l'air dont nous rapporterons l'effet en parlant de l'inflammation.

Il eſt à remarquer que l'effet des cauſes dont nous venons de parler, eſt encore plus ſenſible quand elles agiſſent ſur des parties qui ont naturellement plus de tenſion & d'élaſticité, telles que ſont la peau, les membranes, les aponévroſes, les nerfs, les tendons, les ligamens, le perioſte, le péricrane, &c.

III. *La Syncope.*

Si un bleſſé eſt extrémement effrayé, ou que les douleurs que cauſent les Plaies ſoient très-vives, tout le genre nerveux entre en contraction, les vaiſ-

ſeaux en ſont étranglés, le cours des liquides eſt irrégulier, le ſang ne traverſe les poumons qu'avec peine, la reſpiration eſt difficile & entre-coupée. Enſuite le cœur ſe reſſerre ſi fort que ſes ventricules ne peuvent ſe dilater pour recevoir le ſang qu'ils doivent diſtribuer à toutes les parties; l'aorte & toutes les autres artéres n'en recevant preſque point, s'affaiſſent pour un tems, la circulation eſt interrompue, ou conſiderablement diminuée, la ſécrétion des eſprits ou du ſuc nerveux eſt ſuſpendue, les organes ceſſent d'être animés, & la lipothymie ou la Syncope ſurviennent.

IV. *L'Enflure.*

Puiſque les fibres coupées, déchirées ou rompues ſe froncent par leur vertu élaſtique, ſe retirent dans les chairs, & compriment les vaiſſeaux voiſins, comme nous avons dit en parlant de la douleur, & que le diamétre des tuyaux contus eſt affaiſſé ou détruit, les liquides n'y circulent plus comme à l'ordinaire. Le ſang ne pouvant continuer librement ſa route, eſt obligé de s'arrêter où il rencontre de l'obſtacle; il s'accumule dans les lévres de la Plaie, il les gon-

fle. Après en avoir rempli les vaiſſeaux, il reflue dans les rameaux collateraux, & l'Enflure gagne inſenſiblement les parties voiſines. Cette Enflure dans les membres a coûtume de paroître plûtôt au-deſſous qu'au-deſſus de la bleſſure. La difficulté que les humeurs trouvent à s'en retourner par les veines qui ſont au-deſſus, produit cet effet. Elles reſtent vuides, pour ainſi dire, pendant que celles d'au-deſſous ſont engorgées: mais ſi quelque nerf, quelque partie tendineuſe, membraneuſe ou aponévrotique eſt en même-tems bleſſée, le gonflement s'étend par-tout. En voici la raiſon. L'érétiſme qui ſurvient facilement à ces parties à cauſe de leur ſenſibilité & de leur tenſion naturelle, ſe communique à toutes leurs fibres, quand quelques-unes d'elles ſont offenſées. Ces fibres doivent donc reſſerrer dans toute leur étendue les vaiſſeaux qu'elles embraſſent, & s'oppoſer au retour des humeurs qui coulent vers le cœur. De-là réſulte néceſſairement une ſtagnation des liquides, & une Enflure univerſelle dans tout le membre.

V. *L'Inflammation & la Rougeur.*

Le ſang que le cœur & les artéres

pouſſent continuellement vers les lévres d'une Plaie, ne peut y ſéjourner qu'il n'en rempliſſe les vaiſſeaux capillaires, & ne les gonfle. Les parois de ces vaiſſeaux plus diſtendues qu'à l'ordinaire, agiſſent ſur ce liquide, par leur vertu élaſtique, à proportion de la violence qu'elles ſouffrent, & s'efforcent de le chaſſer toûjours en avant. Le liquide de ſon côté s'épaiſſiſſant d'abord en perdant de ſon mouvement progreſſif, apporte plus de réſiſtance aux battemens des artéres. Celles-ci n'en ſont que plus ſollicitées à ranimer leurs pulſations. Il eſt vrai qu'elles occaſionnent enſuite une raréfaction dans le ſang. En les broyant à coups redoublés, elles compriment les particules aërienne qui s'y trouvent renfermées. Ces molécules comprimées tâchent, comme autant des petits tourbillons, de s'étendre & d'acquerir plus d'eſpace ; à cet effort ſuccéde un mouvement inteſtin qui détruit la conſiſtence du liquide : mais par cette raréfaction le gonflement en eſt plus conſiderable, la tenſion de toutes les fibres en eſt augmentée, leurs oſcillations en deviennent plus fortes. Ce ſont ces mouvemens reciproques : cet-

te action alternative des solides sur les liquides, des liquides contre les solides, ce combat intestin & tumultueux, ces systoles accélerées des fibres qui produisent la chaleur & l'inflammation des Plaies. Voyez aussi ce que nous en avons dit en parlant des symptômes des Tumeurs. *L.* 1. *c.* 1. *art.* 4.

Personne n'ignore que c'est le sang qui donne la couleur rouge aux parties. Nous venons de voir qu'il s'amasse en plus grande abondance dans les vaisseaux capillaires; que par conséquent le réseau artériel de la peau en est gorgé & se manifeste davantage. Le diamétre de ces petits tuyaux ne sçauroit s'élargir que les embouchures des artéres lymphatiques ne se dilatent, & ne permettent aux globules rouges d'y entrer. Ces artéres, naturellement transparentes, en empruntent la couleur. Il suit donc de cette plénitude & de ce gonflement que la Rougeur doit accompagner toûjours l'inflammation des Plaies.

Plusieurs choses peuvent contribuer à cette Inflammation, comme causes antécédentes. 1°. La suppression de quelque évacuation naturelle. 2°. La Pléthore. 3°. La Cacochymie. Toutes

les humeurs retenues dans ces affections contre-nature ne manquent pas de procurer ou d'augmenter l'engorgement des vaiſſeaux & les accidens qui en dépendent. 4°. L'impreſſion de l'air auquel on laiſſe les Plaies expoſées, en deſſéche les lévres, fait froncer les extrémités des vaiſſeaux, & y retient tous les liquides. S'il eſt trop froid, il les condanſe & les coagule. S'il eſt infecté ou chargé de mauvaiſes exhalaiſons, il corrompt comme un levain contagieux tous les ſucs qui arroſent la bleſſure, il les rend âcres, corroſifs & capables par conſéquent de faire de vives irritations ſur les fibres nerveuſes qui ſont à découvert, ce qui attire infailliblement les ſymptômes dont il s'agit. 5°. Lorſqu'on n'obſerve pas une bonne méthode de panſer les Plaies, qu'on les ſerre trop par le bandage, qu'on les tamponne fortement avec des tentes ou des bourdonnets durs qui compriment ou froiſſent de nouveau les chairs, qu'on y applique des remédes irritans, corroſifs, ou propres à obſtruer les embouchures des tuyaux diviſés ou déchirés, des linges malpropres & chargés de matiéres purulentes ; enfin qu'il y eſt reſté quelque

corps étranger, ou empoisonné, on comprend aisément que la douleur, la chaleur & l'inflammation en seront plus considerables.

V I. *L'Erysipéle.*

La cause de ce symptôme est interne ou externe. 1°. Si le sang du Blessé est bilieux, il conserve à la vérité plus facilement sa fluidité & son mouvement progressif ; les vaisseaux sanguins n'en sont pas si engorgés, la partie n'en est pas si tumefiée ; mais la douleur & la chaleur n'en sont pas moins vives & cuisantes. Ce liquide chargé des parties salines & améres de la bile, & arrêté principalement dans les artéres capillaires & les vaisseaux lymphatiques de la peau à l'occasion d'une Plaie, irrite les fibres nerveuses de ce tegument, & y excite une cuison ardente. La lymphe qu'il fournit, imprégnée des mêmes parties salines & âcres, dont elle est le menstrue & le véhicule, fait les mêmes irritations sur le tissu qu'elle arrose ; obligée de séjourner dans les petits conduits qui se trouvent resserrés par les crispations douloureuses des fibres, elle les gonfle & les fait créver d'autant plus aisément que leurs tuniques

ques très-minces & très-délicates, oppofent peu de réfiftance; en s'extravafant elle éloigne l'épiderme de la peau, l'en fépare, & produit des petites veffies, lefquelles avec la rougeur de la partie, la chaleur brûlante & la tumeur étendue, caractérifent l'Eryfipéle de caufe interne qui furvient quelquefois aux Plaies.

2°. Les frottemens fréquens & violens qu'on fait fur une partie bleffée, les fortes compreffions d'un bandage, les tôpiques âcres ou les compreffes fales qu'on appliqûe, le féjour d'une matiere purulente, d'une urine échauffée, irritent néceffairement les fibres de la peau, ou les corrodent, & font fouvent naître dans le voifinage des Plaies un Eryfipéle de caufe externe.

VII. *La Fiévre continue.*

Cette Fiévre eft differente de celle qui fuccéde à la fupuration. Elle accompagne prefque toûjours les grandes bleffures. C'eft la violence de la douleur, l'inflammation confiderable de la Plaie, le féjour des liquides dans les vaiffeaux de la partie offenfée qui la caufent. Elle eft plus ou moins forte, plus ou moins aigue à proportion de la douleur, de l'inflammation & de l'engorgement, & à raifon des vif-

céres qui peuvent y être intéreſſés. Premierement, les Plaies fort douloureuſes irritent le genre nerveux, ſollicitent toutes les parties élaſtiques du corps à ſe reſſerrer, & rendent leurs oſcillations plus fréquentes. Les artéres battent avec plus de force ; elles pouſſent le ſang avec plus de rapidité dans les veines. Ce liquide revient plus promptement au cœur, & l'oblige de ſe contracter plus ſubitement. De-là cette fréquence du pouls qui fait le principal caractére de la Fiévre. Secondement, l'inflammation ſe communique peû à peu à toute la maſſe du ſang. Elle augmente le gonflement de ſes vaiſſeaux ; elle accélére les pulſations du cœur & des artéres. Troiſiémement, plus le ſang trouve d'embarras dans ſa circulation, plus il ſe détourne dans les vaiſſeaux collateraux qui ſont libres. Il doit donc les gonfler, exciter leur vertu ſyſtaltique, ranimer leur mouvement de *truſion*, & forcer le cœur de ſe contracter plus vîte. S'il y a quelque viſcére intéreſſé dans la bleſſure, le ſang ne pouvant traverſer ſon parenchyme, ou ſa ſubſtance, produit les mêmes accidens. Alors circulant dans moins de vaiſſeaux, & par des voies plus courtes, il acquiert plus de volume & de vélocité.

VIII. *L'Insomnie.*

Dans les grandes douleurs tous les nerfs sont plus tendus & plus sensibles que dans l'état naturel ; les esprits sont plus agités ; les organes des sens sont plus susceptibles des impressions des objets extérieurs. L'Insomnie qui ne consiste que dans l'exercice des sensations, & des fonctions intérieures, ne manque donc pas d'accompagner les Plaies fort douloureuses, excepté celles du cerveau, dans lesquelles le principe des nerfs est comprimé.

IX. *Le Délire.*

Plus la douleur des Plaies est vive, plus l'érethisme des nerfs & l'agitation des esprits sont considerables. Alors toutes les sécrétions sont interrompues, la confusion se met dans les humeurs, les fonctions se dérangent, l'imagination & le jugement se troublent. Il n'est donc pas étonnant que dans les Plaies des nerfs, des tendons, des membranes, des ligamens, du perioste, du péricrane & de tous les organes extrêmement sensibles, le Délire survienne quelquefois.

X. *Les Convulsions.*

Il arrive assez souvent qu'à l'occasion

de ces ſortes de Plaies dont nous venons de parler, le genre nerveux entre dans des contractions ſi violentes qu'il agite tous les muſcles, les fait mouvoir par force, ſans régle & ſans la participation de la volonté, & cauſe une Convulſion, ſi la contraction eſt permanente; ou des mouvemens convulſifs, ſi elle eſt irréguliere. Il faut cependant obſerver que la Convulſion dans les Plaies faites par inſtrument tranchant, peut encore ſurvenir d'une autre maniere; par exemple, lorſque l'inſtrument qui fait la plaie coupe un ou pluſieurs muſcles, leurs antagoniſtes tirent à eux la partie, & la tiennent dans une tenſion convulſive.

XI. *La Paralyſie.*

Quand un nerf eſt entierement coupé dans une plaie, ou tellement comprimé par quelque corps étranger, que le ſuc nerveux ne peut plus y couler, la portion de ce nerf qui eſt en deçà de la coupure ou de la compreſſion, ne ſçauroit ſe contracter, les muſcles auſquels elle ſe diſtribue reſtent ſans action, & la partie tombe néceſſairement en Paralyſie, à moins qu'il n'y ait quelque branche collatéralle qui ſupplée au défaut; & comme les fibres nerveuſes qui s'épanouiſ-

ſent dans les chairs & dans le tiſſu de la peau ſont relâchées ou n'ont plus cette tenſion qui les met en état de recevoir les impreſſions des objets externes, la perte du ſentiment accompagne en ce cas la Paralyſie.

X I I. *L'Oedéme.*

Si le ſang d'un Bleſſé eſt trop aqueux, (vice ordinaire aux Cachectiques & aux Phlegmatiques, (ralenti dans ſon cours à l'occaſion d'une bleſſure, il s'épaiſſit, ſes fibres ſe rapprochent, ſa ſeroſité s'en ſépare, elle s'inſinue dans les tegumens voiſins, elle y produit un Oedéme, & rend les lévres de la Plaie pâles, molles, moins enflamées, moins douloureuſes.

X I I I. *L'Emphyſéme.*

On remarque ordinairement un emphyſéme aux Plaies pénétrantes dans la capacité de la poitrine, dans le larynx, dans la trachée-artére. Lorſque l'entrée de ces Plaies ne répond pas à leur trajet, qu'elle eſt irréguliere & rétrécie, l'air de la reſpiration qui s'y introduit ne trouvant pas ſon paſſage libre, ſe gliſſe de cellule en cellule dans les corps graiſſeux, & le gonfle. Ce gonflement s'étend quelquefois beaucoup. Nous avons

vu des personnes qui avoient la tête, le cou, la poitrine & les bras tous emphysémateux, en conséquence d'une Plaie pénétrante dans le larynx, à laquelle on avoit fait la suture.

X I V. *La Gangréne & le Sphacéle.*

On sçait que les parties ne participent à la vie commune à tout le corps, qu'au moyen de la circulation du sang & du suc nerveux. S'il arrive donc que les vaisseaux qui conduisent ces deux liquides dans une partie blessée, soient entierement coupés, déchirés, froissés, comprimés, liés ou obstrués, la circulation de l'un & de l'autre y cesse, les chairs ne sont plus échauffées de nouveau, ni animées par la distribution & la présence du suc nerveux, la chaleur naturelle se dissipe peu à peu, le sentiment se perd, les humeurs croupissent & se corrompent; enfin la partie se mortifie, & suivant le dégré de mortification, elle est attaquée de Gangréne ou de Sphacéle; symptômes encore plus ordinaires aux Plaies contuses dans lesquelles toutes les fibres nerveuses & tous les vaisseaux sont écrasés & détruits. Or les nerfs & les vaisseaux sanguins peuvent être coupés par des inf-

trumens tranchans, déchirés par des morſures, froiſſés par des inſtrumens contondants, comprimés par un bandage trop ſerré, par quelque corps étranger, par des os déplacés dans les luxations & les fractures. Ils peuvent être liés quand on eſt obligé de faire la ligature à une artére, obſtrués lorſque la partie eſt ſi enflammée que tous les ſolides ſont engorgés ; & les liquides arrêtés dans leur cours. Leur obſtruction peut auſſi dépendre d'un grand froid qui reſſerre les fibres & condenſe les humeurs, ou d'une trop grande chaleur qui augmente l'inflammation. On doit donc regarder tous ces accidens comme autant de cauſes antécédentes de la Gangréne & du Sphacéle. La différence qu'il y a entre ces deux maladies, c'eſt que dans la Gangréne, il reſte encore quelques vaiſſeaux libres, & entiers par leſquels la circulation ſe fait, quoique difficilement. Dans le Sphacéle plus de vaiſſeaux entiers ou libres, plus de circulation ni de principe de vie, plus de commerce avec le reſte du corps ; la partie ſphacélée eſt abſolument morte.

XV. *La Suppuration.*

Si les vaiſſeaux ſanguins & les nerfs des

lévres d'une Plaie conſervent encore quelque commerce avec les troncs d'où ils partent, & les rameaux auxquels ils ſe diſtribuent, quoique le ſang & le ſuc nerveux n'y trouvent pas leur cours libre, ils ne laiſſent pas d'y aborder & de la mettre à couvert de la Gangréne & du Sphacéle ; mais elle n'eſt pas exemte d'inflammation. Ces liquides n'y circulant pas librement, y ſéjournent ; ils s'extravaſent même lorſque les vaiſſeaux ſont rompus, comme il arrive dans les Plaies contuſés, & la partie s'enflamme de la maniere que nous l'avons expliqué, Paragraphe V. Si l'inflammation ne ſe diſſipe point, la ſuppuration ſuccéde ordinairement. Les humeurs retenues ou extravaſées ſont expoſées à de violens mouvemens de trituration de la part des artéres voiſines, d'oſcillation de la part des fibres, d'élaſticité de la part des tourbillons d'air qu'elles renferment. Ces différens mouvemens d'action & de réaction déſuniſſent leurs principes, font diſſiper leurs parties les plus aqueuſes & les plus volatiles, changent la couleur rouge du ſang en détruiſant ſes globules, briſent les fibres contuſes, & convertiſſent le tout en pus. Cette ſuppuration a coûtume de commencer le cinquiéme ou le ſixiéme jour.

Voyez auſſi comment elle ſe fait, dans notre premier Tome des Tumeurs, P. 170.

XVI. *Le Froid, le Friſſon, le Tremblement, & en conſéquence la chaleur de la Fiévre.*

Le Froid univerſel qu'on ſent quelquefois dans le moment ou peu de tems après qu'on a reçu une bleſſure, eſt occaſionné, ou par la crainte & ſaiſiſſement du bleſſé, qui font reſſerrer le cœur & tout le genre nerveux, & ralentiſſent la circulation du ſang, ou par une hémorragie conſidérable qui épuiſe les forces & procure un affaiſſement dans tous les vaiſſeaux. Mais celui qui ſurvient dans le tems de la ſuppuration, qui eſt accompagné de Friſſon, de Tremblement, & ſuivi de chaleur, doit ſa cauſe à la matiere purulente qui ſe communique au ſang par les veines. Elle ſe porte même à l'eſtomac par la voie de la circulation: elle y trouble la coction des alimens, & rend le chyle ſalé, groſſier, fixe, indigeſte, propre à condenſer les humeurs. Mélée avec tous les liquides, & circulant avec eux, elle leur donne plus de conſiſtence, leur mouvement progreſſif en devient plus lent; la chaleur naturelle de tout le corps diminue. Au Froid qui en réſulte ſe joignent le Friſſon & le Tremblement; parce que

le pus conduit ſous le véhicule de la lymphe juſqu'aux plus petits vaiſſeaux, irrite en même-tems toutes les fibres nerveuſes & muſculeuſes, & y excite des oſcillations forcées, des contractions irrégulieres. Cependant les tuniques des artéres naturellement très élaſtiques, portées au-delà de leur tenſion ordinaire, à proportion de la réſiſtence du liquide qu'elles renferment, reviennent ſur lui, le preſſent, l'agitent & le froiſſent. De ce mouvement alternatif, de cette action réciproque naît la chaleur de la Fiévre, & tous les accidens qui en dépendent. Cette Fiévre enſuite a coûtume de devenir lente. La raiſon en eſt que les battemens continuels du cœur & des artéres qui agiſſent ſur le ſang, & le pus âcre qui s'y introduit, détruiſent peu à peu ſa conſiſtence, ſa tiſſure, deſuniſſent ſes principes, & lui cauſent une eſpéce de foute qui modere ſa raréfaction & ſon mouvement inteſtin. Or plus le ſang eſt fluide & diſſout, moins il s'oppoſe à la vertu ſyſtaltique des ſolides; par conſéquent moins le pouls eſt plein & vif. Si l'on y remarque de la fréquence & de la dureté, cela vient principalement des irritations que ſouffrent les tuniques des vaiſſeaux.

XVII. *La Diarrhée purulente.*

On ne peut nier que les veines tant ſanguines que lymphatiques coupées dans les plaies, froiſſées, ou rongées par la ſuppuration, n'offrent une entrée à la matiere purulente. Il eſt donc facile de concevoir que lorſque cette matiere, par quelque cauſe que ce ſoit, ne trouve pas une iſſue libre, elle peut refluer dans la maſſe du ſang, ſe préſenter aux glandes des inteſtins, s'y filtrer & produire une Diarrhée ſanieuſe.

XVIII. *Le Crachement de Sang & de Pus.*

Il arrive auſſi quelquefois que cette matiere purulente circulant avec le ſang, s'arrête dans le poumon; ſurtout quand le Bleſſé reſpire un air froid capable de l'épaiſſir & de la grumeler. En ſéjournant daus ce viſcére, elle irrite les bronches, excite une toux opiniâtre, ronge les petits vaiſſeaux pulmonaires, cauſe d'abord un Crachement de ſang, & enſuite un Crachement de Pus.

XIX. *Urines purulentes.*

Puiſque le Pus peut s'inſinuer dans la maſſe du ſang & y circuler, il peut auſſi

paſſer par les reins, ſe filtrer avec les urines & les rendre purulentes.

XX. *L'Inflammation & l'Abſcès du Foie, & de pluſieurs autres Viſceres. Dépôts en différentes Parties.*

Il n'eſt pas extraordinaire que cette matiere purulente s'arrête pareillement dans le foie; d'autant plus que le volume de ce viſcere eſt fort conſiderable, & que les liquides y circulent très-lentement, à cauſe que la plus grande partie de ſes vaiſſeaux ſanguins ſont des ramifications de la veine-porte, qui n'ont pas le même reſſort que les artéres pour accelerer le mouvement progreſſif des humeurs. Le pus ſéjournant donc dans le parenchyme du foie, eſt capable d'y cauſer des obſtructions, de faire obſtacle au cours du ſang, & d'y attirer une Inflammation ſuivie d'abſcès. La rate, le meſentere, le pancreas, le cerveau, ne ſont point à couvert non plus des métaſtaſes qui peuvent s'y faire par le reflux de cette matiere. Souvent elle y circule & les parcourt ſans s'y arrêter; elle ſe filtre même & s'évacue par differens couloirs du corps: mais quelquefois elle s'engage dans les grandes conglobées auxquelles

la lymphe la conduit, & donne naiſſance à des dépôts & des abſcès.

ARTICLE CINQUIE'ME.

Des Signes diagnoſtics des Plaies.

LEs ſignes diagnoſtics des Plaies ſont ceux qui nous font connoître leurs cauſes & leurs differences ; leurs cauſes, c'eſt-à-dire, les inſtrumens qui les ont faites ; leurs différences, c'eſt-à-dire, leur figure, leur grandeur, leur profondeur, leur nature, les ſymptômes qui les accompagnent, les parties qu'elles offenſent. Ces ſignes ſe manifeſtent par les ſens & par la raiſon. Les ſens qui nous les font découvrir ſont, la vue, le toucher, l'ouie, l'odorat.

Nous jugeons à la vue que les Plaies ſont faites par inſtrument tranchant, quand les chairs ſont coupées, comme ſi l'on y avoit fait quelque inciſion ; que c'eſt par inſtrument piquant, lorſque leur entrée eſt petite ou étroite ; que c'eſt par inſtrument contondant, quand elles ſont meurtries, contuſes, froiſſées ; que c'eſt par morſure, lorſqu'elles ſont déchirées, qu'on y remarque l'impreſſion des dents, ou qu'elles reſſemblent à des pi-

quures, ſuppoſé qu'elles ayent été faites par des dents fines & pointues ; enfin que c'eſt par armes à feu, quand elles ſont noires & comme brulées à leur circonférence. Nous connoiſſons à la vue qu'elles ſont longitudinales, obliques, tranverſales, rondes, quarrées, triangulaires, à lambeaux, &c. qu'elles ſont grandes ou petites, profondes ou ſuperficielles, avec ou ſans perte de ſubſtance. Par ce ſens nous découvrons ſouvent ſi elles ſont ſimples ou compliquées, ſi quelque partie néceſſaire aux fonctions de la vie eſt offenſée. Par exemple, quand un artére eſt ouverte nous appercevons le ſang ſortir vermeil, & rejaillir par ſauts & par bonds, à cauſe du mouvement de diaſtole & de ſyſtole dont jouit le vaiſſeau. Si c'eſt une veine le ſang paroît d'un rouge obſcur, il coule également & ſans interruption. Lorſque les os ſont découverts nous voyons s'il y a fracture. Quand les inteſtins ſortent par une Plaie du bas-ventre, nous remarquons s'ils ſont bleſſés ou alterés. La vue nous découvre auſſi quelques ſymptômes des Plaies, tels que ſont l'inflammation, la gangréne, les mouvemens convulſifs, &c. Enfin c'eſt à nos yeux que ſe préſentent les parties externes qui ſont léſées.

Le toucher n'est pas moins utile que la vue pour le diagnostic des Plaies. Il se fait en deux manieres, avec la main, ou avec les instrumens. La premiére est toûjours préférable quand elle a lieu. Si les Plaies sont grandes & peu profondes, les doigts suffisent pour les examiner, & découvrir leur direction, les parties blessées, le voisinage de quelque grosse artére, qui se distingue par ses pulsations, les corps étrangers qui peuvent y être engagés. On peut toucher les os, si elles pénétrent jusques-là, sentir s'ils sont fracturés, & de quelle nature est la fracture. Nous connoissons encore au tact l'Oedême & l'Emphyséme qui accompagnent certaines Plaies. Lorsque le fond d'une Plaie n'est pas à la portée des doigts, ou que son entrée est trop étroite, on est obligé de se servir d'instrumens pour en faire l'examen. Les sondes & les stilets sont ceux qu'on emploie ordinairement en ce cas. Avec ces instrumens il est facile d'en découvrir la profondeur & la direction. On s'apperçoit qu'elle va jusqu'à l'os, la résistence que cette partie fait au bout de la sonde; qu'elle pénétre dans quelque capacité quand l'instrument y entre sans obstacle, & s'y perd. On peut aussi distinguer par son moyen les corps

étrangers enfoncés dans les chairs.

L'ouïe nous fournit auſſi quelques ſignes diagnoſtics à l'égard des Plaies qui parviennent juſqu'aux os, qui ſont compliquées de fracture, qui pénétrent dans la poitrine ou dans la trachée-artére : car on entend le bruit que le bout de la ſonde fait ſur un os qu'elle touche. On s'apperçoit de celui que font les os rompus quand on fait faire certains mouvemens à la partie bleſſée ; de celui que cauſe l'air en ſortant de la poitrine, ou de la trachée-artére par l'ouverture d'une Plaie pénétrante dans leur cavité.

Enfin l'odorat nous fait juger quelquefois de l'état des bleſſures. Par exemple, s'il ſort d'une plaie qui ait pénétré dans la capacité du bas-ventre des matieres fécales, nous jugeons par l'odorat que les inteſtins ſont bleſſés & ouverts. Si les Plaies exhalent une odeur très puante & cadavereuſe, nous avons lieu de croire que la gangréne y eſt ſurvenue.

Les ſens ne ſont pas toûjours ſuffiſans pour nous inſtruire de toutes les différences qui ſe rencontre dans les bleſſures. Qu'on ſuppoſe une plaie accompagnée d'accidens extraordinaires, qu'elle ſoit étroite & profonde, que la ſonde ou le ſtilet n'en puiſſe découvrir le trajet,

ou qu'elle pénétre dans quelque capacité, il eſt bien difficile de reconnoître par les ſens ſa nature, ſon progrès & les parties qui peuvent y être intéreſſées. L'on eſt donc contraint d'avoir recours à la raiſon pour décider ſainement de ce qui ne tombe pas ſous les ſens. La raiſon emprunte en ce cas ſes ſignes diagnoſtics de ſix choſes. 1°. Du récit du malade ou des aſſiſtans. 2°. Des symptômes qui ſurviennent. 3°. De la ſituation des Plaies. 4°. De leur direction. 5°. Des fonctions léſées. 6°. Des excrétions. Mais pour en tirer de juſtes conſéquences, il faut avoir une exacte connoiſſance de l'Anatomie & de l'œconomie animale. Avec ce ſecours & quelques-unes des circonſtances mentionnées, on peut parvenir à des notions aſſez certaines.

Premiérement ſi le malade ou les aſſiſtans aſſurent que la Plaie dont il ſera queſtion, aura été faite par la morſure d'un ſerpent, ou d'un animal enragé, on jugera qu'elle eſt envenimée. L'on en ſera encore mieux convaincu ſi l'on voit naître une enflure, des maux de cœur, des défaillances, des friſſons, des ſueurs froides, avec un teint pâle, jaune, livide, un obſcurciſſement de la vue, & d'autres accidens conſidérables qu'une ſimple Plaie

n'est pas capable de causer.

Secondement, si l'on apprend qu'à l'occasion d'une plaie à la tête le malade soit tombé sans connoissance, qu'il ait vomi, qu'il ait rendu du sang par la bouche, le nez, les oreilles ; si l'on remarque en même tems une fiévre aigue, un assoupissement, un delire, des mouvemens convulsifs, & autres symptômes graves, tant idiopathiques que sympatiques, on en peut conclure que la Plaie est accompagnée de fracture au crâne, ou d'une forte commotion au cerveau, d'une rupture des vaisseaux sanguins, ou d'un épanchement de sang sous le crâne.

Troisiémement, si une Plaie située à l'Hypochondre droit pénetre horizontalement dans la capacité de l'Abdomen, que le Blessé ait le ventre tendu & douloureux en cet endroit, qu'il soit attaqué d'une fiévre aigue, d'un vomissement bilieux, d'une diarrhée sanguinolente, on doit être persuadé que le foie, qui occupe cette région, a été blessé.

Quatriémement, lorsqu'un homme a reçu un coup d'épée à la partie latérale de la gorge, que le progrès du coup se porte obliquement de haut en bas, & de dehors en dedans, sous la clavicule,

& que le Bleſſé crache le ſang, on peut être certain, par la direction de la Plaie, que la trachée-artére, les bronches, ou le poumon, ont été offenſés.

Cinquiémement, ſi en conſéquence d'une Plaie, à l'épine du dos, les parties inférieures deviennent paralytiques, que le malade lâche involontairement ſon urine & ſes excrémens; la léſion de ces fonctions prouve que la moëlle de l'épine eſt contuſe ou bléſſée de maniére que les nerfs qui en ſortent, & qui ſe diſtribuent aux parties ſituées au deſſous de la bleſſure, ne reçoivent plus de ſuc nerveux & ne peuvent procurer aux fibres muſculeuſes la tention qui leur eſt néceſſaire pour le mouvement & le ſentiment.

Sixiémement, quand une perſonne reçoit un coup d'épée à la partie antérieure-latérale-moyenne de la poitrine, le bras étendu, ſi la Plaie eſt emphyſemateuſe, & ſuivie de crachement de ſang, on ne peut pas douter qu'elle ne ſoit pénétrante, & que le poumon n'ait été percé, quoiqu'on ne découvre pas toûjours la pénétration par la ſonde, parce qu'auſſitôt que le Bleſſé change d'attitude, les fibres du muſcle pectoral changent de ſituation & couvrent le trajet de l'inſtrument. Si l'on a reçu le coup à

côté de la premiére vertébre des lombes ou de la derniere du dos, près de l'épine, qu'il ait pénétré dans la capacité, & qu'il en découle une grande abondance de lymphe blanchàtre & chyleuſe; c'eſt une preuve que le reſervoir de Pequet, ou le canal thorachique ont été percés; bleſſure mortelle que nous avons remarquée dans un Homme qui mourut d'inanition, & dont le corps fut ouvert à l'Hôtel-Dieu par les Médecins & Chirurgiens du Chàtelet, en préſence de M. Boudou, Chirurgien-Major de cet Hôpital. Nous ne nous étendons pas davantage ſur les ſignes Diagnoſtics des Plaies. Nous rapporterons dans le détail ceux qui ſont propres à chaque partie.

ARTICLE SIXIE'ME.

Des Signes prognoſtics des Plaies.

ON appelle *Signes prognoſtics des Plaies*, ceux qui nous font prévoir leur évenement bon ou mauvais, & les ſymptômes qu'elles peuvent cauſer dans la ſuite.

Il ne ſuffit pas de bien connoître les Plaies & leurs différences, d'en diſtinguer l'état & la nature, afin de les trai-

ter méthodiquement ; il faut encore savoir juger des suites qu'elles peuvent avoir, & des symptômes dont les Blessés sont menacés, pour les prévenir ; ou pour ne pas promettre une guérison certaine, lorsqu'il n'est pas possible de la procurer. On ne doit point cependant exagérer le mal, crainte de jetter la terreur dans l'esprit des Malades, & de donner occasion à des accidens qui ne seroient peut être pas arrivés.

Ce qui rend encore indispensable la nécessité de faire un juste prognostic sur les Plaies, c'est que les Médecins & les Chirurgiens sont souvent requis par les Juges, ou par les parties intéressées, de visiter les Blessés, & de dresser leur rapport de l'état de leurs blessures. Il est donc essentiel qu'ils sachent distinguer celles qui sont simples & sans danger, qui peuvent se guérir facilement, en peu de tems, à peu de frais, & qui ne sont capables de laisser après elles aucune incommodité ; d'avec celles qui sont compliquées, dangereuses, incurables, mortelles, longues & difficiles à guérir, qui engagent à de grandes opérations & à beaucoup de dépense, ou qui sont suivies nécessairement de la mutilation de quelque membre, de la perte d'un organe,

de la lésion de quelque fonction importante. S'ils ne possedent pas bien l'art de la Chirurgie, arbitres pour ainsi dire, du sort des accusés, ils courent risque de faire condamner l'innocent, ou de sauver le coupable ; puisque c'est sur la vérité & la fidélité de leurs rapports, que les Juges fondent dans ces matiéres l'équité de leurs Jugémens.

Six choses principales fournissent les signes prognostics des Plaies ; 1°. La nature de la partie blessée. 2°. La qualité de la Plaie. 3°. Sa figure, sa direction, sa grandeur, & sa profondeur. 4°. Les accidens qui l'accompagnent, & le dérangement des fonctions. 5°. Le tempérament, l'âge, le sexe & l'état présent du Malade. 6°. Le bon ou le mauvais usage des six choses non-naturelles. Toutes ces circonstances rendent les Plaies plus ou moins dangereuses, mortelles, ou incurables.

Il faut observer qu'on entend par *Plaies mortelles*, celles qui malgré la bonne santé du Blessé, & la disposition avantageuse de tout ce qui est nécessaire pour sa guérison, sont cependant capables par elles mêmes de causer la mort. On les distingue en deux espéces : en celles qui sont suivies d'une mort inévitable, soit subitement, soit en peu d'heures, ou en peu

de jours, & en celles qui de leur nature ont coûtume de la cauſer, enſorte qu'il eſt très-rare qu'on en revienne, la perte du malade étant plus certaine que ſa guériſon. Par exemple, les Plaies de la baſe du cerveau, de la partie ſupérieure de la moëlle de l'épine, qui empêche la ſécretion du ſuc nerveux, ou ſa diſtribution dans les organes; les Plaies du cœur qui pénétrent dans ſes ventricules; celles qui percent les gros vaiſſeaux du poumon, l'aorte, la veine-cave, les artéres axillaires, iliaques, crurales, la veine-porte, &c. qui par conſéquent donnent une prompte iſſue au ſang; toutes ces Plaies, dis-je, ſont abſolument mortelles; on n'en revient jamais; la mort ſuit de près, on arrive ſubitement. Les ſolides n'étant plus animés par la préſence des eſprits, les vaiſſeaux s'épuiſant par l'hémorragie, toutes les parties tombent dans l'affaiſſement, la circulation ceſſe, & la vie finit. Mais les Plaies de la ſubſtance corticale du cerveau, celles du poumon qui n'intéreſſent pas les principaux vaiſſeaux, celles de la partie convexe du foie, de l'eſtomac, du pancreas, de la veſſie, des gros inteſtins, &c. ne ſont que ſimplement mortelles. Quoiqu'il ſoit vrai qu'elles cauſent ordinairement la mort, on a

pourtant vu des bleſſés en revenir.

Les Plaies incurables ſont celles qui ne reçoivent point de guériſon, quoique traitées méthodiquement. Elles ſont néceſſairement mortelles, ou dégénérent en fiſtules & en ulcéres qui éludent l'efficacité de tous les remédes les plus convenables. Telles ſont certaines Plaies de la poitrine devenues fiſtuleuſes, dont on ne peut tenter une cure radicale, ſans expoſer les malades à perdre la vie par des funeſtes métaſtaſes. Telles ſont auſſi les Plaies dégénérées en ulcéres chancreux, ou accompagnées des fractures conſidérables, de froiſſement des muſcles & de tous les vaiſſeaux, de gangréne & de ſphacéle, qui obligent de faire l'extirpation d'une partie, ou l'amputation d'un membre pour ſauver la vie au bleſſé.

On regarde comme guériſſables les Plaies qui par le bon uſage & l'application des remédes appropriés, doivent guérir, quand la mauvaiſe conſtitution du ſang & des autres humeurs ne s'y oppoſe point. S'il arrive quelquefois qu'elles deviennent mortelles, c'eſt moins par leur nature & leur caractere, que par l'abus ou la diſpoſition contraire des choſes non naturelles, la conduite déréglée

glée des malades, l'ignorance de ceux qui les panſent, ou la complication de quelqu'autre maladie : mais on ne doit pas les mettre au rang des Plaies ſimplement mortelles, puiſqu'en les panſant méthodiquement, on peut les conduire à une parfaite guériſon. Telles ſont les Plaies ſimples qui ne pénétrent que les tégumens ou les muſcles, ou qui n'intéreſſent point de partie noble, ni aucune fonction néceſſaire à la vie.

Les Plaies paſſent pour dangereuſes lorſqu'elles ſont ſi conſidérables par elles-mêmes, par les ſymptômes qu'elles cauſent, ou par la nobleſſe des parties offenſées, qu'on ne ſçauroit décider de leur évenement ni de leur guériſon, & qu'il y a autant à craindre qu'à eſpérer.

Or l'on prévoit l'évenement de toutes ces Plaies, en faiſant attention aux circonſtances que nous avons alléguées.

1°. Par rapport à la nature des parties bleſſées, ſi c'eſt le cerveau, le cœur les poumons, l'eſtomac, le foie, la rate, les inteſtins, les gros vaiſſeaux, la moëlle de l'épine, les nerfs, les tendons, les membranes, les aponévroſes, ou autres ſemblables dont la léſion dérange toute l'œconomie animale, leurs Plaies ſeront ou mortelles, ou incurables,

ou très dangereuses. Au contraire si ce ne sont que les tégumens, ou avec eux la chair seule, elles ne sont ordinairement accompagnées ni suivies d'aucun facheux symptôme. Elles doivent céder à l'effet des remédes convenables, & à la bonne méthode de les traiter.

2°. Eu égard à la qualité des Plaies, celles qui sont envenimées ou empoisonnées, annoncent un grand péril. Les accidens formidables qui arrivent souvent le dénotent assez. Les Plaies contuses, ou d'armes à feu, sont plus difficiles & plus longues à guérir, que celles qui sont faites par instrument tranchant; les premiéres ne se cicatrisent qu'après une ample suppuration; les secondes ont coûtume de se réunir presque sans suppurer, pourvu qu'on rapproche bien leurs lévres.

3°. A raison de la figure, de la direction, de la grandeur & de la profondeur des Plaies, celles qui sont rondes & larges, ou qui coupent les muscles en travers, se réunissent & se cicatrisent plus lentement, que les longitudinales qui suivent la direction des fibres. Les bords de celles-ci s'approchent & se touchent plus aisément. Dans les autres ils se tiennent plus écartés. Les Plaies

dont le trajet ſe porte vers quelque viſcere, ou quelque partie principale qu'elles peuvent offenſer, ſont dangereuſes. Celles qui ſont grandes & avec perte de ſubſtance, demandent plus de tems pour leur guériſon, & ne laiſſent pas d'être à craindre pour les ſuites. Les profondes, internes, ou pénétrantes dans quelque capacité, ſont d'autant plus périlleuſes que les accidens ſont graves. Celles qui ſont profondes & étroites en même tems, occaſionnent ſouvent des dépôts & des abſcès.

4°. La léſion des fonctions en conſéquence des Plaies, & les ſymptômes qui s'y joignent, ſervent auſſi de fondement au pronoſtic qu'on en doit faire. Par exemple, les Plaies qui empêchent la déglutition, comme celles de l'œſophage; ou la reſpiration, comme celles de la trachée-artére; qui troublent la digeſtion, comme celles de l'eſtomac; ou qui cauſent la convulſion, la paralyſie, le délire & autres conſidérables accidens, comme celles des nerfs, des tendons à moitiés coupés, & des parties extrêmement ſenſibles; en un mot celles qui ſe trouvent compliquées, menacent d'un plus grand danger.

5°. Le tempérament, l'âge, le ſexe &

l'état préſent du Bleſſé, rendent l'évenement des Plaies plus ou moins douteux. Si le Malade eſt cacochyme, très-jeune ou fort âgé, par conſéquent moins en état de ſupporter la violence des ſymptômes qui en peuvent naître ou des opérations qu'on ſeroit obligé de faire; ſi c'eſt une femme enceinte, une fille actuellement dans ſes menſtrues, expoſée en ce cas à une révolution ou à une ſupreſſion d'humeurs. Si le ſujet eſt attaqué de ſcorbut, de vérole, d'écrouelles ou de quelqu'autre maladie, certainement les Plaies ſont bien plus dangereuſes que dans des perſonnes ſaines, jeunes & robuſtes.

6°. Le bon ou le mauvais uſage des ſix choſes non-naturelles, & leur diſpoſition plus ou moins avantageuſe, ſont d'une très-grande conſéquence pour l'évenement des Plaies. Si l'air eſt trop chaud ou trop froid, infecté de quelque mauvaiſe exhalaiſon, on a lieu de craindre l'inflammation, la fiévre, la gangréne & tous les accidens qui en dépendent. Si le Bleſſé mange trop, ou ſe nourrit d'alimens âcres & chauds; s'il boit du vin & des liqueurs ſpiritueuſes; s'il fait des exercices violens, l'irritation des ſolides, l'abondance, l'acrimonie & l'agitation des humeurs, augmenteront infailliblement les ſymptô-

mes dont nous venons de parler. Les veilles ainsi que les évacuations extraordinaires l'affoibliront, l'épuiseront. Au contraire si les matiéres excrémenticielles & les humeurs qui devroient s'évacuer, sont retenues, l'obstruction, l'engorgement & l'inflammation des lévres de la Plaie deviendront plus considérables. Enfin les passions excessives de l'ame, soit en agitant le sang & les esprits, & procurant plus de tension aux fibres; comme la colére, la fureur, la trop grande joie; soit en relâchant les fibres, fixant les humeurs, ralentissant leur mouvement, troublant les digestions, les sécrétions, comme font les terreurs subites, la crainte, le chagrin, la tristesse, la mélancolie, peuvent rendre les Plaies beaucoup plus dangereuses & attirer des symptômes funestes. Pour ne pas faire de répétitions, nous nous réservons à rapporter dans le détail les autres signes prognostics qui se remarquent à chaque Plaie en particulier.

ARTICLE SEPTIE'ME

De la cure des Plaies en général.

LA principale indication qu'on doit avoir dans la guérifon des Plaies, eft leur réunion. C'eft la fin qu'on fe propofe. On ne travaille qu'à parvenir à ce but. Mais il fe rencontre fouvent des obftacles qui s'y oppofent & qu'il faut furmonter avant que de l'entreprendre. Entre ces obftacles il y en a qui précédent les Plaies, d'autres qui en dépendent & qui les accompagnent. Ceux qui les précédent font le mauvais tempérament du Bleffé, & les maladies dont il peut être affligé. Comme la réunion des parties divifées, qui eft l'ouvrage de la nature, ne fe fait que par le moyen d'un fuc nourricier, louable & bien conditionné, fi le malade eft d'un tempérament bilieux, s'il eft pléthorique ou cacochyme, attaqué de quelque maladie confidérable, infecté de virus vénérien, fcorbutique ou fcrophuleux, il eft certain que le fuc nourricier participant de ce caractére, ne fera nullement propre à la confolidation des Plaies; il l'empêchera plûtôt, ou la retardera.

Les obftacles qui dépendent des Plaies

mêmes, & qui s'oppoſent à leur réunion, ſont l'éloignement de leurs lévres & leur mobilité, leur contuſion, la perte de ſubſtance, les corps étrangers qui ſe trouvent engagés dans la partie, l'impreſſion de l'air, l'hémorragie & tous les ſymptômes qui les accompagnent. On ne peut eſpérer de guériſon ſans remédier auparavant à tous ces obſtacles.

Pour ſurmonter ceux qui précédent les Plaies, ſi le Bleſſé ſe trouve d'un tempérament bilieux qui indique un ſang échauffé & fondu, une lymphe âcre & trop fluide, il faut le rafraîchir, l'humecter, adoucir ſes humeurs, leur donner plus de conſiſtence. On y réuſſira par les ſaignées pluſieurs fois réïterées, par les lavemens émolliens, par les ptiſanes rafraîchiſſantes, adouciſſantes & incraſſantes, les crêmes de ris, d'orge, de gruau, & autres remedes ſemblables. S'il eſt pléthorique & que ſes Plaies ſoient menacées d'une grande inflammation, on le ſeignera plus copieuſement & plus fréquemment, à moins qu'il n'ait perdu beaucoup de ſang; & on lui preſcrira une diéte exacte, le privant de vin & d'alimens ſolides: comme la pléthore ne conſiſte que dans une trop grande abondance d'humeurs, & que l'inflammation ne

ſurvient que parce que le ſang s'arrête, s'accumule & s'échauffe dans les lévres des Plaies, on ne peut mieux diminuer la quantité des humeurs, ni détourner le cours du ſang qui ſe porte vers la partie bleſſée, ni déſemplir ſes vaiſſeaux, que par les ſaignées & la diéte. Si le Bleſſé eſt cacochyme, on évacuera les mauvais ſucs par de doux purgatifs. S'il eſt attaqué de quelque maladie ou infecté de virus vénérien, ſcorbutique, ou écrouelleux, on employera les remédes tant généraux que particuliers, ſpécifiques à ces maladies. Par ce moyen l'on parviendra à rendre le ſuc nourricier doux, balſamique, onctueux, d'une louable conſiſtence, d'une qualité propre à faire la régénération des chairs & la réunion de la ſolution de continuité.

Les obſtacles qui dépendent des Plaies mêmes, & qui les accompagnent, ne demandent pas moins d'attention que les précédens, puiſqu'il eſt difficile & quelquefois impoſſible de réunir les parties diviſées, ſi l'on ne trouve le moyen d'éloigner tous ces accidens.

1°. Les parties ſéparées par un inſtrument tranchant ou contondant, ne peuvent ſe réunir & ſe rétablir dans leur état naturel que par un contact immé-

diat & permanent, qui donne lieu au suc nourricier de les coller ensemble, pour en refaire un corps continu; si les lévres d'une Plaie se tiennent donc éloignées l'une de l'autre, elles ne pourront jamais se rejoindre & se réunir d'elles-mêmes; il faudra qu'il se fasse une régénération considérable de chairs pour remplir le vuide & l'intervalle qu'elles laissent entr'elles, ce qui retarde beaucoup la guérison, & rend souvent la partie difforme. Aussi voit-on que les Plaies qui coupent les muscles en travers, & dont les lévres sont par conséquent fort écartées, (parce que les fibres coupées sont toûjours disposées à se retirer vers leurs attaches ou leurs points fixes), sont longues & difficiles à guérir; encore laissent-elles après leur guérison une difformité dans leur cicatrice. Il faut donc trouver le moyen d'approcher & d'assujettir, autant qu'il est possible, les lévres d'une Plaie l'une contre l'autre pour en procurer la réunion. On pourra y reussir par le secours d'un bandage convenable, ou de la suture, ou de la situation même de la partie, comme nous le dirons dans la suite. Pareillement si les lévres d'une Plaie sont si mobiles qu'elles ne puissent se maintenir jointes ensemble, la réunion

ne peut pas s'en faire. Par exemple, les Plaies des inteſtins, pour peu qu'elles ayent de la longueur, ne ſe conſolident point, ſi l'on n'en fait la ſuture, ou ſi elles ne ſe collent & ne ſe cicatriſent avec quelque partie voiſine. Ce ſont des parties flotantes & fort minces, qui faute de point d'appui, ne permettent pas qu'on les aſſujettiſſe, de ſorte que le ſuc nourricier qui ſort des lévres de la Plaie, s'épanche dans la capacité du bas-ventre, ou dans le canal inteſtinal, ſans pouvoir procurer de réunion. On peut faire le même jugement des Plaies du poumon, dont le mouvement continuel, empêche ordinairement ſes parties diviſées contre-nature, de ſe tenir collées les unes contre les autres.

2°. La contuſion eſt encore un obſtacle à la réunion des Plaies. Quand même on approcheroit leurs lévres l'une de l'autre, elles ne ſçauroient ſe coller ni ſe rejoindre ; tous leurs vaiſſeaux ſont tellement froiſſés & meurtris, que le ſuc nerveux ne s'y diſtribue plus, que la circulation des humeurs y ceſſe, & qu'enfin ces levres ſont comme mortes, ne participant plus au commerce de la vie commune à tout le corps. Par conſéquent elles ne ſont pas en état de fournir

de ſuc nourricier, ſeul propre à procurer leur réunion ; ou celui qui en ſortiroit ne feroit ni louable ni capable de réunir des chairs inanimées qui doivent néceſſairement tomber en pourriture. La réunion ne peut ſe faire qu'entre des chairs vivantes, c'eſt-à-dire, des chairs dont les vaiſſeaux coupés demeurent de chaque côté de leur diviſion dans leur entier, enſorte que la circulation & la diſtribution des liquides ſe fait juſqu'à leur extrémité, avantage dont jouiſſent les Plaies faites par des inſtrumens tranchans. Ce n'eſt pas que les lévres de ces derniéres Plaies ne ſoient quelquefois contuſes ; le tranchant de ces inſtrumens n'eſt pas toûjours aſſez fin pour couper & diviſer exactement les parties ſans les froiſſer & les meurtrir, comme feroit une ſcie groſſiére. La ſaignée faite avec une lancette rouillée ou mal repaſſée, nous en fournit un exemple ; il y ſurvient une petite tumeur inflammatoire, & l'ouverture ne ſe cicatriſe qu'après une douce ſuppuration. Un morceau de verre, de glace, de fayance, de porcelaine caſſé ou coupé de maniére qu'on croiroit ſon tranchant fin & capable de couper les parties ſans les déchirer, ne laiſſe pas de froiſſer les lévres des Plaies qui en ſont faites. Si

l'on travaille d'abord à leur réunion par des tôpiques astringens, dessicatifs ou spiritueux, il s'y excite une inflammation considérable, suivie quelquefois d'accidens si funestes que le vulgaire s'imagine que ces sortes d'instrumens tranchans ont quelque chose de venimeux. On feroit donc très-mal, pour guérir ces espéces de Plaies, ainsi que toutes les autres qui sont contuses, d'entreprendre de les réunir & de les cicatriser sans auparavant leur avoir procuré une douce suppuration capable de fondre & de détacher toute la superficie meurtrie. On doit regarder cette superficie, comme un corps étranger qui empêcheroit le contact immédiat des lévres vives de la Plaie. Il faut cependant observer que certaines Plaies à lambeaux faites en dédolant par instrument contondant, comme celles de la tête, dans lesquelles les muscles frontaux ou accipitaux se trouvent en partie détachés, celles du menton où le muscle quarré est pendant, peuvent être souvent réunies par le moyen de la suture ou du bandage unissant, sans être obligé de couper les lambeaux, ni de les faire suppurer, pourvu que ces lambeaux ne soient pas meurtris, & que l'air n'ait pas

eu le tems d'y faire impreſſion.

3°. La perte de ſubſtance s'opoſe auſſi à la réunion immédiate des lévres d'une Plaie. La difficulté qu'il y a de les rapprocher empêche de travailler d'abord à cette premiere indication, qui ne peut avoir lieu qu'après une régénération de nouvelles chairs pour remplir le vuide qui a été fait : il faut donc employer les ſarcotiques avant que d'entreprendre, de réunir & de cicatriſer ces Plaies. Il y a cependant certaines parties naturellement molles & lâches, comme les lévres, les joues, les paupieres, les mammelles, le ſcrotum, qui malgré la perte de ſubſtance qui peut leur arriver, prêtent aſſez pour permettre de rapprocher les lévres de leurs Plaies, & en tenter la réunion.

4°. Les corps étrangers ne ſont pas un des moindres obſtacles à la réunion des Plaies. On appelle en terme de chirurgie *corps étranger* tout corps ſolide ou liquide qui ſe trouve engagé contre-nature dans une partie, ſoit qu'il vienne de dehors, comme une balle ou de grains de plomb, un morceau de bois, de verre, une aiguille, une pointe de couteau, un tronçon d'épée, de la bourre, de ſable, de la terre, & une infinité

d'autres ; ſoit qu'il vienne de dedans ; comme du ſang caillé, des chairs meurtries, corrompues, détachées, des eſquilles d'os, du pus, &c. ou même des parties contenues dans une capacité, déplacées & engagées entre les lévres d'une Plaie : par exemple, l'épiploon, les inteſtins, la veſſie, ou quelqu'autre viſcére à l'égard des Plaies du bas-ventre. On conçoit aiſément que tous ces corps étrangers doivent écarter les lévres de la Plaie, empêcher leur attouchement immédiat, & s'oppoſer par conſéquent à leur réunion. Il eſt donc néceſſaire de les ôter, même dès le premier appareil, s'il eſt poſſible ; ſans cette précaution l'enflue & l'inflammation qui ſurviennent à la Plaie, retréciſſent tellement ſon ouverture qu'on auroit bien de la peine à faire cette opération dans la ſuite, & qu'on ſeroit obligé ou d'agrandir la Plaie par une inciſion, ou d'attendre la ſuppuration, ſi l'on avoit des corps ſolides à extraire. Mais avant que d'en entreprendre l'extraction, il faut conſiderer ſi en les tirant le bleſſé peut vivre, crainte qu'on n'impute ſa mort au Chirurgien. Lorſqu'on juge à propos de les tirer, on le fait adroitement avec les doigts, ou avec des inſ-

trumens convenables, tels que ſont les curettes, les pincettes, les becs de grue, de cane, de corbeau, le tire-balle, le tire-fond, ou autre ſemblable. Si l'ouverture de la Plaie n'eſt pas aſſez grande, il faut y faire une inciſion, ayant ſoin d'éviter les gros vaiſſeaux, les nerfs & les tendons. On ne plongera point l'inſtrument dans la Plaie qu'on ne ſe ſoit aſſuré par les doigts, par la ſonde, ou par le ſtilet, de la ſituation du corps étranger. S'il étoit trop enfoncé, qu'il fût plus près de la partie oppoſée, & qu'il ne peut ſortir par ſon entrée ſans une grande dilacération, il faudroit le tirer par une contre-ouverture. Si le corps étranger eſt une bale ou quelque grain de plomb qu'on ne puiſſe trouver, ou tirer ſans une grande violence, il faut le laiſſer, on ne doit point s'en inquieter; ou il ſortira dans le tems de la ſuppuration, ou il reſtera enveloppé de nouvelles chairs ſans empêcher la réunion de la Plaie. On a vu des perſonnes en porter toute leur vie ſans incommodité. C'eſt un corps ſolide & uni qui ne ſe corrompt point, & qui ne cauſe aucune irritation à la partie. Il n'en eſt pas ainſi des autres corps ſolides dont la ſurface eſt inégale. Quand on ne peut les tirer, ils ne manquent

pas d'exciter beaucoup de douleur & d'inflammation. Il faut donc tâcher de les faire ſortir. Cependant ſi c'étoit des fragmens d'os qui ne fuſſent pas entierement détachés, il faudroit les laiſſer, avec la précaution néanmoins de les réduire dans leur ſituation naturelle pour les empêcher de bleſſer les chairs. On ôtera le ſang caillé avec les doigts, ou avec une tente écharpie par le bout, ou par expreſſion, par ſuction, par ablution. Mais s'il y avoit quelque grumeau de ſang qui bouchât l'ouverture d'un artére ou d'une groſſe veine, il ne ſeroit pas à propos de l'ôter, crainte de renouveller l'hémorragie. S'il eſt entré dans la Plaie du poil, de la chaux, du plâtre, du ſable, de la terre, ou quelque choſe de ſemblable, on la lavera & on la nettoyera avec du vin tiéde ou quelqu'autre liqueur convenable. Quand une Plaie du bas-ventre donne iſſue à l'épiploon, aux inteſtins, ou à quelqu'autre viſcére, on ne doit pas manquer de les réduire au plûtôt par le *taxis*, s'il eſt poſſible, ou par la dilatation de la Plaie. Lorſque la partie bleſſée eſt couverte de poil, on commencera par la raſer, ayant ſoin de mettre un linge ſur la Plaie pour empêcher que le

poil n'y tombe. Si le corps étranger engagé dans une Plaie est une épine, un fêtu, une petite esquille d'os, ou quelqu'autre chose semblable qui n'ait pas beaucoup de volume, & ne puisse se tirer ni avec les doigts, ni avec les instrumens, quelques-uns se persuadent qu'on peut l'attirer avec certains topiques, comme le galbanum, le sagapenum, la poix de bourgogne, l'emplâtre divin, l'emplâtre opodeltoch & autres topiques ausquels ils attribuent une vertu spécifique pour produire cet effet : mais cette vertu est imaginaire ; tout ce qu'ils sont capables de faire ne consiste qu'à procurer une prompte suppuration, qui en consumant les chairs des lévres de la Plaie, rend le corps étranger plus libre, & par conséquent plus facile à tirer ou à sortir.

5°. L'impression de l'air est encore très-nuisible à la réunion des Plaies. Il desséche leurs lévres, fait froncer leurs fibres & les extrêmités de leurs vaisseaux, en dissipant les parties aqueuses & volatiles du suc nourricier qui les arrose. Il condense & coagule tous les liquides, & resserre les vaisseaux qui les contiennent ; c'est par sa sécheresse & sa qualité froide qu'il produit ces effets. Quelque chaud

qu'il puiſſe être, il eſt toûjours froid par rapport à la partie bleſſée ; ſa chaleur même dans le fort de l'Eté, n'eſt jamais égale à celle des humeurs renfermées dans le corps. Le ſuc nourricier ne ſuintant point des lévres de la Plaie, ne peut donc pas les conſolider ; au contraire, obligé d'y ſéjourner avec le ſang, ces deux humeurs s'y accumulent, ſe raréfient, s'échauffent, & produiſent une inflammation qui s'oppoſe encore à la réunion de cette ſolution de continuité. Ce qui rend auſſi l'impreſſion de l'air très nuiſible aux Plaies, & très capable de corrompre les liquides qui les humectent, c'eſt lorſqu'il ſe trouve chargé de mauvaiſes exhalaiſons, comme il arrive ordinairement, dans les Hôpitaux, remplis de Malades. On voit par là de quelle conſéquence il eſt de ne point laiſſer les Plaies expoſées à l'air. On les panſera donc le plus promptement qu'il ſera poſſible. On ne levera point un appareil que l'autre ne ſoit tout prêt à appliquer ; & ſi c'eſt une Plaie conſidérable, on panſera le Malade dans ſon lit les rideaux fermés, ſi la commodité le permet, ayant ſoin pendant le panſement d'échauffer l'air, en y tenant un réchaut de braiſe allumée, & non de charbon, crainte que la va-

peur n'incommode le Bleſſé. Enfin l'on tâchera de lui faire reſpirer un air pur & ſain.

6°. L'Hémorragie ne permet pas non plus que les Plaies ſe réuniſſent. Elle empêche leurs lévres de s'approcher & de ſe toucher immédiatement ; elle entraîne le ſuc nourricier qui devroit y ſéjourner & s'y épaiſſir pour les coller enſemble. Il eſt donc néceſſaire d'arrêter cette effuſion de ſang avant que de tenter la réunion. En cas qu'il y ait de gros vaiſſeaux qui ſoient ouverts ou coupés & que l'Hémorragie ſoit ſi conſidérable que le Bleſſé ſe trouve menacé de tomber bientôt en ſyncope, ou dans un épuiſement périlleux, il faut d'abord remédier à cet accident, comme au ſymptôme le plus preſſant, même avant que de penſer à tirer les corps étrangers, à moins qu'on ne pût le faire bien promptement. On emploie différens moyens pour arrêter une Hémorragie ; nous le dirons en parlant des Plaies des Artéres & des Veines. Quelquefois un bandage convenable ſuffit, ou s'il eſt poſſible, on comprime les vaiſſeaux avec le doigt juſqu'à ce que le ſang en ſe grumelant bouche l'ouverture, ou l'on remplit la Plaie de plumaceaux chargés de

poudres aſtringentes , ou l'on aplique ſur l'ouverture du vaiſſeau un bouton de vitriol. Enfin ſi tous ces moyens ſont inutiles, on fait la ligature du vaiſſeau.

7°. Les autres ſymptômes qui empêchent la réunion des Plaies ſont l'inflammation & l'enflure de la partie bleſſée ; la douleur, la demangeaiſon , la convulſion, la ſuppuration trop abondante, l'excroiſſance de chairs fongueuſes & ſuperflues.

Nous avons parlé des cauſes de l'inflammation & de l'enflure dans l'Article IV. de ce diſcours, page 19. comme ces ſymptômes ne viennent que de l'engorgement des vaiſſeaux, des pulſations redoublées des artéres, du ſéjour du ſang & des autres humeurs , & que les vaiſſeaux engorgés & gonflés compriment les orifices des tuyaux diviſés, les font même froncer & retirer en dedans, les lévres de la Plaie ſe trouvent ſéches. Elles ne laiſſent point échaper de ſuc nourricier pour en faire la réunion. Il eſt donc néceſſaire de prévenir ces accidens ; pour y réuſſir, auſſi-tôt qu'on aura été bleſſé, ſi l'écoulement du ſang eſt moderé, il faudra laiſſer ſaigner raiſonnablement la Plaie, il s'en accumulera moins dans la partie : mais s'il en eſt peu ſorti, & que l'inflammation commence, ou ſoit déja

ſurvenue, on aura recours aux frequentes & copieuſes ſaignées, comme au remede le plus prompt & le plus efficace. L'on tirera autant de ſang que les forces du Malade le permettront. On appliquera auſſi ſur la partie des cataplaſmes émolliens. Si l'inflammation eſt occaſionnée par des tentes ou des bourdonnets trop durs dont on aura rempli la Plaie, on les ôtera & on la panſera mollement. Si elle eſt excitée par des points de ſuture, on les relâchera, ou même on les coupera entierement, en cas que cet accident ne ceſſe point.

Quoique la douleur accompagne toûjours les Plaies, ſouvent elle eſt aſſez ſupportable : mais ſa violence va quelquefois juſqu'à cauſer une inſomnie continuelle, un épuiſement conſidérable, un dépôt d'humeurs ſur la partie, une grande inflammation, la fiévre, la convulſion, le délire, & même la gangréne ; ce qui arrive principalement dans les Plaies des nerfs, des tendons & des autres parties extrêmement ſenſibles. Pendant que ces accidens ſubſiſtent la Plaie ne peut point guérir. Or comme la douleur reconnoît pluſieurs cauſes, on ſera attentif à les diſtinguer. Si elle eſt excitée par des médicamens trop acres & trop chauds, on

en substituera d'adoucissans & de rafraîcissans ; si elle est causée par des corps étrangers, des tentes trop longues, trop dures, trop grosses, ou des fragmens d'os qui piquent les parties voisines, on aura soin de les ôter aussi-tôt ; si elle est produite par quelque suture, on la relâchera, ou l'on coupera les points ; si c'est par une abondance de pus retenu dans la partie, on lui donnera issue ; si elle vient d'un nerf, ou d'un tendon à moitié coupés, on achevera de les couper ; & comme l'inflammation accompagne ordinairement la douleur, ou en est la cause, pour la dissiper on saignera copieusement le Malade, on lui fera observer une diéte humectante & rafraîchissante, & l'on appliquera sur la partie blessée des cataplasmes émolliens, soit avec le lait, la mie de pain, les jaunes d'œufs & le populeum ; soit avec les herbes & fleurs émollientes, mauve, guimauve, violier, fleurs de camomille, de melilot, de bouillon blanc, & la graine de lin.

La démangeaison est encore un accident très-incommode dans les Plaies. Elle trouble le sommeil ; elle excite à se gratter, soit en veillant, soit en dormant ; le Blessé s'écorche ; il provoque un cours

plus abondant d'humeurs vers la bleſſure, ce qui produit une plus grande inflammation avec ſes ſuites. En ce cas il faut ſouvent fomenter la partie avec de l'eau tiéde, ou avec une décoction émolliente, ou bien la frotter avec le cerat de Galien camphré ou le nutritum.

La convulſion eſt un des ſymptômes qui s'oppoſent le plus à la réunion des Plaies. Si elle eſt cauſée par une piquure, ou une dilacération de nerf ou de tendon, on y rémédiera comme nous dirons dans la ſuite en parlant des Plaies de ces parties. Si elle eſt produite par quelque humeur âcre qui irrite le genre nerveux, on l'adoucira par des tiſanes rafraîchiſſantes, par des émulſions, par des cataplaſmes anodins. L'on ajoûtera aux remédes internes les narcotiques, & l'on ſaignera le Malade. Rien ne relâche mieux les fibres irritées.

La ſuppuration trop abondante délayant & entraînant tout le ſuc nourricier, ne lui permet pas de s'épaiſſir & de réunir les Plaies. Il faut donc trouver le moyen de la diminuer. On y réuſſira en détournant par les ſelles & par les urines les humeurs qui la fourniſſent ; effet que produiront les purgatifs pluſieurs fois réïterés, & les diuretiques. En même-tems

on tiendra le Malade à une diéte exacte, & l'on employera extérieurement l'onguent dessicatif rouge, le pompholyx, la tuthie en poudre, la litharge, la céruse, le plomb brûlé, & autres remedes semblables capables de dessecher les lévres de la Plaie, & d'absorber les sels âcres du pus.

L'excroissance de chairs fongueuses & superflues qui survient quelquefois aux Plaies, empêche la cicatrice de se faire, ou la rend très difforme. Il faut donc ôter & consumer ce qui est superflu par des topiques dessicatifs, détersifs, & même cathérétiques. Pour remplir cette indication, on mettra sur ces chairs fongueuses de l'iris de florence en poudre, de l'alun calciné, une poudre d'égales parties d'ochre & de sabine, du précipité rouge, ou ce qui est le plus prompt & le plus facile, on y passera legerement la pierre infernale ; & pour faire tomber l'escarre, & déterger la Plaie, on y appliquera le mundicatif d'ache, ou l'onguent Apostolorum.

Quand on a eu le bonheur de surmonter & de détruire tous les obstacles que nous venons de rapporter, il ne s'agit plus que de panser méthodiquement les Plaies, pour ne pas troubler la nature

dans

dans l'effort qu'elle fait de les réunir, incarner & cicatriser le plûtôt qu'il lui est possible. On observera donc de les panser mollement, & de n'y point introduire par force des tentes & des bourdonnets durs & longs, qui ne servent qu'à boucher les extrêmités des vaisseaux par lesquels suinte le suc nourricier, qu'à augmenter la douleur & l'inflammation, & à rendre les lévres des Plaies écartées, dures & caleuses. Il est vrai qu'on ne peut se passer quelquefois de tentes, comme dans l'opération du bubonocele, de la gastroraphie, & dans certaines fistules où l'on a d'autres indications à remplir avant que de travailler à la réunion : mais moins on en employera, plûtôt les Plaies seront guéries. On sondera les plaies le plus rarement qu'il sera possible, si l'on ne veut pas détruire les mammelons charnus, encore très-mols & très-délicats, que le suc nourricier commence à former. Pour lui en donner le tems, on éloignera les pansemens, à moins que la suppuration ne soit trop abondante. En ce cas il en faudroit faire deux par jour pour éviter la corruption, sourtout en Eté, & ne point employer d'onguens pourrissans, gras, huileux, ni même d'emplâtres sans néces-

fité, particulierement quand les Plaies font accompagnées d'inflammation & d'Erifypéle, crainte de boucher les pores, & d'empêcher la tranfpiration. Lorfque la fuppuration eft louable & moderée, on effuiera legerement la Plaie pour ne pas en irriter les lévres, ni emporter tout le fuc nourricier qui entretient leur foupleffe, & qui doit être employé à leur incarnation & à leur réunion; il faut même s'abftenir de remedes fpiritueux: ils ne manqueroient pas d'endurcir les fibres & les extrêmités des vaiffeaux, & de faire refluer en dedans la matiere purulente.

Si l'on fuit exactement tous ces préceptes, la nature n'aura pas de peine à conduire en peu de tems les Plaies à une parfaite guérifon.

Nous entendons en ce cas par le mot de *Nature*, l'œconomie animale fondée fur le méchanifme du corps humain; c'eft-à-dire fur la ftructure, le reffort, la fituation & l'organifation particuliere de fes parties qui l'affujettiffent à certaines loix du mouvement; loix reciproques entre les folides & les liquides qui agiffent mutuellement les uns fur les autres, d'où réfulte la circulation du fang & des autres humeurs, leurs fecrétions & les au-

tres fonctions, au nombre desquelles on met la nutrition, qui est la cause efficiente de la réunion, de l'incarnation & de la cicatrisation des Plaies. Or la nature, telle que nous venons de l'expliquer, emploie pour cet effet un suc nourricier, qui n'est autre chose que la partie la plus douce, la plus onctueuse & la plus balsamique de la lymphe, & à laquelle il a plû aux anciens de donner différens noms suivant ses différens dégrés de coction & de mutation. Ils ont appellé celle qui circule encore avec toute la masse du sang & de la lymphe, *Humor innominatus*, Humeur anonyme; parce qu'étant confondue avec les autres humeurs, & distribuée indifferemment à toutes sortes de parties, elle ne peut avoir de dénomination, ni assez de coction pour produire son effet. Ils ont nommé *Ros*, Rosée, celle qui étant séparée du reste de la lymphe par ses vaisseaux secrétoires, se répand comme une espéce de rosée dans toutes les parties qu'elle doit nourrir. Ils ont donné le nom de *Gluten*, Colle, à cette même lymphe nourriciere, parce qu'ayant acquis plus de coction & de consistence par le moyen de la chaleur naturelle qui en a fait dissiper le plus aqueux, elle est devenue plus balsamique

& plus visqueuse. Enfin ils ont indiqué sous le nom de *Cambium*, celle qui s'assimile aux parties, & qui change en leur substance.

Tous ces différens dégrés de préparation par lesquels passe le suc nourricier, nous font connoître que sa premiere source, ainsi que de toutes les autres humeurs, est la masse du sang ; qu'en circulant avec elle il est broyé, divisé & atténué par les systoles redoublées des artéres, & par le mouvement intestin de ce liquide ; qu'ensuite il s'en sépare par les artéres lymphatiques, qui ne sont que des continuations collatérales des artéres sanguines, pendant que le reste du sang qui n'y peut passer, enfile les racines des veines ; qu'après cela il se trouve à l'extrêmité des artéres lymphatiques des vaisseaux secrétoires qui reçoivent ce suc nourricier, & le distribuent à toutes les parties, tandis que le reste de la lymphe continue son chemin par les veines lymphatiques. Il suit de-là que ce n'est point dans les gros vaisseaux, c'est-à-dire, ni dans les vaisseaux sanguins, ni dans les lymphatiques, qui se fait la nutrition, mais dans les plus petits conduits, ou plûtôt dans les tuyaux fibreux qui composent les tuniques des autres

vaiſſeaux ; qu'il faut enfin que le ſuc nourricier ſoit extrémement affiné pour parvenir à ces vaiſſeaux capillaires, dont le diamétre eſt d'une petiteſſe ſurprenante. Or ce ſuc parvenu dans les Plaies juſqu'aux extrêmités des tuyaux fibreux coupés ou déchirés, en ſuinte par petites gouttes, après que les vaiſſeaux qu'ils compoſent ſe ſont dégorgés, qu'ils ne ſont plus comprimés, & que leurs fibres dilacerées ſe ſont détachées par la ſuppuration, ſuppoſé qu'elle ſurvienne. La goutte de ſuc nourricier qui eſt arrivée au bout, pouſſée par celle qui la ſuit, eſt obligée de s'avancer : à meſure que ſon humidité ſe diſſipe, elle s'épaiſſit & ſe condenſe, mais en s'épaiſſiſſant elle ſe range ſur les bords du tuyau fibreux pour faire place à celle qui vient après, & qui ſe condenſe & s'éleve ſur elle de la même maniere, ainſi ſucceſſivement des autres. Comme il ſe paſſe la même choſe à l'égard des autres petits tuyaux contigus, les gouttes de ſuc nourricier qui s'élevent ſur les bords ſe joignent en ſe condenſant, & forment des mammelons charnus, nerveux, tendineux, cartilagineux ou oſſeux, ſuivant la nature des fibres où ce liquide ſe trouve engagé : mais ce ſuc nourricier qui

engendre lui-même ces mammelons, poussé avec force par l'effort du mouvement progressif des liquides, se conserve toûjours un passage au travers de leur substance, passage qu'il obtient avec d'autant moins de peine, que l'intérieur des mammelons qui ne se condense pas si-tôt que leur surface externe, lui fait moins de résistance. Par ce moyen, ces mammelons sont percés suivant la direction du liquide qui les pénétre, & leurs parties intégrantes se rangent de côté & d'autre dans la même situation que celles des fibres sur lesquelles ils s'élevent, parce que le liquide qui les arrose, & la matiere subtile qui les traverse, assujettis aux loix du mouvement qu'ils ont reçues, y tracent les mêmes pores, d'autaut plus facilement que cette nouvelle matiere, encore presque fluide, leur obéit sans peine. De cette façon tous les petits vaisseaux s'allongent, & peu à peu la Plaie se remplit de chairs, dont les vaisseaux se communiquent lateralement les uns avec les autres. Cette communication se fait à peu-près comme dans les arbres greffés. Le suc nourricier du tronc pénetre insensiblement les tuyaux de la greffe, & en enfile la route. Ainsi les vaisseaux des

nouvelles chairs en rencontrant d'autres qui ont la même direction, s'abouchent avec eux pour ne former qu'un même canal dans lequel circule le liquide. C'est de cette maniere que se réunissent souvent les chairs sans suppuration dans les Plaies simples. S'il n'y a point de perte de substance, & que les lévres de la Plaie ne soient pas écartées, ces vaisseaux se rencontrent bien-tôt, s'anastomosent, & la réunion se fait promptement; au lieu qu'elle est plus lente à se faire quand il y a beaucoup de vuide, puisque les tuyaux sont obligés de s'allonger davantage. Comme ils s'étrecissent toûjours en s'allongeant, soit à cause de la disposition naturelle qu'ils ont à se resserrer, soit en conséquence de la compression qu'ils souffrent par les vaisseaux voisins, par le bandage, par la pésanteur de l'air ou par leur endurcissement, & que plus ils s'étrecissent plus leur force augmente sur le liquide qu'ils renferment, le mouvement progressif de ce liquide devient à la fin si foible qu'il ne peut plus parvenir jusqu'au bout de ces vaisseaux; de sorte que leur extrêmité devient plus ferme, plus solide, & il se forme une cicatrice, c'est-à-dire une nouvelle peau plus dure, plus blanche,

moins ſenſible, moins poreuſe, par conſéquent moins propre à la tranſpiration ſenſible. Si l'on n'étoit pas ſi impatient dans la guériſon des Plaies, & qu'on ne hatât pas trop leur cicatrice par des remedes qui endurciſſent & deſſéchent l'extrêmité de ces vaiſſeaux, qu'au contraire on entretînt leur moleſſe & leur ſoupleſſe, il ſe formeroit une cicatrice molle, égale, imperceptible, preſque ſemblable à la premiere peau. Le liquide que ces tuyaux contiennent n'y trouveroit pas tant de réſiſtence, il les parcoureroit juſqu'au bout, & la tranſpiration ſenſible & inſenſible s'y feroit comme à l'ordinaire; mais les Plaies ſeroient plus longues à guérir. La cicatrice commence ordinairement par les bords de la Plaie, à cauſe que les vaiſſeaux de cet endroit ſont plûtôt parvenus à leur longueur & à leur endurciſſement. Par la même raiſon quand la peau n'eſt pas entierement détruite par tout, comme dans les brûlures, la cicatrice commence en différens endroits.

Après avoir rapporté la définition des Plaies, leurs différences, leurs cauſes, leurs ſymptômes, leurs ſignes diagnoſtics & prognoſtics, leur cure générale, les obſtacles qui s'opoſent à leur guériſon, les moyens de

les surmonter, & enfin la maniere dont la nature travaille à réunir les solutions de continuité : nous allons parler de chaque espéce de Plaie, pour ne rien oublier de ce qui leur appartient en particulier.

CHAPITRE SECOND.

Des Plaies simples faites dans les chairs par instrument tranchant.

ON entend communément par le mot de *Chair*, non-seulement la substance des muscles, mais aussi le corps graisseux & la peau qui les couvrent : ces deux parties externes s'appellent *Tégumens communs*, à cause qu'elles envelopent généralement tout le corps.

Nous avons donné dans le discours général des Plaies, article troisiéme, la définition de la Plaie simple. Nous observerons à présent que les Plaies simples faites par instrument tranchant n'intéressent quelquefois que la peau seule, ou la graisse avec la peau ; quelquefois aussi elles pénétrent jusques dans la chair musculeuse. Ainsi il y en a de superficielles & de profondes ; les unes & les autres sont grandes, petites, ou médiocres, avec perte de substance ou sans per-

te de substance. Mais en les supposant simples, elles n'offensent ni les gros vaisseaux, ni les nerfs, ni les tendons, ni les os. Par conséquent, elles ne sont accompagnées ni suivies par elles mêmes d'aucun accident fâcheux. En effet lorsqu'on est blessé par un instrument tranchant qui n'intéresse que les chairs, les vaisseaux coupés dans un seul plan, ne sont presque point déchirés. Ils conservent à peu près la même disposition qu'ils avoient auparavant ; pourvu qu'ils ne soient point froncés ni desséchés par l'air extérieur ou par quelqu'autre cause. Le sang & les autres liqueurs s'en écoulent donc facilement & sans interruption pendant quelque tems ; ils restent enfin presque vuides : par conséquent les artéres voisines qui sont entiéres, n'en sont point comprimées. La circulation y est libre. Il ne se fait aucun engorgement, aucune fluxion dans les lévres de la Plaie ; & si on les rapproche & qu'on les maintienne exactement unies, le suc nourricier qui ne laisse pas de suinter toûjours de l'extrêmité des tuyaux, les colle ensemble, les vaisseaux qui ont la même direction s'anastomosent, les humeurs y rencontrant le même cours, s'y insinuent facilement, & leur mouvement progressif se rétablit.

Quand ces ſortes de Plaies ne ſont donc point accompagnées de perte de ſubſtance, elles ſe guériſſent promptement par la ſimple réunion ſans ſuppuration, & même lorſqu'elles ſont ſuperficielles, il ſuffit de les laver avec de l'eau tiéde ſeule, ou mélée avec du vin rouge, d'y appliquer une compreſſe imbue d'eau-de vie, d'eau-vulnéraire, de baume de Fioravanti, ou de quelqu'autre baume ſpiritueux, & de l'aſſujettir par le moyen d'un bandage contentif, obſervant de ne lever l'appareil que quelques jours après, c'eſt-à-dire, quand la réunion eſt faite.

Si c'eſt une Plaie profonde & longue, il faut premiérement en ôter tout ce qui peut s'y être engagé d'étranger, comme des grumeaux de ſang, du poil, de la pouſſiére, ou autres choſes ſemblable, en la lavant & l'eſſuyant avec une tente mollette écharpie par le bout, trempée dans du vin rouge tiede & laiſſer ſaigner la Plaie juſqu'à ce que le ſang s'arrête de lui-même; les gros vaiſſeaux n'étant pas coupés, il n'y a point d'hémorragie à craindre. En laiſſant couler le ſang, l'inflammation ni l'enflure n'y ſurviennent pas ſi facilement. Enſuite on aprochera les lévres de la Plaie l'une contre l'autre; on les maintiendra

en appliquant de chaque côté une compresse longitudinale trempée dans de l'eau-de-vie tiéde, ou dans quelqu'autre liqueur convenable, & sur la Plaie un plumaceau imbu d'un médicament balsamique, tel que l'huile d'hypericum, le baume du Pérou fondu, la térébenthine, le baume d'Arceus ou de Fioravanti. Le plumaceau sera soutenu par une légere compresse. On fera tenir les compresses longitudinales par une personne qui tendra toûjours à rapprocher les lévres, & le Chirurgien assujettira l'appareil avec le bandage unissant ou incarnatif, qui doit être plus serré que le contentif pour empêcher les lévres de s'écarter.

Après avoir pansé le Blessé on le saignera, non-seulement pour empêcher l'inflammation en détournant le cours trop abondant du sang vers la Plaie, mais aussi pour prévenir quelqu'autre accident que la crainte, la peur, l'émotion, ou la colére, qui ne manquent pas d'arriver en cette occasion, pourroient causer. Ensuite on mettra la partie dans une situation convenable & propre à favoriser la réunion. On laissera l'appareil deux, trois, quatre, cinq & six jours, plus ou moins suivant la profondeur de la Plaie, jusqu'à ce qu'elle soit réunie; ce qu'il sera facile de con-

noître en ce qu'alors on ne sentira plus de douleur, & que les fonctions de la partie seront libres. Si la blessure avoit de la disposition à s'enflammer, on fomenteroit souvent tout l'appareil avec du vin rouge tiéde, ou de l'eau-de-vie, de l'eau vulnéraire, ausquelles on ajoûteroit les trois quarts d'eau pour les tempérer. On réitéreroit la saignée, on prescriroit un régime délayant, humectant & rafraîchissant; on défendroit les alimens solides & le vin, substituant pour boisson ordinaire une prisanne d'orge, de ris, de scorsonére, ou de chiendent avec de la guimauve & de la réglisse. Si l'inflammation venoit de ce que le bandage seroit si serré qu'il comprimeroit les vaisseaux & gêneroit la circulation du sang, on le relacheroit. Quand on levera l'appareil, il faudra bien l'humecter avec du vin tiéde pour l'empêcher de tenir à la Plaie, & d'en désunir les lévres.

Quelquefois les lévres de la Plaie sont si écartées qu'on ne peut les rapprocher, ou qu'il n'est presque pas possible de les maintenir dans un contact mutuel par le moyen du bandage. C'est ce qui arrive dans les Plaies du bas-ventre, des joües, des muscles coupés profondément en travers. Pour remédier à ces inconve-

niens, l'Art met en usage les sutures.

Les sutures sont des espéces de synthése, par le moyen desquelles on rapproche & l'on maintient dans un contact mutuel les lévres des Plaies, pour donner lieu au suc nourricier de les réunir & les consolider.

On divise communément les sutures en séches & en sanglantes.

Les sutures séches sont ainsi appellées, parce que n'y employant ni fil, ni aiguille, on les fait sans effusion de sang, ce sont donc des fausses sutures qui se font avec des emplâtres agglutinatifs. Elles étoient plus en usage chez les Anciens qu'elles ne le sont chez les modernes; la plûpart croient qu'elles ne conviennent qu'aux Plaies qui n'intéressent que les tégumens, & qui peuvent se guérir d'elles-mêmes sans ce secours: mais si on les faisoit avec de grands emplâtres bien agglutinatifs, elles produiroient leur effet, même dans les Plaies profondes; elles auroient l'avantage par-dessus les autres, qu'elles épargneroient beaucoup de douleur au Malade; elles le metroient à couvert de l'inflammation & de la suppuration que les points de suture sanglante ne manquent pas de causer, & & elles ne procureroient aucune diffor-

mité à la cicatrice ; avantage qui n'eſt pas de peu de conſéquence, particulierement aux Plaies du viſage.

On fait les ſutures ſéches avec un ou deux emplâtres. Pour faire une ſuture ſéche de la premiere façon, on prend un morceau de toile neuve aſſez ferme, coupé de droit fil, afin qu'il ne prête point & aſſez grand pour embraſſer les deux tiers de la partie bleſſée. On fait dans ſon milieu pluſieurs ouvertures en travers pour le rendre *fenêtré*, ce qui donne la commodité de voir & de penſer la Plaie par-deſſus l'emplâtre. Enſuite on applique ſur toute la toile, excepté à l'endroit des fenêtres qui répondent à la longueur de la plaie, de la poix de Bourgogne, ou de l'emplâtre d'André de la Croix, ou un liniment viſqueux fait avec parties égales de ſarcocolle, de maſtic & de bol d'arménie pulvériſés & incorporés dans ſuffiſante quantité de blancs d'œufs battus ; ou avec la terebenthine, le bol & la ſarcocolle, ou tout autre ſemblable. L'emplâtre étant ainſi préparé, on raſe la partie, afin qu'il s'y attache plus intimement, & qu'il ne s'y trouve point de poil collé, qui ne manqueroit pas de cauſer de la douleur quand on le leveroit après la réunion.

Ensuite on le chauffe & on en applique un chef sur un des côtés de la Plaie, on rapproche bien les lévres, & quand elles se touchent exactement, on applique l'autre chef de l'emplàtre sur le côté opposé, en l'étendant le plus qu'il est possible ; on fait tenir le tout en situation par une personne qui appuie les mains sur l'emplâtre de chaque côté ; on met tout le long de la Plaie, par-dessus les fenêtres, un plumaceau imbu de baume de Fioravanti, du commandeur, ou du perou, une compresse longitudinale à chaque côté des lévres, & une autre compresse qui couvre tout l'appareil qu'on assujettit avec le bandage contentif.

Pour faire cette suture avec deux emplàtres, on prend deux morceaux de toile neuve & ferme, assez larges pour s'étendre beaucoup au-delà des bords de la Plaie, particulierement quand elle est profonde. Ces morceaux de toile doivent être coupez de droit fil, & avoir leur lisiere à un des côtés. On y passe même des fils en travers pour les rendre plus fermes. On coud le long de la lisiere plusieurs petits rubans de fil, suivant la longueur de la Plaie ; on enduit les morceaux de toile d'une emplàtre agglutinatif, comme nous

avons dit ci-dessus ; & après avoir rasé la partie, on applique ces deux emplatres, un de chaque côté, à un travers de doigt des bords de la Plaie ; on approche bien les lévres l'une contre l'autre ; on les fait tenir en cet état par un Aide ; on applique sur la Plaie un plumaceau imbu de quelque baume comme à l'autre suture ; on noue les rubans qui sont vis-à-vis l'un de l'autre par un nœud simple, en les serrant un peu pour rapprocher encore mieux les lévres de la Plaie ; on les arrête par une rosette ; on met de chaque côté une compresse longitudinale ; on couvre le tout d'une autre compresse, & l'on assujettit l'appareil avec le bandage contentif.

Cette suture a cela de commode qu'on peut, sans la defaire, voir ce qui se passe à la Plaie, & serrer ou relâcher les liens suivant le besoin.

Les sutures sanglantes, ainsi nommées de ce qu'on ne sçauroit les faire sans répandre de sang, sont de vraies sutures qu'on fait aux Plaies avec des aiguilles & du fil. On les distingue en deux espéces, l'une *à points séparés*, l'autre *à points continus*, qu'on met en usage pour les Plaies des intestins. Elle est semblable à celle dont les Pelletiers se servent pour coudre leurs peaux, aussi porte-t'elle le

nom de *Suture du Pelletier*, ou *à surjet.*

Les sutures à points séparés sont de trois sortes : la premiere est celle où l'on coupe les fils à chaque point pour les lier ensemble, ce qui lui a fait donner le nom de *Suture entre-coupée.* Dans la deuxieme l'on coupe aussi les fils, mais on assure les points avec des chevilles qu'on met à côté des lévres de la Plaie ; c'est pourquoi on l'appelle *Suture enchevillée.* A la troisiéme on entortille le fil autour des aiguilles qu'on laisse dans les lévres de la Plaie. Elle se pratique pour le bec de liévre. On la nomme *Suture entortillée.*

De toutes les sutures, l'entre-coupée est la plus en usage pour favoriser la réunion des Plaies dont les lévres sont trop écartées, & ne peuvent être maintenues dans un attouchement mutuel par les autres moyens que nous avons rapportés.

Pour faire cette suture on se sert d'une aiguille courbe, triangulaire & tranchante jusqu'à son corps qui en fait les deux tiers. Les deux tranchans doivent être sur le côtés, & évasés dans le milieu, afin de faire une voie plus libre au fil qui doit suivre. Le corps est poli, & va en cylindre jusqu'à la tête, à chaque côté de laquelle il y a une rainûre qui répond aux tranchans, & qui doit loger le fil

qu'on passe au travers de l'aiguille, par l'œil pratiqué dans la rainûre, en sorte que le fil ne fasse pas plus de volume que la tête de l'aiguille. L'aiguille doit être plus ou moins grosse, & plus ou moins longue suivant la grandeur & la profondeur de la Plaie. Le fil dont on se sert ordinairement est égal, uni, mollet, d'une grosseur proportionnée à la résistance que les lévres de la Plaie peuvent faire. On le cire pour le rendre plus ferme & le faire couler plus aisément dans les chairs, & pour l'empêcher de s'imbiber de pus, qui par son séjour s'aigriroit, deviendroit âcre, & ne manqueroit pas d'augmenter l'inflammation, & de causer peut-être un érysipelle.

Après avoir ôté les grumeaux de sang, & les corps étrangers qui peuvent se trouver dans la Plaie, on approche les lévres l'une contre l'autre, on les fait tenir dans cette situation par un Aide, on perce d'un même coup d'aiguille les deux lévres, à un petit travers de doigt de leur bord, commençant par celle qui se rétire le plus, & passant un peu au dessous du milieu de la profondeur de la Plaie, afin de réjoindre son fond, aussi-bien que ses bords, & d'éviter le dépôt qui pourroit s'y faire s'il y restoit un vuide. En

perçant la seconde lévre on la soutient avec la main gauche pour faciliter l'entrée de l'aiguille. Quand on a fait passer l'aiguille de l'autre côté jusqu'au delà de son tranchant, on la tire ainsi que le fil qui la suit, dont on laisse un bout assez long pour faire le nœud. Si la longueur de la Plaie demande deux points de suture, on les fait tout de suite de la même maniere, à égale distance entr'eux & les angles de la Plaie, sans couper le fil. Si elle en exige trois, on commence par celui du milieu ; on fait ensuite les deux autres également éloignés. On laisse à chaque point autant de fil qu'il en faut pour lier les bouts. Les points faits, on coupe le fil par le milieu, & on lie ensemble à tous les points sur la lévre superieure de la Plaie, les deux bouts qui se répondent. On ne fait d'abord qu'un simple nœud peu serré, pour avoir la facilité de le relâcher en cas de besoin. On met sur ce premier nœud un petit rouleau de taffetas ciré, plûtôt qu'une compresse de linge, qui s'imbibant des matiéres purulentes de la Plaie, pourroit irrirer la partie, & causer un érysipéle. Sur ce taffetas on fait encore un nœud simple, ensuite une rosette. Si la Plaie a des angles, on commence par eux les points de sutu-

re & on en fait ſur les côtés lorſque les premiers ne ſont pas ſuffiſans pour les réunir.

La ſuture faite, il faut metre ſur toute l'étendue de la bleſſure un plumaceau imbu d'un des baumes rapportés ci-deſſus; ce que les nœuds n'empêchent point, puiſqu'ils ſe trouvent placés ſur le bord ſupérieur de la Plaie. On applique deſſus le plumaceau une compreſſe trempée dans le vin tiéde, & par-deſſus une autre compreſſe ſéche. L'on aſſujettit le tout avec un bandage contentif. Deux jours doivent ordinairement ſe paſſer ſans toucher à l'appareil, à moins qu'il ne ſurvienne quelque accident qui oblige de le lever. Le troiſiéme jour on le défait tout doucement, humectant les compreſſes avec du vin rouge tiéde, en cas qu'elles tiennent. Si l'on n'apperçoit point d'inflammation à la partie, & que le Malade ne ſente pas beaucoup de douleur, il ſuffit de verſer ſur le plumaceau quelques gouttes de baume chaud, & de remettre l'appareil comme la premiere fois. Tous les deux jours on fait le même examen. Après quelques panſemens ſemblables la Plaie a coutûme de ſe trouver réunie. Mais ſi dans cet intervalle il ſurvenoit une inflammation, un ériſipéle, de gran-

des douleurs, la fiévre, & tous les symptômes qui l'accompagnent, on seroit obligé de lever l'appareil avant le tems, & de relâcher les points de suture. Quand la suppuration seroit établie, on les resserreroit. Il ne faudroit pas manquer en cette occasion de saigner plusieurs fois le Blessé, de lui interdire les alimens solides, le vin & les liqueurs spiritueuses, de lui prescrire une diéte humectante & rafraîchissante.

Les plaies qui coupent les muscles en travers, sont quelquefois si grandes & si profondes, qu'on croit que la suture entre-coupée n'est pas suffisante pour les réjoindre. Telles sont les grandes Plaies de l'abdomen, des cuisses, des jambes, des bras. Alors plusieurs Chirurgiens ont recours à la suture enchevillée. On se sert pour cette espéce de suture, d'une aiguille courbe comme celle dont nous venons de parler, mais plus forte & plus longue, & dont la rainûre est plus profonde, afin que le ruban ou le fil qu'on met dans l'aiguille n'excede pas sa grosseur. On prend ordinairement un ruban de fil ciré; comme les lisieres de ce ruban, qui sont plus tendues que le milieu, peuvent couper les chairs, & exciter une inflammation, quelques Chirurgiens se servent plus à propos de plusienrs brins

de fil blanc de Bretagne qu'ils poſent les uns à côté des autres, & qu'ils cirent tous enſemble pour faire une eſpéce de ruban plat, uni & mollet, composé de ſix, huit, dix fils, plus ou moins, ſuivant la largeur & la force qu'il doit avoir.

Tout l'appareil étant préparé, on prend l'aiguille enfilée de ſon ruban. Si c'eſt un ruban tiſſu, on le laiſſe double dans toute ſa longueur. Si c'eſt un ruban composé de ſimples fils, comme nous avons dit, on le laiſſe ſimple dans le trajet de la ſuture. Enſuite on perce d'un ſeul coup les deux lévres de la Plaie. Aidé d'un porte-aiguille en cas de beſoin, ſi l'on a trois points à faire, on commence par celui du milieu, faiſant paſſer l'aiguille juſqu'aux deux tiers pour le moins de la profondeur de la Plaie pour bien réunir ſon fond, crainte qu'il ne s'y faſſe un dépôt & des ſinus s'il y reſtoit un vuide. Ayant retiré l'aiguille on fait ſuivre le ruban juſqu'à ce qu'il n'en reſte qu'un bout d'environ demi pied au-delà du bord de la Plaie, & l'on fait les deux autres points tout de ſuite, l'un à droite, l'autre à gauche, obſervant de ne pas enfoncer l'aiguille ſi avant qu'à celui du milieu, attendu que la Plaie n'eſt pas ſi profon-

de vers les angles, à cauſe de la convexité de la partie. Les points faits, on coupe le ruban par le milieu aux deux endroits où il eſt continu, & l'on a ſix bouts, trois de chaque côté de la Plaie qui ſont doubles, ſi l'on s'eſt ſervi d'un ruban tiſſu, ſimples ſi le ruban eſt composé de brins de fil.

Après cela on prend deux chevilles composées chacune d'une bougie groſſe comme un tuyau de plume, roulée dans un peu de taffetas ciré. On en étend une ſur un des bords de la Plaie entre les bouts du ruban double, qu'on écarte à chaque point. On fait un nœud ſimple aux trois endroits ſur la cheville, & une roſette ou un nœud coulant pardeſſus; ou l'on fait, ſi l'on veut, un nœud à chaque bout double, à deux travers de doigt de la Plaie, on ouvre les deux chefs entre la plaie & le nœud, pour en faire trois anſes, dans leſquelles on paſſe la cheville, & l'on tire les rubans de l'autre côté juſqu'à ce que les anſes embraſſent exactement la cheville, & que les lévres de la Plaie ſoient rapprochées & intimément collées l'une contre l'autre dans toute leur étendue. Enſuite on ſépare les deux chefs de ces derniers rubans, on met l'autre cheville

cheville entre-deux le long de la ſeconde lévre ; on fait un nœud ſimple à chaque point ſur la cheville, commençant par celui du milieu, & l'on arrête le nœud avec une roſette ou un nœud coulant.

Si le ruban dont on ſe ſert eſt composé de fils ſimples, on ſépare les fils de chaque bout en trois, on en prend deux entre leſquels on met la cheville qu'on aſſujettit ſur le bord de la Plaie par un nœud ſimple & une roſette, comme ci-deſſus ; on tire enſuite le ruban de l'autre côté à chaque point commençant par celui du milieu ; on ſépare auſſi ces derniers bouts de ruban en trois, entre deux deſquels on met la ſeconde cheville : après avoir bien ajuſté les lévres de la Plaie, on fait aux trois endroits un nœud ſimple ſur la cheville, & une roſette pour aſſurer le nœud.

La ſuture faite, on met ſur la Plaie um plumaceau trempé dans un des baumes dont nous avons parlé ci-devant ; & comme les chairs dans cette ſuture s'élevent au-deſſus du niveau de la peau, pour les réprimer, il faut prendre à chaque point tous les chefs du ruban double qui ſe répondent, ou les troiſié-

mes bouts du ruban ſimple qui a été ſéparé en trois, & les lier ſur le plumaceau aux trois endroits par un nœud ſimple & une roſette ſans trop ſerrer. Il vient toûjours un gonflement à la Plaie qui ſerre encore davantage tous les points. Enfin l'on applique ſur cet appareil des compreſſes trempées dans du vin tiéde ou de l'eau-de-vie, & l'on aſſujettit le tout avec un bandage convenable.

On ſe ſervoit autrefois de chevilles de bois, ou de bout de plume pour faire cette ſuture, ce qui lui avoit fait auſſi donner le nom de *ſuture emplumée.* Ces chevilles trop dures meurtriſſoient les bords de la Plaie, & ne s'accommodoient pas à la convexité de la partie.

Il eſt à remarquer qu'à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'on n'emploie plus la ſuture enchevillée. La contuſion, l'inflammation, l'éryſipéle, ou la ſuppuration qu'elle a coûtume de cauſer, en ont fait bannir l'uſage.

Après avoir donné une ſituation convenable à la partie & pourvu aux remedes généraux, on laiſſe l'appareil juſqu'à ce que la Plaie ſoit réunie, ce qui arrive ordinairement en ſept ou huit jours : mais il eſt bon de l'examiner les premiers

jours en défaiſant le bandage & les compreſſes, obſervant les mêmes précautions qu'à la ſuture entrecoupée ; car s'il ſurvenoit une inflammation conſidérable accompagnée de grandes douleurs dans toute la partie, de fiévre & d'autres ſymptômes qui en ſont les ſuites, on ſeroit obligé de lâcher les points de ſuture, de mettre ſur la Plaie un plumaceau chargé d'un digeſtif, ou de baume d'Arceus pour exciter une douce ſuppuration, de ſaigner copieuſement le Bleſſé, de lui donner des lavemens émolliens & laxatifs, & de lui faire obſerver une diéte exacte, humectante & rafraîchiſſante. Ces ſymptômes étant appaiſés, & la ſuppuration étant établie, on reſſerreroit peu à peu les points à chaque panſement. Si malgré tous ces ſecours, les accidens perſiſtoient, & que la partie fut menacée de gangréne, il faudroit abſolument couper les points de ſuture, & panſer la Plaie comme une ſimple Plaie contuſe.

Lorſqu'au bout de ſept ou huit jours, plus ou moins, l'enflure, l'inflammation & la douleur de la partie ſont diſſipées, que le ruban ſe trouve lâche dans la Plaie, & qu'en un mot, la réunion paroît faite, on coupe avec la pointe des ciſeaux ſur une des chevilles[c], le nœud à chaque

point de ſuture, & on tire facilement de l'autre côté le ruban de la Plaie, en appuyant le doigt indice & le pouce à chacun des points. On met enſuite ſur les trous un plumaceau trempé dans le baume du Commandeur, ou quelqu'autre ſemblable. Par ce moyen ces petites Plaies ſont bientôt guéries.

Il faut remarquer qu'il y a certaines parties extrêmement ſenſibles, comme les aponévroſes des muſcles, le péricrâne & autres parties nerveuſes, auſquelles on ne peut faire la ſuture qu'il n'y ſurvienne une inflammation conſidérable, une douleur très-vive, la fiévre, le délire, la convulſion & autres accidens ſi preſſans, qu'on eſt obligé de la couper au plûtôt pour faire ceſſer ces ſymptômes.

On eſt ſouvent bleſſé par des inſtrumens étroits, piquans & tranchans, comme une épée, couteau, ou autres ſemblables, qui font des Plaies ſinueuſes dont l'ouverture eſt petite & le trajet long. S'il eſt parallele aux tégumens, & que le fond de ces ſortes de Plaies ſoit ſupérieur à l'entrée, ou ſi l'on peut le rendre tel par la ſituation, en ſorte que le ſang & les autres humeurs trouvent une pente naturelle qui leur donne la facilité de s'écouler par l'ouverture,

le bandage expulsif est très-convenable pour leur procurer une prompte réunion ; mais avant que d'appliquer ce bandage, il faut sonder la Plaie pour voir s'il n'y a point quelque corps étranger qui s'y oppose, ou examiner s'il n'est pas nécessaire qu'elle suppure, Supposé qu'il y eut quelque esquille d'os qui eût piqué ou meurtri les chairs, la réunion ne pourroit pas se faire sans suppuration, & le bandage expulsif n'y conviendroit pas.

Lorsqu'on s'est assuré qu'il n'y a point d'obstacle à la consolidation, la premiere attention qu'on doit avoir, c'est de faire sortir tout le sang qui pourroit être dans la Plaie. Ensuite on garnit extérieurement toute sa longueur depuis son fond, de charpie, ou de compresses longues & étroites, pour faire un point d'appui qui puisse la comprimer dans toute son étendue. Si l'on se sert de compresses, on en met trois graduées l'une sur l'autre, appliquant la plus longue la premiere, qui doit s'étendre depuis le fond de la Plaie jusqu'à deux ou trois lignes de son entrée. La seconde sera plus courte : elle n'ira qu'à un travers de doigt de l'ouverture ; & la troisiéme, un travers de doigt enco-

re moins que la précédente. On assujettit ces trois compresses ou cette charpie avec une bande roulée à un chef, dont on fait d'abord un ou deux circulaires par-delà le fond de la Plaie, & l'on vient insensiblement passer dessus les compresses ou la charpie par des doloires ou circulaires obliques, jusqu'à la fin de la premiere compresse près de l'ouverture. Par ce moyen on parvient à comprimer le sinus depuis son fond jusqu'à son entrée. On met sur la Plaie un petit plumaceau ou une petite compresse trempée dans un baume vulnéraire, & soutenue par une bande.

Quand il se trouve dans ces sortes de Plaies étroites des corps étrangers, comme des esquilles d'os, qu'on ne peut retirer, & qui s'opposent à l'application & à l'effet du bandage expulsif, on est obligé d'ouvrir le sinus dans toute sa longueur ; ce qu'on fait à la faveur d'une sonde canelée, fermée par le bout, qu'on introduit daus la Plaie. On souleve la sonde pour rendre plus tendue la partie qu'on doit couper; on la tient ferme avec la main gauche, & tenant de la main droite un bistouri, dont la lame est affermie dans son manche par une bandelette, on fait une incision depuis l'entrée de la Plaie

jusqu'à son fond, en conduisant la pointe du bistouri tout le long de la canelure de la sonde. L'incision étant faite, on examine avec le doigt s'il n'y reste point quelques brides ou un sac. En ce cas on les coupe avec des ciseaux moussés, introduits à la faveur du doigt. Après avoir ôté de la Plaie tout ce qu'il y a d'étranger, on la remplit pour le premier appareil, de bourdonnets secs, ou de morceaux de linge fin & usé. Par-dessus on met des compresses trempées dans le vin tiéde ou l'eau-de vie, & on les assujettit avec un bandage contentif. Au second appareil on charge les bourdonnets d'un digestif, ou de baume d'arceus, & l'on conduit le reste de la cure avec les mordificatifs, les sarcotiques & les épulotiques.

Il arrive ordinairement qu'une Plaie profonde, étroite & perpendiculaire aux tégumens, se ferme bientôt extérieurement, & que le sang & la lymphe épanchés dans le fond, s'échauffent, occasionnent une inflammation dans la partie & produisent un abscès. Pour éviter cet inconvénient, il faut nécessairement agrandir la Plaie par une incision convenable, afin de procurer une issue aux matieres épanchées, & de donner

la facilité d'introduire les bourdonnets jusques dans le fond. L'on y est indispensablement obligé, lorsqu'il y a quelque corps étranger renfermé dans la Plaie.

Si ces sortes de Plaies étroites & profondes sont récentes, & que l'entrée ne soit point fermée, on peut les guérir promptement en pompant les humeurs épanchées, avec une seringue garnie d'une canule terminée en mammelon propre à s'appliquer exactement sur la Plaie. C'est imiter ceux qui pansent du sécret, dont tout l'artifice ne consiste qu'à sucer le sang & la lymphe extravasés. Ils mettent ensuite une simple compresse sur la Plaie. Au bout de quatre ou cinq jours elle se trouve guérie, ce qui réussit même dans les Plaies pénétrantes, pourvu qu'il n'y ait ni fragmens d'os ni de gros vaisseaux ouverts. Cette méthode en ce cas seroit préjudiciable.

Lorsque le fond de la Plaie est plus proche de l'autre côté de la partie blessée que de celui de l'entrée, on y fait une contre-ouverture en y plongeant une sonde plate garnie d'un stilet armé d'une lancette à son extrêmité inférieure. Ensuite on y fait des injections avec de l'eau d'orge animée d'un quart

de baume de Fioravanti, ou d'une sixiéme partie de baume du commandeur de lerne ; ou bien après avoir retiré le stilet par la contre-ouverture, l'on y passe un seton à la faveur de deux ouvertures pratiquées à l'extrêmité de la sonde, ayant soin de le changer à tous les pansemens, & de l'ôter tout-à-fait quand la suppuration commence à diminuer.

Dans toutes les incisions qu'on fera aux Plaies, on évitera les gros vaisseaux & les nefs. Si leur voisinage ne permettoit pas qu'on les dilatât, on les entretiendroit ouvertes avec de l'éponge préparée, afin que l'entrée ne se cicatrisât pas, que le fond ne fût bien incarné. Voici la maniere de préparer l'éponge.

On trempe de l'éponge neuve dans de la cire jaune fondue, on la met entre deux linges imbus d'huile, & on l'exprime fortement à la presse. Elle devient plate. On en coupe des morceaux d'une grosseur & d'une longueur convenables à la Plaie.

Lorsque les Plaies sont accompagnées de perte de substance, il faut travailler à la régénération des chairs avant que de les dessécher & de les cicatriser.

On y appliquera donc au commencement des plumaceaux chargés de baume d'Arceus, ou d'un ſimple onguent fait avec parties égales de cire neuve, de térébenthine & d'huile d'*Hypéricum*, ou quelqu'autre ſemblable propre à entretenir de la ſoupleſſe dans les fibres, à leur procurer la facilité de s'étendre, à rendre le ſuc nourricier doux, balſamique, & en état de former les mammelons charnus.

Quelques-uns prétendent guérir très promptement & très facilement, avec de la poudre de ſympathie, toutes les Plaies faites par inſtrument tranchant, quand même elles ſeroient pénétrantes. Vanhelmont, le Chevalier Digby & pluſieurs autres, ont tâché vainement d'exalter les vertus de cette poudre.

La poudre de ſympathie n'eſt autre choſe que le vitriol verd calciné au Soleil juſqu'à ce qu'il ſoit bien blanc, bien léger & bien volatil. On prépare cette poudre dans les pays chauds pendant la canicule. A Paris il faut pluſieurs Etés, par ce que la chaleur du Soleil n'eſt pas toûjours égale; elle eſt ſouvent interrompue par des pluies dont il faut garantir le vitriol.

On aſſure qu'en mettant de cette pou-

dre ſur un linge imbu du ſang de la Plaie, ou en faiſant tremper ce linge dans de l'eau fraîche où l'on aura mis de cette poudre, le bleſſé ſe trouvera guéri en peu de tems, quand même il ſeroit éloigné de vingt lieues. Ce ſeroit beaucoup ſi elle faiſoit cet effet en ſa préſence; encore devroit-on l'attribuer plûtôt à la nature qu'à la vertu de cette poudre. Lorſque les Plaies ſont compliquées, elles ne guériſſent point ſi elles ne ſont traitées autrement. Au lieu que les ſimples ſe guériſſent d'elles-mêmes en y appliquant une ſeule compreſſe trempée dans l'eau, ou en les panſant comme nous avons dit. Tout ce que pourroit faire la poudre de ſympathie, c'eſt que conſiſtant dans un vitriol volatiſé, elle rempliroit l'air des particules aſtringentes qui ſe communiquant à la Plaie, arrêteroient l'écoulement des humeurs. Par ce moyen elle ſe deſſécheroit & ſe cicatriſeroit.

Il en eſt de même de la vertu du baume ou onguent de ſympathie de Bateus, qui eſt compoſé *d'uſnée de crâne humain & de graiſſe humaine de chacune deux onces, Bol d'arménie & huile roſat de chacun une once, ſang humain ſeché au ſoleil & mumie de chacun demie*

once, huile de lin, deux dragmes. Toutes les drogues ſéches étant miſes en poudre, on les mêle avec la graiſſe & l'huile un peu échauffées. Bateus dit que ce baume guérit toutes ſortes de Plaies en en frottant ſeulement le fer dont on a été bleſſé, tous les deux ou trois jours, ou même tous les jours, ſi la Plaie eſt conſidérable. Il recommande de conſerver le fer envelopé dans un linge bien net en un lieu temperé, crainte que le Malade n'en ſouffre. Mais ſans ajoûter foi à cette prétendue ſympathie, il vaut mieux appliquer ce baume ſur le mal: il eſt capable de réſoudre, de déterger & de cicatriſer les Plaies.

CHAPITRE III.

Des Plaies ſimples contuſes.

LEs inſtrumens obtus ou contondans qui bleſſent le corps, rendent la circonférence des Plaies qu'ils font, noire, livide, enflée, & meurtriſſent tellement les chairs, qu'elles ne peuvent ſe réunir ſans ſuppuration, par les raiſons que nous avons alléguées dans la Cure génerale des Plaies, Art. ſept,

paragraphe deux, raisons pour lesquelles ces sortes des Plaies sont plus longues, plus difficiles à guérir que celles qui sont faites par instrument tranchant ; la gangréne peut plus facilement y survenir, à cause de la mortification de leurs lévres.

On a donc deux indications à remplir avant que de venir à la réunion de ces sortes de solutions de continuité. La premiere consiste à procurer une suppuration convenable au sang extravasé & aux chairs meurtries, pour les séparer des chairs vives. La seconde à faciliter la régénération des nouvelles chairs pour occuper la place de celles qui sont tombées par la suppuration.

Le moyen de satisfaire à la premiere indication, c'est d'entretenir les lévres de la Plaie humides, souples, molles, à couvert de l'air & du froid. Le sang & la lymphe extravasés ou retenus dans les bords de la blessure, se convertiront plus promptement en pus, & s'écouleront avec plus de liberté. Le tissu des chairs meurtries qui doivent se detacher par la suppuration, obéira plus aisément aux systoles redoublées, des fibres & des artéres voisines. Rien n'est plus propre à produire cet effet que les topiques gras,

ſulphureux, doux & émolliens, qu'on appelle à cauſe de cela *Digeſtifs*, *maturatifs*, *peptiques*, *ou ſuppuratifs.*

Le digeſtif le plus en uſage, eſt celui qui eſt compoſé de quatre onces de térébenthine qu'on diſſout dans deux jaunes d'œufs, y ajoutant ſuffiſante quantité d'huile d'Hypericum, ou de lis, ou de petits chiens. Ou bien.

℞, *Onguent ſuppuratif, beurre frais, de chacun trois onces; huile de Millepertuis, quatre onces. Mêlez-les enſemble pour en faire un onguent digeſtif.* Ou,

℞, *Onguent de la Mére, huile d'œufs & terebenthine, de chacun parties égales. Mêlez-les exactement.*

Le baume du Pérou, ou celui de Judée, ſont encore de bons digeſtifs, ainſi que le baume d'Arcéus, l'onguent d'Althæa, & pluſieurs autres ſemblables mêlés dans les digeſtifs.

Quelques-uns ont voulu ajoûter à leurs digeſtifs de la Myrrhe & de l'Aloës en poudre, pour éviter à ce qu'ils diſoient, la pourriture & la mortification. Mais ces ſortes de médicamens ſulphureux, âcres & chauds, irritent les lévres de la Plaie, augmentent la douleur & l'inflam-

mation, reſſerrent & froncent les fibres, en font diſſiper toutes les parties aqueuſes, par conſéquent les deſſéchent & retardent la ſuppuration, au lieu de l'avancer. Auſſi les bons Praticiens ont-ils banni de leurs digeſtifs ces poudres deſſicatives, ainſi que la teinture de myrrhe & d'aloës, l'eſprit de vin ſimple ou camphré, & tout ce qui eſt ſpiritueux & deſſicatif. De pareils topiques ne ſont propres qu'à rendre les Plaies arides; ils ne conviennent que dans celles qui tendent à la pourriture.

On ſe contentera donc de mettre d'abord ſur les Plaies contuſes un plumaceau chargé d'un des digeſtifs ci-deſſus, qu'on appliquera légérement, crainte d'exciter de la douleur & d'endurcir les fibres par une compreſſion trop forte. Quelque grande que ſoit la Plaie, on la couvrira, s'il eſt poſſible, d'un ſeul plumaceau, afin de rendre les panſemens plus prompts & de la garantir par ce moyen de l'impreſſion de l'air. On achevera de remplir le vuide avec des plumaceaux lâches, ou de la charpie brute qu'on ſoutiendra par le moyen d'une compreſſe trempée dans le vin tiéde, & d'un bandage contentif.

Le panſement fini, pour prévenir ou

diminuer l'inflammation & l'enflure de la partie blessée, on saignera le Malade une ou plusieurs fois, suivant le besoin; on prescrira une diéte exacte, un régime délayant & rafraîchissant. L'on interdira le vin & tout ce qui seroit capable d'irriter les solides, d'échauffer & d'émouvoir le sang. Si la Plaie est considérable, en pansant le blessé, on fera une embrocation chaude, sur la partie avec égales parties de vin rouge & d'huile d'Hypericum, ou de camomille, pour résoudre le sang qui par son séjour est disposé à se coaguler; & même si la partie devenoit fort rouge, fort enflammée & fort douloureuse, on réitereroit la saignée deux ou trois fois par jour, jusqu'à ce que les accidens fussent passés; à moins qu'il ne survînt un abscès. L'on appliqueroit en même tems des cataplasmes émolliens & rafraîchissans dont voici plusieurs formules.

℞. *Deux livres de lait de Vaches, & demi-livre de farine de lin. Faites-les cuire en consistance de cataplasme, que vous changerez deux fois le jour.* Ou,

℞. *Lait de Vaches, trois livres; mie de pain blanc, une livre. Faites-les cuire en consistance de cataplasme. Ajoutez.*

y trois jaunes d'œufs & suffisante quantité d'huile de lis, ou de vers, ou de petits Chiens. Ou,

℞ *Racines d'Althea & oignons de lis, suffisante quantité, que vous ferez cuire pour en tirer deux livres de Pulpe, à laquelle vous ajouterez quatre onces de farine de lin, & une once de farine de Fænugrec. Vous les ferez encore cuire ensemble avec la décoction de racines, jusqu'en consistance de cataplasme.* Ou,

℞ *Feuilles de Mauves, de Guimauves & de branc-ursine; fleurs de camomille, de melilot, de Sureau & de Bouillon blanc, de chacune quatre poignées. Faites-les bien cuire dans suffisante quantité d'eau; tirez-en la pulpe, à laquelle vous ajouterez quatre onces de farine de lin, une once de farine de Fœnugrec, & suffisante quantité d'huile de lis, pour en faire un cataplasme.*

L'intérêt qu'on a de procurer une prompte suppuration, oblige les bons Praticiens pour l'avancer de tenir la partie bien couverte, & de ne lever le premier appareil de deux ou trois jours, à moins

qu'on n'y soit forcé par la violence de la douleur & de l'inflammation, & qu'il ne soit arrivé un grand changement à la Plaie qui fasse craindre la gangréne. Quand la suppuration sera établie, on prendra garde que le pus ne sejourne dans quelque coin de la Plaie, & ne se cruse des sinus. En ce cas, on la détergera avec une décoction d'orge, de guimauve & un peu de miel rosat, qu'on y mettra avec une éponge, ou qu'on injectera par le moyen d'une seringue : mais on aura soin d'appliquer promptement le nouvel appareil, pour ne pas laisser long-tems la Plaie à l'air. S'il fait froid, on échauffera l'air avec un réchaud de feu qui ne soit point de charbon.

Il ne faut point mettre de tentes dans les Plaies profondes. Elles ne manqueroient pas d'augmenter la douleur & l'inflammation ; mais s'il y a quelque sinus dans lequel on ne puisse pas introduire les remédes, on le découvrira par une incision faite avec les ciseaux ou le bistouri sur une sonde cannelée.

Lorsque la suppuration sera abondante, on cessera l'usage des digestifs & suppuratifs, & on employera les détersifs, comme l'onguent d'ache, le baume d'Arcéus ou autres semblables. Si

les nouvelles chairs étoient fongueuses, mollasses & blanchâtres, on se serviroit de l'onguent Apostolorum, ou même par intervalles, d'un peu d'Egyptiac, pour les consumer.

Aussi-tôt que la suppuration sera diminuée, que les chairs seront rouges, grainues & pousseront bien, on bannira les onguens pour ne se servir que de simples déterfifs. Tels sont les eaux minérales chaudes, particulierement celles de Ballaruc. Ou,

℞ *Baume de Fioravanti, une partie; Eau d'Orge, quatre parties. Mêlez.* Ou,

℞ *Racines d'Aristoloche & de Gentiane, de chacune une once; Orge entier, demi-once; Fleurs d'Aigremoine, de Roses rouges & de millepertuis, de chacune trois pincées. Faites cuire le tout dans deux pintes d'eau de riviere ou de fontaine, & dans trois chopines de la décoction; mêlez-y trois onces de Miel rosat, & trois onces de Vin blanc.* Ou,

℞ *Lessive de cendres d'Hypericum, de Chamædrys, de Pervenche & d'Aigremoine, une partie; Eau de Persicaire,*

ou de Morelle, ou de grande Joubarbe, quatre parties. Mêlez. Ou,

℞ *Teinture de fleurs de Millepertuis, de Chamædrys & d'Absinthe, tirée par l'Esprit de vin, une partie; Eau de riviere bien pure; ou Eau d'Orge, quatre parties. Mêlez.* Ou,

℞ *Baume du commandeur, une partie; Eau d'Orge, six parties. Mêlez.* Ou,

℞ *Eau vulnéraire, une partie; Eau d'Orge, trois parties. Mêlez.* Ou,

℞ *Esprit de vin, une partie; Eau simple, trois parties.*

On lavera la Plaie trois ou quatre fois le jour avec quelqu'un de ces déterſifs, & l'on y appliquera des plumaceaux qui en ſeront imbus : mais on la panſera promptement, pour la garantir de l'impreſſion de l'air. En obſervant cette méthode, on ôte le pus qui par ſon ſéjour ne manqueroit pas de devenir âcre, de ronger les mammelons charnus qui ſont très-délicats & très tendres, & de s'oppoſer par conſéquent à l'incarnation de la Plaie, à laquelle la nature tend toûjours, puiſqu'elle fournit continuellement un ſuc nourricier pour cela. Il ne

s'agit que d'éloigner les obstacles qui empêchent sa concrétion.

Quand les chairs auront rempli le vuide de la Plaie, & que la cicatrice commencera à se faire, on substituera aux déterſifs des onguens deſſicatifs, comme le Pompholix, celui de Tuthie, le deſſicatif rouge, ou même pour deſſécher plus efficacement les chairs trop molles, & les empêcher de s'élever au-deſſus du niveau de la partie, on les ſaupoudrera de tuthie, de pompholix, de litarge, de plomb brûlé, de céruſe, ou de terre ſigillée, réduits en poudre ſubtile, & l'on continuera ces topiques juſqu'à ce que la cicatrice ſoit parfaite, & qu'elle couvre toute la Plaie.

Si malgré ces précautions les chairs deviennent fongueuſes & pouſſent trop, on aura recours aux cathérétiques pour les conſumer. L'alun calciné & pulveriſé eſt ordinairement ſuffiſant ou l'onguent Apoſtolorum, une partie d'onguent Egyptiac ſur quatre d'onguent d'Ache, le baume de Mets ou de madame Feuillet, ou celui de venus, que quelques-uns compoſent avec deux onces de verdet philoſophiquement préparé, & une livre d'huile de térébenthine qu'on fait digérer enſemble à un feu doux de ſable

pendant treize jours ; enſuite on ſépare l'huile verte qui ſurnage ſur les féces, & on la garde au beſoin. Lorſque ces cathérétiques ſont trop foibles, on ſe ſert de pierre à cautére mêlée avec l'onguent Baſilic. Ou,

℞, *Alum calciné, précipité blanc ou rouge, de chacun deux dragmes ; onguent Baſilic, deux onces. Mêlés-les exactement & en chargez les plumaceaux.*

Mais le cathérétique le plus commo- & le plus en uſage, eſt la pierre infernale dont on frotte légerement les chairs fongueuſes. Elle fait une eſcarre qui étant tombée, laiſſe les chairs plus fermes & plus grainues.

Les Plaies contuſes ſont quelquefois ſi conſidérables, accompagnées d'une ſi grande inflammation & d'une ſi forte tenſion de la peau, de la membrane adipeuſe & des propres membranes des muſcles, que tous les vaiſſeaux en ſont étranglés, que les liquides n'y circulent plus, qu'ils ſe corrompent, & que la gangréne & le Sphacéle y ſurviennent. On s'appercevra de ce fâcheux accident, lorſqu'après une douleur très-vive, une chaleur brulante, une rougeur éclatante, la partie perdra le ſenti-

ment, deviendra froide, violette, livide ou pale, qu'elle ſera œdémateuſe, que l'épiderme ſe ſéparera de la peau, qu'il s'élevera en hydatides ou veſſies pleines d'eau, & qu'il en exhalera une odeur fœtide & cadavéreuſe. Alors il faut promptement ſecourir le Malade en faiſant pluſieurs ſcarifications avec une lancette ou un biſtouri, tant aux lévres de la Plaie, qu'aux parties voiſines, pour en faire ſortir le ſang qui s'y eſt corrompu par ſon ſéjour & par la chaleur extrême qui a précédé, pour relàcher en même tems tout le tiſſu de la partie, & y rétablir la circulation. On fera les ſcarifications juſqu'au vif. Si la partie n'étoit pas bien débridée par des ſcarifications longitudinales, on en feroit auſſi en travers ou d'obliques. Enſuite on lavera & l'on humectera bien la partie avec du vin tiéde aiguiſé d'eſprit de vin, de l'eau-de-vie camphrée, ou de l'eſprit de vin camphré. Si la chaleur naturelle eſt éteinte, on animera l'eſprit de vin camphré avec de l'eſprit de ſel ammoniac pour rétablir le reſſort des ſolides & ranimer le ſang. Si la mortification a pénétré fort avant, on coupera & on enlevera juſqu'au vif tout ce qui eſt ſphacélé, ou on les conſumera

ceva des forts cathérétiques. Telle eſt l'eau phagédéniques qu'on prépare de la maniere ſuivante,

℞. *Sublimé corroſif, demi-gros; premiere eau de chaux, une livre.* Mêlez-les enſemble, il en réſultera une eau jaune qu'on peut rendre plus puiſſante en y ajoûtant quelques gouttes d'huile de vitriol. Ou,

℞. *Mercure crud, huit onces; Eſprit de Nitre, dix onces. Le Mercure étant diſſout, ajoûtez-y de l'Eſprit de vin bien rectifié, ſix onces.* C'eſt un bon cathérétique qui peut même ſervir à conſumer les chairs ſuperflues en l'adouciſſant avec moitié eau commune & un peu de Miel Roſat.

Les chairs étant conſumées par les cathérétiques, on fera tomber l'Eſcarre, avec les ſuppuratifs dont nous avons parlé. Le ſuivant eſt auſſi très-efficace, tant pour faciliter la ſuppuration, que pour achever de conſumer les chairs mortes.

℞. *Onguent Baſilic, ſix onces; Pierre à cautére fondue dans quelques gouttes d'eau, trois dragmes. Mêlez-les enſemble & en chargez des plumaceaux*

que

que vous apliquerez sur la Plaie. Ensuite on la détergera, on l'incarnera & on la cicatrisera comme nous avons dit.

Si malgré l'usage des cathérétiques le progrès de la gangréne ne s'arrête point on peut toucher les chairs mortes avec le cautére actuel. Lorsque la partie est entierement sphacélée, il faut en venir promptement à l'emputation, si c'est un membre qui puisse être extirpé ; sans cet extrême remede, la gangréne corromperoit bientôt toute la masse du sang.

Quoique les sutures ne conviennent en général qu'aux Plaies faites par instrument tranchant, & que celles qui sont contuses, demandent la suppuration avant la réunion, il y a cependant des Plaies à lambeaux faites par des instrumens contondans portés en dédolant, c'est à-dire de biais, non à plomb, qui doivent se guérir par le moyen de la suture entrecoupée, ou du bandage unissant, comme nous avons fait remarquer dans la cure générale des Plaies, paragraphe deux. Telle seroit une Plaie sur le devant ou sur le derriere de la tête, qui en détacheroit une partie des muscles frontaux ou occipitaux ; ou une

Plaie au menton qui abatteroit le muscle quarré. On feroit fort mal, & l'on prolongeroit considérablement la guérison, si l'on coupoit le lambeau, & si l'on faisoit suppurer la Plaie. Il faut dans cette occasion laver le lambeau avec du vin tiede, le replacer dans sa situation naturelle, appliquer par dessus un plumaceau trempé dans un baume vulnéraire, comme celui de Fioravanti ou du Commandeur, faisant déborder le plumaceau au-dela de la circonférence de la Plaie, mettre par-dessus une compresse trempée dans du vin tiede, commençant à l'appliquer par la partie à laquelle tient le lambeau, & assujettir le tout avec le bandage unissant. Quand le lambeau est fort grand, il est plus sur de faire un point de suture entrecoupée à chacun de ses angles, & même sur les côtés s'ils s'écartent trop. On y mettra ensuite le plumaceau & la compresse comme ci-dessus, qu'il suffira d'assujettir par un bandage contentif. Au bout de quatre ou cinq jours la Plaie se trouvera réunie. En faisant cette suture on perce avec l'aiguille le lambeau de part en part: mais il faut bien observer, quand c'est une Plaie à la tête, de ne percer, pour achever les points de su-

ture, que la peau ou le cuir chevelu, si l'on piquoit les aponévroses des muscles frontaux ou occipitaux, il ne manqueroit pas de survenir une enflure & une inflammation considérable, l'on seroit obligé de couper les points de suture pour faire cesser ces accidens. En levant l'appareil de ces sortes de Plaies on humectera bien la compresse & le plumaceau, & l'on commencera à les lever par l'endroit où le lambeau tenoit à la partie, crainte de le détacher.

On doit encore mettre au rang des Plaies contuses celles qui sont faites par des instrumens tranchans qui meurtrissent en coupant, comme le verre, un morceau de fayance, de porcelaine, de terre, un couteau émoussé, une lancette rouillée. Si on les pansoit d'abord avec de l'eau-de-vie, de l'esprit de vin, ou quelque baume spiritueux, les fibres nerveuses en seroient irritées, les extrêmités des vaisseaux déchirés se fronceroient encore davantage, l'engorgement augmenteroit, les pulsations des artéres voisines deviendroient plus considérables, & il surviendroit une inflammation qui pourroit être suivie de symptômes fâcheux. Il faut commencer par les faire suppurer pour dissiper l'engorge-

ment des vaiſſeaux, & détacher les fibres dilacérées qui s'oppoſeroient à la réunion. On y réuſſit en y appliquant un doux digeſtif, du baume d'arceus, ou quelqu'autre ſemblable, après les avoir laiſſé ſaigner, & les avoir lavées avec du vin tiéde. Enſuite on travaille à la réunion & à la cicatrice, comme nous avons dit.

Quand la ſuppuration eſt diminuée, & que la Plaie tend à la guériſon, il faut purger le Malade d'une maniere convenable. Pendant toute la cure on preſcrira un régime propre à remedier aux ſymptômes qui peuvent ſurvenir. Voyez l'Article VII. de la Cure générale des Plaies.

CHAPITRE IV.

Des Plaies compliquées.

LES Plaies compliquées étant celles qui n'offenſent pas ſeulement les chairs, mais auſſi les tendons, les ligamens, les nerfs, les artéres, les veines; ou dans leſquelles il s'eſt engagé des corps étrangers, ou qui ſe trouvent jointes à d'autres maladies; qui ſont accompagnées de fracture, de luxation; ou auſquelles il ſurvient des ſymptômes

fâcheux ; il faut néceſſairement lire l'Article VII. de la Cure generale des Plaies, & les Chapitres ſuivans, auſquels nous vous renvoyons pour éviter les répétitions.

Mais afin de ne rien oublier, nous allons parler des Plaies qui ſont compliquées avec des fractures. Il faut premierement examiner dans ces ſortes de Plaies s'il y a lieu d'eſperer que les os fracturés puiſſent ſe réunir. En ce cas on les réduira, comme nous dirons en traitant des Fractures. S'il y a des eſquilles ſéparées, on les tirera adroitement avec des pincettes ou quelqu'autre inſtrument convenable : mais on laiſſera celles qui tiendront encore au perioſte ou aux chairs ; la ſuppuration les fera tomber ; il faudra ſeulement les réduire de maniere qu'elles ne faſſent pas de nouvelles Plaies. Si les fragmens d'os qu'on doit tirer ne peuvent pas ſortir par l'ouverture de la Plaie, ſoit qu'elle ſe trouve trop petite, ou que les eſquilles ſoient dans un autre endroit de la partie bleſſée ; il eſt néceſſaire d'agrandir la Plaie dans le premier cas, pour les tirer ſans cauſer trop de douleur & ſans déchirer les chairs. Dans le ſecond, on fera une inciſion qui réponde à l'endroit où ſont les eſquilles, afin qu'on ait la

facilité de les faire sortir par là, plûtôt que par la Plaie, & qu'on puisse porter les remedes sur l'os fracturé. Le reste de la Cure n'est point différent de celle des Plaies contuses par rapport aux chairs ; à l'égard des os, quand ils sont découverts par une perte de substance, il faut prendre garde que le pus & la sanie de la Plaie ne les touche, ou n'y séjourne, crainte qu'ils n'en soient cariés ; & comme les chairs ne croissent ni ne s'attachent point ordinairement sur les os qui sont dépouillés de leur périoste, & qui ont été altérés par l'impression de l'air ; que par conséquent il est nécessaire que leur surface altérée s'exfolie, il faut l'entretenir toûjours séche autant qu'il sera possible, évitant tout ce qui est gras & huileux, qui en relâchant & ramollissant les fibres osseuses, s'opposeroit à l'exfoliation. On se contentera donc de couvrir l'os de charpie séche, ou de plumaceaux bien entassés pour absorber le pus de la Plaie : on peut cependant tremper la charpie & les plumaceaux dans de l'esprit de vin, ou de l'eau vulnéraire, ou dans une teinture de myrrhe & d'aloës ; ou les charger de poudre de mirrhe, d'encens, d'aloës, de gentiane, & même d'euphorbe, ou au-

tre médicament dessicatif pour avancer l'exfoliation. A l'égard des chairs de la Plaie, comme elles sont contuses, & qu'elles doivent suppurer, on enduira les plumaceaux ou les bourdonnets, dont on doit achever de bien remplir la Plaie, d'un bon digestif animé d'un peu d'eau-de-vie ou d'esprit de vin ; & cela afin de tenir les chairs en respect, & parce qu'il faut trente ou quarante jours à l'os pour s'exfolier ; qu'on ne doit point penser à incarner ni à cicatriser la Plaie que l'exfoliation ne soit faite, & que la surface de l'os ne soit garnie de mammelons charnus, fermes & fleuris ; si l'on n'empêchoit pas les chairs de pousser trop vite, elles couvriroient l'os avant qu'il fût exfolié ; elles ne s'y attacheroient point ; il resteroit au-dessous un ulcére dont le pus ne manqueroit pas de corroder & de carier toute la substance de l'os.

CHAPITRE V.

Des Plaies faites par Armes à feu.

LES Plaies d'armes à feu, soit qu'elles soient faites par des coups de fusil ou de pistolet chargés à balles ou

à plomb, ſoit par des boulets de canon, des éclats de bombe ou de grenade, doivent toutes ſe rapporter aux Plaies contuſes. Elles n'en différent qu'en ce que la contuſion, quoique ſouvent moins étendue, eſt beaucoup plus conſidérable. La chair, les tendons, les nerfs, les vaiſſeaux ſanguins, & les os mêmes qu'une balle de fuſil, par exemple, aura pénétrés, ſont froiſſés, briſés & détruits avec perte de ſubſtance, comme s'ils avoient été brûlés par un fer rouge. La circonférence & les lévres de ces ſortes de Plaies ſont noires & couvertes d'une croûte ou eſcarre qui bouche tellement les vaiſſeaux, qu'il n'en ſort point de ſang, à moins que quelque groſſe artére ou veine ne ſoit ouverte. Ce n'eſt pourtant que la rapidité de la balle qui fait cette eſcarre noire. Sa chaleur brûlante n'y contribue en rien, puiſqu'elle n'eſt point chaude. Un boulet même de canon, s'il n'a pas été chargé rouge, paſſeroit à travers un monceau de poudre ſans l'enflammer. Ce ne ſeroit qu'en cas qu'il donnât par hazard contre un corps ſolide dont il feroit ſortir quelqu'étincelle qu'il y mettroit le feu. Une canne à vent qui n'eſt point capable d'échauffer une balle dont elle ſeroit chargée,

feroit une Plaie comme un coup de piſtolet. Ce n'eſt donc point par brûlure qu'une Plaie d'arme à feu ſe trouve noire & comme brulée, à moins qu'on ne ſoit à portée de la flamme de la poudre: mais la viteſſe avec laquelle la balle eſt pouſſée, fait le même effet. Si l'on met le doigt dans un trou qu'elle aura fait dans du bois où elle ſe ſera arrêtée, on le ſentira chaud.

Les Plaies d'Armes à feu différent entr'elles en ce que les unes ſont grandes, les autres petites; les unes profondes, les autres ſuperficielles; les unes paſſent tout au travers du corps ou d'une partie; les autres pénétrent ſimplement dans quelque capacité. Il y en a qui ſont accompagnées de fracture, d'ouverture des vaiſſeaux ſanguins, de léſion des nerfs, des tendons, des ligamens, &c. d'autres qui n'offenſent que les chairs; dans les unes la bourre de l'Arme à feu, des morceaux d'habit, ou d'autres corps étrangers ſe trouvent entraînés par le coup; dans les autres il n'y a qu'une ou pluſieurs balles, ou grains de plomb, ou rien du tout.

Les ſignes diagnoſtics ſe découvrent facilement par le rapport des Bleſſés & des Aſſiſtans, & par l'inſpection des

Plaies. Elles ſont noires ou livides, & couvertes d'une eſcarre à leur circonférence. Quand on a été bleſſé à bout touchant, elles reſſemblent à une brûlure, ſouvent la peau ſe trouve garnie de grains de poudre. Lorſque les Plaies ont été faites par des balles, elles ſont rondes; la largeur de leur entrée eſt proportionnée à la groſſeur des balles, à moins que pluſieurs n'ayent porté dans le même endroit. On connoît les parties qui ſont bleſſées dans l'intérieur de la Plaie par le moyen des doigts, ſi l'on peut les y introduire, par la ſonde, par les accidens, par la léſion des fonctions ou par la ſituation des parties dont l'Anatomie nous inſtruit.

A l'égard du prognoſtic, comme la contuſion des Plaies d'Armes à feu eſt beaucoup plus conſiderable que celle des Plaies faites par d'autres inſtrumens contondans, elles ſont auſſi plus dangereuſes & plus ſujettes à la gangréne & au ſphacéle. Quand elles pénétrent dans quelque capacité, & qu'elles offenſent quelque viſcére, il eſt très-rare qu'on en guériſſe. Il ne faut cependant pas abandonner le Bleſſé à ſon malheureux ſort. Quelquefois la nature fait, pour ainſi dire, des miracles, & tel qu'on a con-

damné à la mort, eſt revenu en parfaite ſanté. Fabrice Hildan, & pluſieurs autres Auteurs nous en fourniſſent des obſervations. On a vu des perſonnes recevoir de coups de balles au travers du corps, en guérir parfaitement en peu de tems; les viſcéres, les gros vaiſſeaux, ni les nerfs ſans doute n'étoient pas offenſés. Plus il y a de parties nobles ou néceſſaires aux fonctions de la vie intéreſſées dans la bleſſure, plus elle eſt pleine de danger. Si les os ſont fracturés & briſés en pluſieurs piéces, ce qui ne peut ſe faire ſans un grand déſordre dans la partie bleſſée, la gangréne & le ſphacéle y ſurviennent facilement & en peu de tems.

Pour guérir les Plaies d'Armes à feu on a trois indications à ſuivre : la premiere eſt d'ôter tous les corps étrangers qui peuvent être engagés dans la partie. La ſeconde d'exciter la ſuppuration des chairs contuſes pour les faire ſéparer des chairs ſaines, comme nous avons dit dans le Chapitre ſecond. La troiſiéme qui eſt commune aux autres Plaies, eſt de les incarner, enſuite de les cicatriſer.

Pour remplir la premiere indication, voyez ce que nous avons dit de l'extraction des corps étrangers dans la Cure

générale des Plaies, Article IV. Afin de les tirer plus facilement, il faut tâcher de faire mettre le bleſſé dans la même ſituation & la même attitude qu'il étoit lorſqu'il a reçu le coup. Autrement les fibres des muſcles ſe dérangent & couvrent en partie le corps étranger. On fait cette exéreſe avec les doigts autant qu'il eſt poſſible. Si l'on n'en peut pas venir à bout, & que ce ſoit un morceau d'habit, de linge, un éclat de bois, ou autre choſe ſemblable, on tâche de le tirer avec les pincettes. Si la Plaie eſt trop étroite, on l'agrandit des deux côtés par une inciſion ſuivant la direction des muſcles, évitant les nerfs, les tendons & les gros vaiſſeaux. Lorſque c'eſt une balle, ou quelqu'autre corps ſolide engagé fort avant dans les chairs, on ſe ſert pour les tirer du bec de cane, de corbeau, de grue, ou du tire-balle. Quand la balle eſt enfoncée dans un os, on emploie le tire-fond, dont la méche la perce facilement lorſqu'elle eſt ainſi aſſujettie. Mais ſi le corps étranger étoit un morceau de fer, un clou, un caillou tellement enchaſſé dans l'os que le bec de grue ou les autres inſtrumens ne puſſent avoir de priſe ſur lui, comme la mêche du tire-fond ne

sçauroit le percer, on trepaneroit l'os de chaque côté, & l'on passeroit un élevatoire dessous le corps étranger pour l'enlever : quand la Plaie est accompagnée de fracture, & que les os sont brisés en plusieurs piéces, on tâche de tirer toutes les esquilles, mais on laisse les fragmens d'os qui tiennent encore au perioste ou aux chairs; ils peuvent se réunir au corps de l'os, ou ils tombent par la suppuration : il est cependant nécessaire de les replacer dans leur situation naturelle; & s'il y avoit quelques pointes capables de piquer les chairs, il faudroit les couper avec les tenailles incisives. Au premier appareil on a soin de couvrir & de garnir bien l'os & tous les fragmens de charpie séche, ou de bourdonnets, crainte que les chairs n'en soient piquées & blessées, ce qui causeroit beaucoup de douleur & d'inquiétude au malade. Aux autres pansemens on trempe la charpie ou les bourdonnets dans de l'eau-de-vie. Si le corps étranger étoit plus près du côté opposé à l'entrée de la Plaie, on le tireroit par une contre-ouverture. Quand il se trouve des dragées de menu plomb engagées dans la peau, ou dans le corps graisseux, on les ôte avec des curettes

ou avec des pincettes. Si la Plaie est remplie de terre, de sable, de sang ou d'autres choses semblables, on la lavera & nettoiera avec du vin tiéde, une décoction d'orge, ou de l'eau chaude.

Lorsqu'on est très-proche d'une arme à feu, les grains de poudre pénétrent & remplissent quelquefois toute la peau du visage. Si on ne les ôtoit pas, il y resteroit des marques noires fort laides, qui ne s'effaceroient jamais. Il faut donc tirer ces grains de poudre avec la pointe d'une aiguille, ou avec de petites curettes, prenant garde de les écraser. En même tems on lavera le visage avec une éponge fine, trempée dans de l'eau chaude, & l'on ne cessera point de tirer & de laver jusqu'à ce que toute la poudre soit enlevée; s'il en restoit, elle ne manqueroit pas de s'imbiber dans le corps muqueux de la peau, & d'y faire des taches noires. Après cela on y étendra un linge chargé d'un liniment que Scultet estime beaucoup dans son Arcénal de Chirurgie, observation XXXIII.

℞ *Beurre frais fondu plusieurs fois & lavé dans de l'eau de fray de Grenoüilles, trois onces; huile d'œufs, une once. Mélez-les ensemble.* Ou,

celui de Fabrice Hildan, de la Cure des Plaies d'armes à feu, Ch. III.

℞ *Gaume Elemi très-pure, une dragme; huile d'œufs & d'amandes douces, graisse d'ours, axonge humaine, de chacune demi once; mucilage de sémence de coings extrait dans l'eau-rose, deux dragmes. Mélez pour en faire un liniment.*

Si la douleur est très-considérable, on appliquera sur le visage, avant ces linimens, un linge trempé dans l'eau-rose & l'eau de plantain, dans lesquelles on aura fait macérer un peu de semence de lin & de fœnugrec, & qu'on aura fait chauffer.

Si le visage est brûlé par la flamme de la poudre, on y appliquera les linimens ci-dessus, ou autres semblables propres à calmer la douleur, adoucir la peau endurcie, & empêcher les cicatrices. S'il y a des vessies, on les coupera auparavant avec des ciseaux, pour en faire sortir la sérosité âcre & corrosive. Quand le Chirurgien n'est pas appellé dès le commencement, qu'il trouve la peau cicatrisée, & qu'il reste au visage des tâches noires de poudre, si l'on veut les effacer, il est nécessaire d'ulcé-

rer de nouveau la peau; ce qu'on peut faire facilement avec de petits emplâtres véſicatoires, prenant garde qu'ils n'approchent des yeux. Auſſi-tôt que les puſtules ſe ſont élevées, il faut les couper, tirer les grains de poudre, comme nous avons dit, & y appliquer un des linimens ci-deſſus, ou le ſuivant, qui eſt auſſi de Hildan, Ch. VI. des Brûlures.

℞. *Beurre frais, une once; onguent Baſilic, huiles de lis blancs & de jaunes d'œufs, de chacune deux dragmes. Mêles-les exactement.*

Lorſque les yeux ſont offenſés, ſoit par la brûlure, ſoit par des grains de poudre, on les lavera avec une éponge trempée dans du lait tiéde; on y fera même dégoutter du lait de femme, ou de vache, frais, & tout chaud, & l'on appliquera des compreſſes trempées dans le même lait tiéde, ou le cataplaſme ſuivant, mis entre deux linges fins.

℞. *Chair de pommes de renettes, quatre onces. Faites-la cuire dans ſuffiſante quantité d'eau-roſe & de fenouil. Tirez-en la pulpe & y mêlez du mucilage de ſemence de fœnugrec, une once & demie; pierre hæmatite pré-*

parée, une dragme & demie; & un blanc d'œuf. Mêlez-le tout pour en faire un cataplasme que vous appliquerez chaud.

Pour revenir aux Plaies faites par des balles, des dragées de plomb, des boulets de canon, des éclats de bombes, de grenade, &c. après en avoir tiré les corps étrangers, & arrêté le sang (comme nous dirons dans les Plaies des vaisseaux sanguins) supposé qu'i y ait une hémorragie, on travaillera à procurer la suppuration, pour faire séparer de la chair-vive tout ce qui est contus. Il sera facile d'en venir à bout par le moyen des digestifs & suppuratifs que nous avons rapportés dans la Cure des Plaies coutuses. Si la Plaie est étroite, on doit l'agrandir par une incision, pour y pouvoir appliquer les remedes. Lorsqu'une balle a percé les chairs de part en part, & que l'entrée est près de la sortie, des deux il n'en faut faire qu'une, pourvu que cela se puisse sans intéresser de tendons, de nerfs, ou de vaisseaux considérables. Si le trajet est trop long, on dilatera les deux Plaies, pour entretenir leur communication, & rendre la suppuration plus libre. Sans cette précaution le

gonflement qui ſurviendroit à la partie feroit rapprocher leurs parois, & les empêcheroit de ſuppurer. Comme les Plaies d'armes à feu, accompagnées d'une grande contuſion, ſont fort ſujettes à la gangréne & au ſphacéle, on ſcarrifiera l'eſcarre, & l'on animera les digeſtifs avec de l'eau-de-vie, ou de l'eſprit de vin, pour s'oppoſer à la mortification. On peut ſe ſervir d'huile de petits Chiens, faite de la maniere ſuivante.

℞, *Huile de violettes ou de lis blancs, quatre livres; faites-y cuire deux petits chiens vivans nouvellement nés, juſqu'à ce que les os ſoient diſſous. Ajoutez-y des vers de terre lavés dans le vin, une livre. Quand ils seront cuits, paſſez l'huile ſans expreſſion; faites-y fondre trois onces de térebenthine de veniſe, & y ajoutez une once d'eſprit de vin.* Ou,

℞, *Huile de lin & de lis blancs, de chacune trois onces; onguent Baſilic, une once; térebenthine, trois onces; encens, maſtic, de chacun trois dragmes; mirrhe, une dragme; camphre, demi dragme; ſafran, un ſcrupule; & deux jaunes d'œufs. Mélez le tout ſelon l'Art, & en chargez les plumaceaux.*

Toutes les précautions qu'on prend pour prévenir la gangréne, ſont quelquefois inutiles. Pour lors on tâchera de remédier à ce fâcheux accident de la maniere que nous avons dit dans la Cure des Plaies contuſes.

Quand les os ſont offenſés & fracturés dans les Plaies d'armes à feu, comme ils ſont long-tems à s'exfolier & à ſe réunir, on ne les laiſſera pas recouvrir de chairs que l'exfoliation ne ſoit faite. Pendant tout ce tems-là, on s'oppoſera donc à l'incarnation de la Plaie. On la panſera d'abord à ſec, en couvrant & envelopant bien les os & leurs pointes avec des bourdonnets, ou de la charpie, & rempliſſant tout le vuide avec la même charpie, ou des lambeaux de toile fine & uſée. Si la Plaie étoit trop étroite, on feroit les inciſions néceſſaires pour l'agrandir, & pour faciliter la ſortie des eſquilles & du ſang caillé, & l'on couperoit toutes les brides qui s'y trouveroient. Au ſecond panſement, on ne découvrira point les os, mais on remplira bien la Plaie de bourdonnets chargés d'un digeſtif animé d'eau-de-vie. Aux panſemens ſuivans on levera tout, on trempera dans l'eau-de-vie, ou dans l'eſprit de vin les bourdonnets qu'on ap-

pliquera ſur les os, & l'on chargera ceux de la plaie du digeſtif animé, ou l'on obſervera ce que nous avons dit dans le Chap. IV. des Plaies compliquées. Quand l'exfoliation ſera faite, on continuera la cure, comme il eſt marqué dans le Chapitre des Plaies contuſes.

Il ne faut pas oublier, pour prévenir l'inflammation & toutes ſes ſuites, de ſaigner d'abord copieuſement le Bleſſé, ſuppoſé qu'il n'y ait point d'hémorragie, & de lui preſcrire un régime rafraîchiſſant, humectant, delayant, & une diéte très exacte, le privant de tout aliment ſolide, & de vin.

CHAPITRE VI.

Des Plaies envenimées & empoiſonnées.

LES Plaies envenimées, ſont celles qui reconnoiſſent pour cauſe la morſure des Animaux enragés, ou la piquure des Serpens, du Scorpion, des Mouches à miel, de la Tarentule, & d'autres Animaux ſemblables.

Celles qui ſont empoiſonnées ſont faites par des balles qu'on a miſes dans la bouche, après avoir mâché ou fumé du tabac, par des épées ou autres inſtru-

mens piquans & tranchans frottés d'ail, de tabac, d'aconit, ou de quelque poison.

Les Plaies faites par la morsure des Animaux enragés, se rapportent aux Plaies contuses; mais outre le danger qui leur est commun avec celles-ci, ordinairement elles sont suivies d'accidens terribles & mortels; & quoiqu'elles soient souvent legeres en apparence, & qu'elles se cicatrisent bientôt, on ne laisse pas de tomber dans la rage & l'hydrophobie, parce que le virus, dont la salive de ces Animaux est infectée, s'insinue par la morsure dans les veines; & comme ce virus consiste dans des sels acides, salés & corrosifs, quoiqu'il soit en petite quantité, il communique insensiblement son caractére à toute la masse du sang, de même qu'une petite portion de levain fait aigrir & fermenter peu à peu une grosse masse de pâte. Le vénin de la rage épaissit d'abord le sang par son acide, ralentit toutes les sécrétions, dérange les fonctions de l'esprit. C'est pourquoi celui qui a été mordu d'un Animal enragé, devient plus triste & plus pensif qu'à l'ordinaire, il fuit la compagnie des Hommes, il réve, murmure & parle entre ses dents; son sommeil est trou-

blé par des ſonges triſtes & lugubres ; ſa reſpiration eſt lente, ſes yeux ſont baignés de larmes, il hait la lumiere & cherche les ténebres, il penſe continuellement à l'Animal qui l'a mordu, & ſe repreſente toutes ſes manieres & ſes actions ; ſa ſalive devient gluante, ſa bouche eſt aride, & cependant il ſe prive de toute ſorte de boiſſon. Quand le vénin de la rage commence à ſe développer par la chaleur naturelle, & le mouvement du ſang, le pouls devient plein & élevé ; toutes les humeurs s'échauffent, ſe deſſéchent par la perte de leurs parties aqueuſes ; les ſoufres ſe briſent, les ſels s'exaltent. Ceux-ci s'uniſſant à la bile, la rendent extrêmement âcre ; la lymphe impregnée de ces ſels bilieux, ſalés & corroſifs, ſe portant par la voye de la circulation dans tous les viſcéres, & ſurtout, le genre nerveux, irrite leurs fibres, & les met dans un éréthiſme conſiderable. En même-tems il ſurvient par intervalles des mouvemens convulſifs & des contractions dans les membres ; le Malade ſuſceptible des moindres impreſſions, ſe met facilement en colere. Son eſprit continuellement occupé de l'objet qui l'a bleſſé, y rapporte toutes ſes idées. Les fibres de ſon cerveau ſont tellement

accoutumées à en être fléchies, que toutes ses autres pensées se confondent avec celle-là ; son imagination se trouble, sa raison s'égare. Il se croit métamorphosé en chien, en chat, ou en tout autre animal qui lui a communiqué son poison. Il en imite les actions & se jette indifféremment avec fureur sur tous ceux qu'il rencontre pour les mordre ou les déchirer. Le feu lui monte au visage ; ses yeux sont étincelans ; son regard est affreux ; tous les muscles de la gorge se gonflent & s'enflamment ; il tire la langue comme un lion, & l'écume lui vient à la bouche. La raison en est sensible ; son sang plus sec, plus épais que dans l'état naturel, circule lentement & gonfle tous les vaisseaux. La salive devenue gluante & visqueuse, se raréfie par l'agitation de la langue.

Tous ces symptômes caractérisent la rage dans laquelle le Blessé tombe ordinairement au bout de quarante jours, souvent dès le neuviéme, quelquefois aussi il n'en est attaqué qu'après une ou plusieurs années, suivant que le virus est plus ou moins abondant, & qu'il se dévelope plus ou moins dans la masse du sang. La rage se manifeste plûtôt dans les mélancholiques que dans ceux qui sont d'un tem-

pérament gai ; ceux-la naturellement penſifs & taciturnes, rêvent plus profondément à l'Animal qui les a mordu ; ils en appréhendent extrêmement les ſuites, & leur bile eſt plus àcre & plus propre à déveloper & à exciter le virus ; au lieu que les perſonnes naturellement gaies diſſipent plus facilement les facheuſes idées qui leur ſurviennent, & la douceur de leur bile modére l'action du venin.

Enfin l'hydrophobie, c'eſt-à-dire, la crainte de l'eau, ſe trouve jointe à la rage, ou la précéde : les Malades ont une averſion non-ſeulement pour l'eau, mais auſſi pour toutes ſortes de liquides. La boiſſon délayant les ſels corroſifs dont leur langue & leur palais ſont chargés, leur cauſe des impreſſions ſi améres & ſi déſagréables, que le ſouvenir le leur fait rejetter, malgré la ſécchereſſe de leur bouche, & lorſqu'on les force de boire, ils tombent dans des convulſions épouvantables.

L'hydrophobie s'étant une fois déclarée, ſubſiſte toujours : mais la rage prend par accès, ce qui peut arriver de pluſieurs maniéres : 1°. Lorſque le chyle porte dans la maſſe du ſang le virus dont il eſt infecté. 2°. Lorſque les idées qu'ont les Malades, de l'Animal qui les a mordus,

ſe

ſe renouvellent & deviennent plus vives. 3°. Quand on leur preſente à boire, ou qu'ils voyent de l'eau, & ce qui a du rapport à ce liquide, comme un miroir & tout ce qui eſt tranſparent. Alors ils font de grands cris & prient avec inſtance qu'on leur ôte de la vue ces ſortes d'objets; ſi on ne le fait pas ſur le champ, tout leur corps eſt agité de convulſions affreuſes. L'air même, le vent, le bruit d'une eau agitée les épouvante, enfin le paroxyſme ſe termine par une ſueur froide, un abattement & une foibleſſe extraordinaire qui les rend tranquilles pour quelque tems. Dans ce moment ils connoiſſent l'état miſérable où ils ſe trouvent; ils déplorent leur malheureux ſort; font des careſſes à tout le monde; demandent à embraſſer leurs parens, leurs enfans, leurs amis: ce qui ſeroit très-dangereux de leur accorder. Le venin de la rage ne s'inſinue pas ſeulement dans le ſang par les Plaies, les égratignures, & les excoriations; mais il ſe communique auſſi par les baiſers pour peu qu'il reſte de leur ſalive aux lévres, à la bouche ou au nez de ceux qu'ils embraſſent. On a vu même des perſonnes devenir enragées pour s'être mouchées à un mouchoir chargé de la ſalive d'un chien enragé.

Les Enragés dans leur fureur se déterminent plûtôt à mordre ceux qu'ils peuvent attraper, ou à leur cracher au visage, qu'à les offenser d'une autre maniere; parce que les nerfs de la bouche, irrités par l'acrimonie de la salive, attirent une plus grande quantité de suc nerveux dans tous les muscles où ils se distribuent, & les mettent plus facilement en action.

Les symptômes qui accompagnent ou précédent cette cruelle maladie en établissent le diagnostic. La rage est un délire furieux, presque toujours accompagné de l'hydrophobie : cependant Fabrice Hildan, Observations, centurie 4. parle d'une morsure de chien enragé qui causa la rage sans hydrophobie, Bibliot. Chirurgicale, pag. 571. c'est un fait rare : mais l'hydrophobie peut exister sans la rage, & venir même d'une autre cause. Quoique les premiers accidens soient équivoques, on doit cependant les regarder comme des avant-coureurs de la rage & de l'hydrophobie, quand le Malade a été mordu d'un animal enragé. Comme de tous les animaux, le Chien a le plus de disposition à le devenir, & que par conséquent sa morsure est la cause la plus frequente de la rage qui attaque les hommes, le diagnostic & le pro-

gnoſtic qu'on fait, ſont plus certains quand on ſçait que le Chien dont le Malade a été mordu étoit enragé; ce qui ſe découvre par les ſignes ſuivans.

Un Chien enragé change entiérement dans ſés actions & dans ſa figure. Il devient maigre & ſec; il eſt échauffé & fort altéré, cependant il ne boit point. Il eſt ordinairement eſſoufflé; il a les yeux rouges & enflammés; il regarde de travers & d'une maniere affreuſe; il a la queue & les oreilles baſſes, la gueule ouverte & pleine d'écume; il tire la langue qui eſt teinte de couleur de bile. Ses narines ſont reſſerrées; il en coule ſouvent une eſpéce de mucoſité. Il a de l'averſion pour tous les alimens tant ſolides que liquides, particulierement pour l'eau; il eſt triſte & marche ſeul la tête baiſſée de côté ſans ſçavoir où il va; il ne reconnoît plus ſon maître; il ſe jette ſans aboyer ſur tous ceux qu'il rencontre; il les mord & les déchire, ſoit hommes ſoit bêtes. Quelquefois il ſe met à courir ſans ordre & ſans regle, enſuite il s'arrête tout d'un coup, ou marche lentement & en chancelant. Les autres chiens le fuyent, le craignent, & ne ſe mettent en aucune défenſe contre lui.

Quand on a été mordu d'un tel chien,

on n'en peut faire qu'un triſte prognoſtic. Si l'on a le malheur de tomber dans quelques accès de rage avant que d'être ſecouru, on en meurt preſque toujours en peu de jours. Le ſang ſe deſſéche, la gorge, l'eſtomac, les poumons, le cœur & le cerveau s'enflamment, ſe gangrennent; il ſurvient ordinairement un hoquet, un vomiſſement de bile noire, des ſyncopes, une ſueur froide & la mort. Cependant ſi la morſure eſt petite, & qu'il ne s'y ſoit introduit que peu de ſalive, ou ſi la Plaie étant grande, il en eſt ſorti beaucoup de ſang; ſi le Bleſſé eſt d'un tempérament gai, qu'il mépriſe le mal & qu'il n'en craigne point les ſuites, il peut en revenir.

Pour établir la cure de cette maladie, il faut y diſtinguer trois tems, le commencement, le progrès & l'état. Quand on eſt appellé dès le commencement & lorſque la morſure eſt récente, on a deux indications à ſuivre: la premiere eſt d'attirer au-dehors le vénin que la bave de l'animal enragé a laiſſé dans la Plaie, & d'empêcher qu'il ne s'inſinue dans la maſſe du ſang; la ſeconde eſt de détruire celui qui s'y eſt déja communiqué. Pour ſatisfaire à la premiere indication, il faut traiter ces ſortes

de Plaies tout autrement que les autres. Si l'on ſe contentoit d'y appliquer des digeſtifs & des ſuppuratifs, comme on fait aux Plaies contuſes, bien loin de procurer une iſſue au vénin, on lui donneroit le tems de gagner la maſſe du ſang. Il eſt vrai que la méthode que nous allons propoſer, paroît cruelle & douloureuſe ; mais elle prévient un mal beaucoup plus affreux ſuivant l'expérience des Anciens & des Modernes. On appliquera donc d'abord ſur la morſure une ventouſe avec des bougies allumées pour attirer le ſang & la lymphe vers la Plaie. Enſuite on emportera avec un ſcalpel ou quelqu'autre inſtrument convenable, toute la chair que la ventouſe aura fait élever. Quelques - uns commencent par cette opération ; mais les douleurs qu'elle cauſe, peuvent exciter des convulſions, des défaillances, & d'autres accidens. Elle eſt bien moins douloureuſe après l'explication de la ventouſe ; & produit le même effet. La chair eſt alors engourdie & moins ſenſible. Après avoir laiſſé écouler le premier ſang, on lavera la Plaie avec une éponge trempée daus le vin tiéde ſuivant.

℞ *Vin rouge de Bourgogne, ou autre ſemblable, huit onces ; Sel marin,*

Thériaque, de chacun demi-once. Mêlez.

La Plaie étant lavée, on y appliquera encore une ventouſe pour attirer davantage de ſang, & pour faire ſortir avec lui le vénin qui peut s'être engagé dans les chairs. Comme il eſt à craindre, malgré cette précaution, qu'il n'en reſte encore dans la partie ſur-tout lorſqu'il y a pluſieurs heures qu'on a été mordu, il ne faut point balancer à en venir à un remede plus efficace, quoique plus douloureux, qui eſt le cautére actuel. On appliquera donc & l'on tiendra quelque tems le bouton de feu ſur la Plaie, après l'avoir eſſuyée. L'avantage qui en réſulte, c'eſt que le feu atténue, briſe, détruit, & fait exhaler les ſels du vénin; la douleur qu'il excite, agite extraordinairement toutes les fibres nerveuſes & les humeurs, le vénin qui pourroit s'être inſinué dans la maſſe du ſang, en eſt tellement altéré & changé, qu'il eſt hors d'état de produire ſon effet. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'on applique le fer chaud à des animaux enragés ou menacés de l'être; l'expérience en confirme l'utilité.

Lorſque la partie mordue ne permet pas qu'on y applique les ventouſes, comme les doigts, le nez, les oreilles, on y

fera toûjours des ſcarifications, on emportera même avec le ſcalpel tout le tour de la Plaie, on la laiſſera ſaigner, & après l'avoir lavée avec le vin ci-deſſus, on y appliquera le feu.

Comme le cautére actuel fait une eſcarre ſous laquelle il s'amaſſe une ſéroſité qui pourroit corroder les parties qui ſont au deſſous, & cauſer la gangréne, on lui donnera iſſue par quelques inciſions, & l'on mettra ſur la Plaie un cataplaſme fait de la maniere ſuivante.

℞ *Pulpe d'oignons cuits ſous les cendres, & graine de moutarde pulvériſée, de chacune une once; Theriaque, Fiente de Pigeon & levain, de chacun demi-once; Feuilles de Rue & de Méliſſe pilées, de chacune une poignée; Sel commun, Poudre d'Ecreviſſes & de Gentiane, de chacune deux dragmes. Mêlez.*

Mais il faut enlever dès le premier jour, ou tout au plus tard dès le ſecond, toute l'eſcarre. Il peut y être reſté quelque portion du vénin que le feu aura épaiſſi & décheſſé, & qui venant à ſe diſſoudre par la ſuppuration, peut encore s'inſinuer dans les veines capillaires & gagner les gros vaiſſeaux.

Après avoir emporté ou fait tomber promptement l'escarre, on continuera d'appliquer le cataplasme ci-dessus, pendant trois semaines ou un mois, & même davantage. Il faut entretenir longtems la Plaie ouverte & la faire bien suppurer, afin que le virus puisse s'évacuer. Si la suppuration n'étoit pas abondante, on y ajouteroit de l'onguent basilic.

Ayant pourvu au pansement de la Plaie, il faut satisfaire au plûtôt à la seconde indication, qui consiste à prévenir l'effet que le virus pourroit faire sur la masse du sang. Nous avons dit qu'il consistoit dans un acide salé & grossier qui épaissit d'abord le sang; on doit donc employer des remedes propres à l'atténuer & le diviser, & à conserver les humeurs dans leur fluidité naturelle. La thériaque, le mithridat, l'orviétan, les sels alkali, tant fixes que volatils, les sels essentiels de Rue, d'Absinthe, de Gentiane, & autres remedes semblables, remplissent ces vues.

Palmarius a donné au public une poudre spécifique pour la Rage. Il prétend que c'est un remede assuré en quelque tems de la morsure qu'on le prenne, quand même on négligeroit les pansemens que nous avons rapportés, & qu'on ne s'af-

ſujettiroit à aucun régime, pourvu cependant que la morſure ne ſoit pas audeſſus de la bouche, & qu'elle n'ait pas été d'abord lavée avec de l'eau froide; auquel cas il croit qu'il n'y a guére d'eſpérance de guériſon. Voici la maniere de préparer cette poudre.

℞ *Feuilles de Rue, de Vervéne, de petite Sauge, de Plantain, de Polypode, d'Abſinthe vulgaire, de Menthe, d'Armoiſe, de Méliſſe, de Bétoine, de Millepertuis & de petite Centaurée, de chacune parties égales. Cueillez-les dans le tems qu'elles ont plus de vertu, qui eſt vers la pleine Lune de Juin. Faites-les ſécher ſéparement dans des cornets de papiers en un lieu qui ne ſoit expoſé ni au Soleil, ni à la pluie, ni à l'humidité. Quand on veut s'en ſervir, on prend poids égal de chacune; on les met en poudre ſubtile, & l'on en fait prendre ſelon Palmarius une demi-dragme, ſelon d'autres une dragme & demie tous les matins à jeun, trois heures avant de manger. On la peut donner dans une cuiller avec égale partie de ſucre, ou incorporée dans du miel, dans du beurre en maniere d'Opiate, ou délayée dans un*

bouillon, dans du vin. Il eſt bon d'en continuer l'uſage pendant 12. ou 15. jours. Si l'on y ajoûtoit une partie d'écailles d'Huitres calcinées & bien pulvériſées, elle n'en ſeroit pas moins efficace. On lave auſſi la Plaie deux ou trois fois le jour avec du vin ou de l'hydromel, dans lequel on a diſſout une demi-dragme de cette poudre, ou davantage, ſi la morſure eſt conſidérable, & on la panſe à l'ordinaire.

Quelques-uns font un ſécret éprouvé du reméde ſuivant.

℞ *Feuilles de Rue puante, de Rue Chévre, de petite Sauge, Feuilles, Fleurs & Racines de Marguerites champêtres, Racine d'Eglantier de la plus tendre, de chacune une poignée; Racine d'Yeble mondée, de ſon cœur, d'Angélique & de Scorſonére, de chacune demi poignée; cinq gouſſes d'Ail, Sel Marin, Poudre du dedans des écailles inférieures d'Huitres calcinées, de chacun une once. Verſez ſur le tout deux pintes de vin blanc, ou à ſon défaut du rouge, même du Cydre, de l'eau ou du lait. Laiſſez-les infuſer dans un coquemart bien luté ſur les cendres chau-*

des pendant la nuit. Passez-en un Verre, dans lequel vous délayerez demi-gros de Thériaque, & le faites boire au Malade à jeun, deux heures avant de manger. Un quart d'heure après ce reméde, donnez un demi-gros de Confection de Hyacinte. Continuez neuf jours, ou davantage selon le besoin. Tous ces remédes conviennent aux animaux comme aux personnes.

On estime encore comme spécifiques, la cendre, la poudre, les yeux & le sel volatil des Ecrivisses. Voyez Galien & les autres Anciens. La poudre suivante est recommandée par Raymond. *Joh. Fortis Consul. & respons. Medic. Tom. I. Cent.* 1.

℞ *Poudre d'Ecrivisses de riviere, dix dragmes; de Gentiane, cinq dragmes; Encens & Macis, de chacun une dragme.* La dose en est d'une dragme & demie à deux dragmes pendant 40. jours, dans un verre d'eau de Chardon bénit, de Pimprenelle ou de Pivoine.

Entre tous les remédes qu'on emploie pour prévenir la Rage, le plus fameux, & celui auquel on a le plus de confiance, est le bain de la mer. Celse en fait men-

tion, *Liv. V. Chap.* 27. & Vanhelmont, Traité *Demens idæa.* On met le Malade tout nœud; on lui attache un poids aux pieds & une ceinture sous les aisselles; on le plonge trois fois de suite; on le laisse chaque fois un certain tems, afin qu'il avale, qu'il inspire même un peu d'eau de la mer, & qu'il craigne de se noyer. Après l'avoir retiré, on l'étend dans le vaisseau sur le ventre pour lui faire rendre l'eau qu'il a inspirée ou avalée. D'abord il paroît comme mort; quand il revient à lui, il vomit considérablement. Quoique ce remede ne soit pas infaillible, il est cependant fort efficace par plusieurs raisons.

1°. Le vomissement que l'eau de la mer excite, fait dégorger tous les viscères des humeurs qui avoient de la disposition à y croupir; il accélere par les efforts qu'il cause, le mouvement de tous les liquides; il les atténue; il brise les sels du virus qui pourroient s'y être communiqués; il ranime le ressort de toutes les fibres tant nerveuses que musculeuses, & fait que les vaisseaux foüettent, brisent & chassent avec violence les humeurs qui circulent dans leur cavité. Il agite extraordinairement les esprits, & les oblige de couler avec vivacité dans

tous les organes. Tous ces effets préviennent ou détruisent l'épaississement que le vénin de la Rage auroit pu faire dans le sang & dans la lymphe.

2°. L'eau de la mer contient un sel bien différent du sel marin ordinaire. Il est volatil & tient de l'acre ; mais la chaleur du Soleil le fait exhaler dans les marais salans, à mésure que le sel ordinaire se condense & se crystallise. Ce sel volatil se mêlant avec le sang, est très-propre à l'atténuer, le briser, l'agiter, lui donner de la fluidité, & à détruire les sels acides grossiers du vénin de la Rage.

3°. La crainte qu'on a de se noyer, change absolument le cours & la détermination des esprits, & détruit les idées que l'appréhension de la Rage avoit laissées.

4°. La confiance qu'on a dans ce remede, ne contribue pas peu à son effet. L'espérance d'éviter par ce moyen la Rage dont on est menacé, bannit la tristesse, facilite la digestion, provoque les sécrétions, ranime les organes.

Dans le progrès de la maladie, lorsque le vénin de la Rage commence à se développer, on n'a point d'autres remedes à faire que ceux que nous venons de

proposer pour détruire le virus qui a gagné la masse du sang. Comme le Malade sent alors des grandes douleurs dans tout le voisinage de la morsure, & que la cicatrice de la Plaie devient quelquefois livide, il est bon de mettre en usage les ventouses, les scarifications, le cautére actuel & le cataplasme dont nous avons parlé. Quoiqu'on n'ait pas lieu d'espérer d'attirer par là tout le vénin qui s'est répandu dans le sang & dans les viscéres, on en évacue du moins une partie. D'ailleurs la douleur que les scarifications & le feu causent, peut en agitant extraordinairement les humeurs & les esprits, leur donner de la fluidité, changer ou détruire les idées tristes & lugubres qui occupent le Malade.

On peut encore faire une attention sur l'effet immédiat du virus. S'il est vrai, comme on n'en peut pas douter, que les sels en se dévelopant & s'exaltant, irritent les solides, brisent les parties sulphureuses, font évaporer presque toutes les parties aqueuses du sang, rendent ce fluide sec & propre à causer des inflammations dans tous les viscéres, & particulierement une squinancie qui empêche les Malades de boire; nous croyons que des copieuses saignées des bras, des

pieds & de la gorge, pourroient prévenir les funeſtes accidens qui ſurviennent.

Quand la maladie eſt parvenue à ſon état, il n'y a guére d'eſpérance de guériſon. On ne doit cependant pas abandonner le Malade à ſon malheureux ſort ; il faut tâcher de le ſoulager. Si les accès de la Rage étoient peu violens, peut-être en reviendroit-il ; il y en a quelques Obſervations. On tentera donc les remedes internes que nous avons propoſés. On pourroit le baigner & le plonger ſouvent dans de l'eau ſalée, pour le rafraîchir & pour imiter le bain de la mer.

Les piquures ou les morſures de la vipére & des autres ſerpens venimeux, ne ſont pas moins dangereuſes que les morſures des animaux enragés. Elles cauſent même la mort en bien moins de tems, ſi l'on n'y remedie promptement.

La vipére eſt armée de ſeize petites dents immobiles à chaque machoire. De plus elle a deux autres grandes dents canines, crochues, creuſes, tranſparentes & fort pointues, fléxibles dans leur articulation, ſituées aux deux côtés de la mâchoire ſupérieure. Elles ſont couchées & ne ſe dreſſent que quand la vipére veut mordre. Au tour de la baſe de ces dents eſt une véſicule qui con-

tient environ une goutte de lymphe, ou ſalive jaune. Franciſco Redi, qui a fait un beau Traité de la vipére, prétend que ſon vénin eſt renfermé dans les deux véſicules qui couvrent ſes dents, & qui répandent quand elle mord, cette liqueur jaune dont la Plaie eſt envenimée. Ce poiſon ſort par une petite fente qui ſe trouve à chacune de ces deux dents. Charras qui a écrit auſſi de la vipére dans ſa Pharmacopée, dit avoir expérimenté que cette liqueur n'eſt point vénimeuſe; qu'il en a fait manger à des pigeons ſans qu'ils ayent été incommodés. Il ſe trouve du ſentiment de Vanhelmont, & croit que ce vénin conſiſte dans les eſprits irrités de la vipére, qu'elle pouſſe en dehors en mordant, & qui ſont ſi froids, qu'ils coagulent le ſang & l'empêchent de circuler. Aldrovandus prétend que le vénin de la vipére a ſon réſervoir dans la véſicule du fiel; que delà il eſt porté aux gencives, ou en ſe cuiſant & ſe digérant, il acquiert une qualité plus venimeuſe. Mais il ne s'y pourroit porter que par la voye de la circulation; en ce cas il ſe trouveroit répandu dans toute la maſſe du ſang de l'animal: cependant ni la vipére, ni ſon foye, ni ſon fiel, ni aucune de ſes parties ne

ſont point venimeuſes priſes intérieurement. Vanhelmont, Redi, Charras & pluſieurs autres en ont fait des expériences ſur des chiens, ſur des poulets, & ſur d'autres animaux. Mais on ne peut pas nier que la ſalive de la vipére & des autres ſerpens, ou la liqueur jaune qui ſe trouve à la racine de leurs dents, ne ſoit venimeuſe, puiſqu'il ne peut y avoir d'autre liqueur qui s'inſinue dans la morſure qu'ils font ; & il y a beaucoup d'apparence qu'elle eſt imprégnée de ſels acides, volatils qui coagulent en peu de tems le ſang, la lymphe & les eſprits. Quoique priſe intérieurement, elle n'empoiſonne point, il ne s'enſuit pas qu'immédiatement injectée par la Plaie dans les veines & dans les nerfs, elle ne ſoit très nuiſible. Qu'on ſeringue dans la veine d'un chien de l'eſprit de vin, ou quelque liqueur acide, ſon ſang ſe coagule bien-tôt après, & il meurt en convulſion. Si on lui faiſoit avaler ces mêmes liqueurs, il n'en ſeroit point empoiſonné. Il eſt vrai que lorſque les ſerpens ſont irrités, la colere fait couler vers leurs mâchoires une grande quantité d'eſprits qui peuvent rendre leur vénin plus volatil & plus pénétrant.

Quand on a été mordu d'une vipére

ou d'un autre ſerpent vénimeux, on y ſent d'abord une douleur vive & piquante ; la partie s'enfle ; l'enflure gagne inſenſiblement tout le corps; on devient pale, jaune, verd, bleuatre ; on eſt inquiet, triſte, engourdi, tremblant ; il s'éleve autour de la Plaie des veſſies ſemblables à celles que cauſe la brûlure ; il ſurvient une inflammation aux gencives, une ſéchereſſe de bouche, une ſoif inſatiable, des nauſées, un vomiſſement bilieux, des tranchées dans le ventre, une difficulté d'uriner, une grande oppreſſion, des vertiges, des friſſons, enfin le ſang, la lymphe & les eſprits ſe coagulent toujours de plus en plus. A ces funeſtes accidens ſuccedent un hoquet, des mouvemens convulſifs, des défaillances, une ſueur froide, tout le corps ſe glace, la circulation s'arrête & la mort termine la tragedie. Tous ces accidens peuvent varier, ſuivant le temperament & l'état préſent du Malade ; mais ils arrivent ordinairement dans l'eſpace de douze heures, quelquefois plûtôt, quelquefois plus tard.

On voit par là qu'il eſt néceſſaire de ſecourir promptement la perſonne qui a été malheureuſement mordue d'une Vipére, d'un Aſpic, ou d'un autre ſerpent

vénimeux. Les remedes contre cette morſure ſont extérieurs & intérieurs. Lorſqu'on a été mordu à un doigt ou à une autre partie qui puiſſe ſe lier ; il faut d'abord faire une ligature bien ſerrée au-deſſus, pour empêcher le vénin de ſe communiquer par les veines dans la maſſe du ſang. Enſuite on y fera de ſcarifications & on y appliquera le cautére actuel. Si la partie mordue ne peut pas être liée, on y mettra une ventouſe ; on ſcarifiera la Plaie & on la touchera avec le bouton de feu. Suppoſé qu'on puiſſe avoir la tête du ſerpent, ou de quelqu'autre vipére, on l'écraſera, on l'appliquera ſur la partie, ou à ſon défaut, un cataplaſme fait avec l'ail, le ſel ammoniac & la thériaque, ou quelqu'autre ſemblable topique. On pourra par ce moyen attirer le vénin en dehors, l'évacuer avec le ſang qui coulera de la Plaie, l'empêcher de pénétrer plus avant, & détruire celui qui peut y être reſté. Mais ces remedes doivent être faits ſur le champ. Si l'on a donné le tems au vénin de gagner la maſſe des humeurs, ils ſeront inutiles ; ils ne feront point revenir ce vénin vers la morſure ; & même quelque précaution qu'on prenne, il en paſſe toujours une partie dans le

ſang : c'eſt ce qui rend les remédes internes encore plus néceſſaires, & plus efficaces que les externes. Les indications qu'on doit avoir dans l'adminiſtration des remedes internes, ſont de donner du reſſort aux ſolides, de détruire les pointes acides du vénin, d'atténuer le ſang & les autres humeurs qui ſe coagulent, d'en faciliter la circulation, de chaſſer par les ſueurs & par les urines tout ce qui tend à les fixer.

Pour remplir ces indications, on employera les cordiaux chauds, attenuans, appéritifs, ſudorifiques, tels que ſont la vieille thériaque, dont l'opium a été bien raréfié par la fermentation, l'orviétan, le mithridat, & autres ſemblables. Les eſprits & les ſels volatils des Animaux ſont très-efficaces ; ils ſont alkalins, très-pénétrans, très-raréfians, très-ſudorifiques, très-apéritifs. On doit préferer l'eſprit & le ſel volatil de vipéres. La ſubtilité qu'on leur remarque fait décider en leur faveur. A leur défaut, on employera ceux d'urine, de corne de cerf, de crane humain, l'eſprit volatil aromatique huileux, & autres de cette nature. La doſe des eſprits volatils en ce cas, eſt depuis demi gros juſqu'à deux gros, & même davantage, ſuivant que

les accidens ſont preſſans. Celle des ſels, eſt depuis douze grains juſqu'à demi gros, & deux ſcrupules dans une liqueur appropriée. On les réitere ſelon le beſoin. Quand le Malade en reſſent quelque ſoulagement, il guérit bientôt. On peut enſuite lui faire prendre le foie & le cœur de vipére, pulvériſés depuis un ſcrupule juſqu'à deux.

Voici quelques formules.

℞. *Eau diſtillée de chardon bénit, de ſcabieuſe, d'ulmania & de meliſſe, de chacune une once & demie; Eau thériacale, une once; Eau de canelle ſpiritueuſe, demi once; Eſprit volatil de Vipéres, deux gros; Syrop d'œillets ou de ſtœchas, une once. Mêlez, & faites prendre cette potion en deux priſes, à une heure l'une de l'autre; ayant ſoin de bien couvrir le Malade pour faciliter la ſueur.* Ou,

℞. *Vieille thériaque, deux dragmes; Diaphorétique minéral, une dragme; Sel volatil de Vipéres, demi dragme; Eſprit volatil aromatique huileux, un ſcrupule. Mêlez & réduiſez le tout en opiate pour quatre priſes que vous ferez avaler au Malade avec les précautions ci-deſſus, mettant deux heures d'intervalle entre chaque priſe, & les réiterant ſuivant le beſoin.*

Le Scorpion eſt un Inſecte terreſtre, noirâtre ou de couleur de ſuye, qui reſſemble à une petite Ecreviſſe. Son corps eſt ovale, ſa tête eſt jointe immédiatement à ſa poitrine, à laquelle ſont attachées huit jambes, quatre de chaque côté, & deux bras plus gros que les jambes, qui ſortent de ſa tête; ils ſont fourchus à leur extrêmité, étant diviſés en deux pinces ou ſerres, comme les pattes des Ecreviſſes. Son ventre eſt diſtingué en ſept anneaux, du dernier deſquels ſort une longue queue diviſée en ſept petits boutons ſemblables à des grains de chapelet, articulés bout à bout. Le dernier bouton eſt un peu plus gros & plus long que les autres. Il eſt armé à ſon extrêmité d'un aiguillon fort pointu, long, crochu, creux, avec lequel il pique ceux qu'il peut attraper. Au bout de la queue, & à la racine de cet aiguillon, eſt une petite veſſie qui contient une liqueur blanche & vénimeuſe, que l'animal injecte par ſon aiguillon dans la piquure qu'il fait. Cet Inſecte eſt commun dans les pays chauds, en Eſpagne, en Italie, en Provence, en Languedoc. Il habite les trous des murailles & de la terre, les caves, les celliers. Il y en a de pluſieurs eſpéces. Les Anciens en ont

connu de blancs, de jaunes, de verds, de cendrés. Ils ont quelquefois deux aiguillons à la queue. Il s'en trouve qui ont des aîles comme celles des Sauterelles.

Le vénin du Scorpion eſt à peu près ſemblable à celui de la Vipére & des autres Serpens vénimeux ; c'eſt un acide volatil qui étant élancé par la piquure dans les vaiſſeaux, fixe les eſprits, coagule peu à peu le ſang, interrompt la circulation, & cauſeroit infailliblement la mort ſi l'on n'y apportoit promtement du remède. Quand on peut attraper le Scorpion ou qu'on en trouve quelqu'autre, il faut l'écraſer & l'appliquer ſur la piquure auſſitôt qu'elle a été faite. Il attire le vénin en dehors. Si l'on n'en peut point avoir on ſcarifiera la partie après y avoir appliqué une ventouſe, lorſque le lieu le permet. On peut auſſi employer le cautére actuel. Enſuite on y mettra le cataplaſme dont nous avons parlé dans la morſure de la Vipére. Il faut obſerver que les remédes externes doivent être mis en uſage ſur le champ, ſans quoi ils ſont inutiles. Quand le vénin a pénétré dans les vaiſſeaux, & qu'il a gagné la maſſe du ſang par la voie de la circulation, il ne peut point revenir à la Plaie. On aura donc recours aux remédes internes, qui

ſont très-néceſſaires pendant l'uſage des externes. On fera prendre au plûtôt le ſel volatil de Scorpions, celui de Vipéres, ou la Thériaque, l'Orviétan, le Mithridat, & les autres Alexipharmaques que nous avons propoſés dans la morſure des ſerpens, afin de ranimer la vertu ſyſtaltique des ſolides, d'atténuer & de diviſer les humeurs qui ſont diſpoſées à ſe figer, de briſer, de détruire les acides du vénin, & de faciliter la circulation. On en vient facilement à bout ſi l'on s'y prend de bonne heure.

Il n'y a perſonne qui ne ſçache que les Abeilles & les Guêpes irritées, cauſent des douleurs vives & cuiſantes par leurs piquures, ſurtout lorſque leur aiguillon reſte dans la Plaie. La partie devient rouge, il s'y éleve une tumeur, il ſe forme une puſtule dans le milieu. Ces mouches injectent auſſi une liqueur âcre dans la peau, qui en irrite les fibres, & communique ſon acrimonie aux humeurs.

Les piquures de ces ſortes de mouches ne ſont point mortelles, elles font de la douleur pendant deux ou trois jours, & ſe guériſſent ordinairement d'elles mêmes ſans y rien faire. Mais ſi l'on a été piqué d'un grand nombre d'Abeilles, la douleur & l'enflure ſont ſi conſidérables

dérables que la fiévre s'y joint, & qu'il peut ſurvenir des accidens fâcheux.

Pour guérir ces piquures, il faut tâcher de tirer l'aiguillon lorſqu'il y eſt reſté ; l'on appliquera ſur la tumeur des topiques émolliens & adouciſſans, comme un cataplaſme fait avec la pulpe ou le mucilage de racine de guimauve, le miel & l'huile. On eſtime auſſi le cataplaſme fait avec la fiente de veau macérée dans du vinaigre. On prétend qne les Abeilles mêmes écraſées & appliquées ſu r la partie, guériſſent leurs piquures. Des compreſſes trempées dans un mêlange de vinaigre, de ſel & de bol d'arménie, diſſipent à ce qu'on dit, l'enflure, ainſi que l'oignon crud, bien pillé. La mouſſe verte qu'on prend dans les citernes, & qu'on détrempe avec de l'oxycrac eſt auſſi fort bonne. On fait encore cas du lait de figues vertes mêlé avec du miel. Si la douleur eſt conſidérable, il faut ſaigner le Malade, lui preſcrire un régime humectant & rafraîchiſſant, & lui interdire le vin. Si la fiévre s'y joint, on réiterera la ſaignée pluſieurs fois.

Il ſe trouve en Italie, en Eſpagne & dans les pays chauds de groſſes Araignées qu'on appelle *Phalanges*, à cauſe qu'elles ont des pattes diviſées en trois

nœuds ou jointures, comme les phalanges des doigts. Ces Araignées ſont fort vénimeuſes ; leur piquure eſt mortelle ſi l'on n'y remedie. Elles élancent en piquant, ou plûtôt en mordant, un vénin acide, qui s'étant inſinué dans les veines fige le ſang, produit un aſſoupiſſement léthargique, & intercepte la circulation.

Les remedes à ce vénin, ſont la vieille thériaque, l'orviétan, le mithridat, les eſprits & les ſels volatils de Vipére, de corne de cerf, d'urine, de crane humain, & autres ſemblables. L'expérience a fait connoître auſſi que la ſymphonie & la danſe y conviennent comme à la morſure de la Tarentule.

La Tarentole ou Tarentule, eſt une eſpéce de groſſe Araignée fort vénimeuſe, de couleur ordinairement cendrée, marquée de tàches blanches, noires, vertès ou rouges. Son corps eſt vélu, gros comme un gland de chêne. Elle a huit yeux & huit pattes. Ses yeux ſont d'un blanc tirant un peu ſur le jaune doré. Ils ſont brillans & éteincelans comme ceux des Chats quand on les voit dans l'obſcurité. Sa bouche eſt armée de deux petites dents noires fort pointues, avec leſquelles elle mord & arrête ſa proie.

Les Tarentules naiſſent dans toute l'I-

talie, dans la Calabre, dans la Pouille, en Sicile, & principalement à Tarente, Ville de la Pouille, d'où elles ont pris leur nom. On ne les craint point à Rome. Il n'y a pas d'exemple qu'elles ayent incommodé perſonne : mais dans le Royaume de Naples elles y ſont fort vénimeuſes & fort mauvaiſes ; peut-être parce qu'il y fait plus chaud qu'ailleurs ; auſſi eſt-ce pendant les grandes chaleurs de l'Eté qu'elles ont plus de vénin. On prétend qu'elles ſont plus dangereuſes quand elles ſont en chaleur & qu'elles s'accouplent.

Le vénin de la Tarentule eſt une bave ou ſalive qu'elle élance dans la Plaie en mordant. A juger de la qualité de ce vénin par ſes effets, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt un acide volatil qui épaiſſit les humeurs & fixe les eſprits. Quand on eſt piqué d'une Tarentule on ſent une douleur vive, ſemblable à celle que cauſe la mouche à miel. La piquure eſt entourrée d'un petit cercle livide, noir ou jaunâtre ; il y ſurvient une tumeur plombée, qui quelques heures après eſt accompagnée d'une eſpéce d'engourdiſſement. Enſuite on tombe dans une profonde triſteſſe, dans un engourdiſſement & un tremblement général. On fuït

la compagnie, on cherche la ſolitude ; on a une douleur de tête, on ſe ſent le cœur ſerré ; la reſpiration eſt difficile, on a de la peine à parler ; le pouls devient foible & preſque inſenſible, la vue s'égare, on perd la connoiſſance & le mouvement, & l'on meurt ſi l'on n'eſt pas ſecouru.

Les effets de ce vénin varient cependant ſuivant la nature de la Tarentule & la diſpoſition de la perſonne qui en eſt mordue. Ils ne ſe manifeſtent quelquefois qu'un an après la morſure, & commencent par des ſauts violens que font les malades ; enſuite l'appetit ſe perd ; il ſurvient une jauniſſe univerſelle, des douleurs dans les jointures, des fiévres aigues & léthargiques ; on fait des grimaces, des contorſions ; on a des mouvemens convulſifs. Les uns ſuent, les autres tremblent ; les uns rient, les autres pleurent ; il y en a qui crient, chantent, danſent ; d'autres courent tant qu'ils peuvent ; les uns dorment les autres veillent ; les uns prenent plaiſir à voir certaines couleurs, ſur-tout le rouge, le verd & le jaune ; ils ſont en extaſe lorſqu'on leur en préſente ; mais ils ſe déplaiſent à voir celles qui tirent ſur le noir ; les autres enfin font des geſtes & des actions ſi ridicules,

qu'on les prendroit pour des fous ; ces ſymptômes prenent cependant par accès : ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que lorſqu'on parvient à les guérir, ſouvent la maladie recommence tous les ans à peu près dans le tems qu'on a été mordu. On en a vu qui ont eu ces retours périodiques pendant vingt & trente années.

Les remedes que la Médecine a pu imaginer contre le vénin de la Tarentule, ſont les cordiaux & les ſudorifiques, comme la vieille thériaque, l'orvietan, le mithridat, les ſels volatils de Vipére, de crane humain, d'urine, de corne de cerf, de ſuccin, & autres ſemblables, propres à donner de l'élaſticité aux fibres, de la fluidité aux humeurs, à détruire le vénin par ſon contraire, & à les pouſſer par les ſueurs & par les urines. Il eſt à propos de joindre à ces remedes l'uſage du mercure de vie à la doſe de deux, trois ou quatre grains, ſuivant les forces du Malade, & par intervalles de l'extrait d'élebore noir, depuis un ſcrupule juſqu'à demi-dragme, pour procurer de copieuſes évacuations par haut & par bas.

Si la morſure eſt récente, on peut employer les ventouſes, les ſcarifications & les cataplaſmes attirans, comme nous

avons dit dans la Cure des autres Plaies envenimées; mais ces remedes deviennent inutiles lorſqu'ils ne ſont pas faits ſur le champ ; le vénin qui a déja gagné les humeurs & les eſprits, ne retourne point à la morſure ; nulle poſſibilité de l'évacuer par là.

Un ſecours à cette maladie, ſecours que le raiſonnement n'auroit jamais pu trouver, que le hazard a fait découvrir il y a long-tems, & qui eſt cependant plus efficace que tous les autres, c'eſt la muſique.

Lorſque le Malade eſt ſans mouvement & ſans connoiſſance, un joueur d'inſtrumens eſſaie différens airs. Auſſitôt qu'il s'en rencontre un dont les tons & la modulation conviennent au Malade, il commence à faire quelques legers mouvemens, il remue d'abord les doigts en cadence, enſuite les bras & les jambes, & peu à peu tout le corps ; enfin il ſe leve ſur ſes pieds & ſe met à danſer, en augmentant toûjours d'activité & de force. Il y en a qui danſent ſix heures ſans ſe repoſer. Après cela on les met au lit. Quand on les croit aſſez remis de leur premiere danſe, on les en retire par le même air, pour une danſe nouvelle. Cet exercice dure pluſieurs

jours, tout au plus six ou sept, jusqu'à ce que le Malade se trouve fatigué & hors d'état de danser davantage, ce qui annonce la guérison. Tant que le vénin agit sur lui, il danseroit si l'on vouloit sans aucune discontinuation; enfin, il mourroit d'épuisement. Lorsqu'il commence à se sentir las, il reprend peu à peu la connoissance & le bon sens, & revient comme d'un profond sommeil, sans se souvenir de ce qui s'est passé, pas même de la danse.

Quelquefois le Malade sorti de son premier accès est entierement guéri; s'il ne l'est pas, il lui reste une noire mélancolie, & une aliénation d'esprit. Il cherche l'eau, & s'iroit jetter dans une riviere si l'on n'y prenoit garde. Quand l'accès revient au bout d'un an, on recommence la symphonie & la danse. On a observé que chaque Malade a son air particulier, & son instrument favori. Mais en général tous les airs gais, d'un mouvement très-vif, leur conviennent & les animent. Les divertissemens & les exercices violens qu'ils leur procurent, font transpirer par les pores de la peau le vénin, & rétablissent les fonctions. Il est bon néanmoins d'y joindre les autres remedes.

On peut encore conjecturer que le vénin de la Tarentule cause aux nerfs une tension plus grande que celle qui leur est naturelle, & qui est proportionnée à leurs fonctions, en fixant les esprits & les rendant plus élastiques, comme dans la catalepsie. De-là vient la privation de mouvement & de connoissance : mais en même-tems cette tension se trouvant égale à celle de quelques cordes d'instrumens, les nerfs à l'union d'un certain ton, sont obligés de fremir dès qu'ils sont ébranlés par les ondulations ou vibrations propres à ce ton particulier. Delà cette Cure musicale si étonnante. Le mouvement rendu aux nerfs par un certain mode, y rappelle le cours des esprits qui les avoient presqu'entierement abandonnés, & subtilise ceux qui y étoient fixés. On pourroit ajouter avec quelque vraisemblance, que l'aversion des Malades pour certaines couleurs, vient de ce que la tension de leurs nerfs même hors des tems de l'accès, est toûjours différente de l'état naturel ; que l'ébranlement & les vibrations que ces couleurs causent aux fibres de leur cerveau, sont trop contraires à leur disposition, & y font une espéce de dissonnance qui les inquiéte & les chagrine.,

Voyez Baglivi, Profeſſeur en Anatomie à Rome, Diſſertation ſur la Tarentule en 1696. *Aldrovandus, de inſectis.* Les Mémoires de l'Academie des Sciences, 1702. page 16. Le Dictionnaire des Drogues de M. Lemery.

Les Plaies empoiſonnées étant d'un autre caractere que les envenimées par la nature de leurs cauſes, demandent auſſi des attentions particulieres & différentes dans leur cure. Celles-ci dépendent d'un vénin acide qui éteint le reſſort des ſolides, coagule les humeurs, & fixe les eſprits ; celles-là au contraire doivent ordinairement leurs ſymptômes à des ſels âcres qui diſſolvent les fluides & les ſolides ; tels ſont les ſels des poiſons corroſifs, de l'aconit, de l'ail du tabac & autres ſemblables, dont les balles & les autres inſtrumens ſont chargés. Si quelques-uns de ces mixtes, pris intérieurement, ne ſont pas capables d'empoiſonner, ils ne laiſſent pas de devenir poiſons quand ils ſont introduits par la Plaie dans les veines, parce qu'ils agiſſent immédiatement ſur les vaiſſeaux & ſur les humeurs.

Un Chirurgien doit bien s'attacher à connoître les Plaies empoiſonnées, crainte qu'il n'expoſe ſa réputation quand il

ne parvient pas à les guérir. Quelques legeres qu'elles ſoient, il ſe peut faire que la nature du poiſon les rende mortelles ; au lieu que ſans cette cauſe conjointe, il ſeroit très-ſouvent facile de les conduire en peu de tems à une parfaite guériſon.

Les ſignes diagnoſtics des Plaies empoiſonnées ſont une douleur très-conſidérable, une chaleur brûlante, une enflure très-enflammée, une couleur qui n'eſt point naturelle, qui devient livide ou noire, une grande ſécheréſſe dans les lévres de la bleſſure, une ardeur repandue par-tout le corps, une ſoif qui ne peut s'éteindre, des irritations & des picottemens dans le genre nerveux, des friſſons irréguliers, des tremblemens & des mouvemens convulſifs, une difficulté de reſpirer, un pouls inégal, des palpitations, des inquiétudes. En un mot quand le Bleſſé, pour une legere Plaie, qui d'elle-même ne doit point être dangereuſe, ſe trouve attaqué de ſymptômes périlleux & bien différens de ceux qu'elle a coûtume de cauſer, comme de maux de tête, de douleurs de reins, d'ardeur & de ſuppreſſion d'urine, de nauſées, de vomiſſemens, de fiévre, de délire, de phrénéſie, de ſyncope, de hoquets, &c. on peut dire qu'il y a quel-

que choſe d'extraordinaire à la Plaie.

Le prognoſtic de ces ſortes de Plaies ne peut être que très-fàcheux, puiſque les plus ſimples ſont capables de cauſer la mort.

Pour guérir les Plaies empoiſonnées, ſi l'inſtrument qui les a faites y eſt reſté, il faut le tirer le plûtôt qu'il eſt poſſible. Il ne ceſſeroit pas de communiquer à la maſſe du ſang des particules âcres qui augmenteroient toûjours les ſymptômes. On ne balancera point pour le tirer, de faire des inciſions, s'il en eſt néceſſaire, pourvu qu'on évite les gros vaiſſeaux, les nerfs & les tendons. Le ſang qui en coulera pourra entraîner avec lui une partie du poiſon. Enſuite, que l'inſtrument y ſoit reſté, ou qu'il n'y ſoit pas, on y appliquera des ventouſes de la maniere, & pour les mêmes raiſons que nous avons dites dans la cure des Plaies envenimées, & l'on y fera des ſcarifications. Après que le ſang en ſera ſorti, on lavera la Plaie avec du vin tiéde dans lequel on aura diſſout de la thériaque, & l'on y mettra des plumaceaux chargés d'un des digeſtifs rapportés dans la Cure des Plaies contuſes, mais on les animera d'eau-de-vie camphrée pour reſiſter à la gangréne.

Si l'inflammation & la douleur étoient

ſi conſidérables qu'elles cauſaſſent la fiévre, le délire, les convulſions & autres accidens de cette nature, on appliqueroit ſur la partie un des cataplaſmes émolliens & rafraîchiſſans preſcrits dans le même Chapitre des Plaies contuſes, prenant toûjours garde que la gangréne & le ſphacele ne ſurviennent, à quoi les Plaies empoiſonnées ont beaucoup de diſpoſition. Si cela arrivoit, on y remédieroit de la maniere que nous l'avons dit dans les Plaies contuſes, & dans les Plaies d'Armes à feu.

Après avoir ſurmonté les accidens, on panſera la Plaie à la maniere ordinaire.

Mais les ſeuls remedes externes ne ſont pas ſuffiſans pour vaincre les facheux ſymptômes que produiſent les Plaies empoiſonnées. Il faut avoir recours aux internes ; & pour les adminiſtrer avec prudence, on diſtinguera la qualité du poiſon par ſes effets. S'il eſt ſubtil, il cauſe bientôt des maux de cœur, des nauſées, des vomiſſemens, des inquiétudes, des oppreſſions, des tremblemens, des défaillances & des ſyncopes ; parce qu'il a bientôt pénétré juſqu'aux parties nobles. En ce cas, point de ſaignées, ni de purgations. On aura recours aux cordiaux & ſudorifiques, tels que ſont la

thériaque, le mithridat, l'esprit volatil aromatique huileux, les potions cordiales, qu'on peut composer de la maniere suivante.

℞ *Eau distillée de chardon bénit, quatre onces; de Mélisse simple, une once; Eau de canelle orgée & Eau thériacale, de chacune demi-once; Confection de hyacinthe, une dragme; Kermes mineral, quatre grains; Syrop d'œillets, demi-once. Mêlez, donnez par cuillerées.* Ou,

℞ *Eau distillée de scabieuse & d'ulmaria, de chacune deux onces; Eau de mélisse composée, demi-once; Poudre de Vipéres, demi dragme; Bezoard oriental, un scrupule; Syrop de stœchas, demi-once. Mêlez & donnez par cuillerées.*

Lorsque le poison est grossier, les symptômes facheux qu'il produit ne surviennent que quelques jours après: mais le Blessé sent d'abord une grande chaleur à la partie, une ardeur cuisante, une inflammation considérable. Alors il faut commencer par de copieuses & fréquentes saignées, jusqu'à ce que ces premiers accidens soient calmés. On joindra à ce secours des lavemens émolliens & laxatifs, des bouillons legers faits avec le

veau & la volaille, de l'eau de poulet, des tysanes délayantes, rafraîchissantes & diuretiques, & une diéte exacte. Si malgré ces remédes, il survient des lipothymies & des sueurs froides, des inquiétudes, des oppressions, & le hoquet, (ce qui marque un très-grand danger) on aura recours aux cordiaux ci-dessus, en substituant aux syrops d'œillets, ou de Stœchas, ceux de limons, ou d'alleluya, y ajoûtant même quelques gouttes d'esprit de nitre ou de sels dulcifiés ; du sel volatil de succin.

CHAPITRE VII.

Des Plaies des Artéres & des Veines.

LEs Artéres & les Veines peuvent être piquées, coupées, déchirées par des instrumens externes, ou rompues par des efforts. Les instrumens externes sont piquans, tranchans, ou contondans. A ces derniers, on doit rapporter les Armes à feu, & les os fracturés, dont les esquilles, ou les bouts rompus blessent souvent les vaisseaux sanguins.

Les Plaies des Artéres & des Veines exigent un prompt secours, non pas par rapport à leur solution de continuité ;

elle peut ſe réunir facilement ; mais à cauſe de l'hémorragie, qui, lorſqu'elle eſt immoderée, produit bientôt des défaillances, des convulſions, des ſyncopes, & une aſphixie mortelle.

Comme l'hémorragie des Artéres eſt plus conſiderable & plus dangereuſe que celle des Veines ; que par conſéquent elle demande plus d'attention & de diligence de la part du Chirurgien, il eſt neceſſaire de diſtinguer de quel genre de vaiſſeaux le ſang coule. Celui qui vient des Artéres eſt ſubtil, écumeux, d'un rouge éclatant, & réjaillit avec impétuoſité par ſauts & par bonds, que le mouvement de diaſtole & de ſyſtole de ces vaiſſeaux lui imprime. Celui des Veines eſt plus épais, plus noir, plus obſcur, ſort également, avec moins d'impétuoſité & ſans ſauts, parce que les Veines n'ont ni diaſtole ni ſyſtole ſenſibles. On connoît que c'eſt un gros vaiſſeau, non ſeulement par l'abondance du ſang qu'il fournit, mais auſſi par la ſituation de la Plaie qui ſe trouve dans un endroit où paſſent des groſſes Artéres ou Veines.

Quelquefois l'hémorragie eſt interne, ce qui peut arriver de pluſieurs manieres ; 1°. quand la Plaie eſt ſi petite & ſi

étroite en dehors qu'elle refuse une issue libre au sang épanché ; 2°. quand les vaisseaux sont ouverts sans Plaie extérieure, comme dans certaines fractures où les os brisés déchirent les Artéres & les Veines ; 3°. quand la Plaie pénétre dans quelque capacité, & que le sang trouve plus de facilité à s'y épancher qu'à sortir en dehors.

Pour arrêter l'hémorragie, il faut d'abord examiner si elle est moderée, ou abondante, si elle vient des Veines, ou des Artéres. Lorsqu'elle est moderée, & qu'elle n'est causée que par l'ouverture de quelque Veine peu considerable, on ne court aucun risque de laisser couler le sang jusqu'à ce que le Blessé commence à tomber en défaillance. Alors il s'arrête de lui-même, ou l'on est mieux le maître de l'arrêter. Si l'hémorragie est abondante, qu'elle vienne de quelque grosse Veine ou d'une Artére, il faut l'arrêter promtement, sans quoi le Malade périroit bientôt. Nous avons trois moyens pour y réussir, la compression, les astringens, & la ligature.

La compression peut se faire de plusieurs manieres, soit en approchant les lévres de la Plaie exactement l'une contre l'autre, & les maintenant avec la

main, ou avec un bandage unissant, jusqu'à ce que les chairs, ou le sang grumelé ferment l'orifice du vaisseau ; soit en tenant le doigt sur l'embouchure du vaisseau même jusqu'à ce qu'il se fasse un grumeau de sang qui la bouche. Alors il faut retirer doucement le doigt, crainte de déranger le grumeau, qu'on doit laisser tomber de lui-même. Cette méthode a quelquefois réussi : mais la plus sûre pour faire bien cette compression, est de mettre des bourdonnets de charpie séche sur l'ouverture du vaisseau, de remplir toute la Plaie de semblable charpie, ou de morceaux de linges, d'élever les bourdonnets un travers de pouce au-dessus des lévres de la Plaie, & de les assujettir avec un bandage serré. Par ce moyen, lorsqu'on trouve un point d'appui sur les os, le vaisseau est si bien comprimé que le sang n'en peut pas sortir. On est obligé de bien tamponner ces sortes de Plaies, à la différence de celles, qui, n'étant pas accompagnées d'hémorragie, doivent se panser mollement.

Si malgré cette compression, le sang ne laisse pas de couler abondamment, soit faute de point d'appui, soit que le ressort du vaisseau, quand c'est une Artére, surmonte la résistance des bourdonnets,

on a recours aux astringens. Quelques-uns remplissent la Plaie d'un champignon, appellé *Vesse de Loup, Lycoperdon vulgare, inst. rei Herb.* on l'appuie principalement sur l'embouchure du vaisseau. D'autres se servent de l'astringent suivant que Gallien estime fort. *Lib. V. Meth. Med. c.* 4.

℞ *Encens, une once; Aloës succotrin, demi-once; mettez-les en poudre, & les incorporez avec suffisante quantité de blanc d'œuf, en consistence de miel épais. Chargez-en du poil de liévre fin. Appliquez-les sur le vaisseau. Remplissez-en même exactement toute la Plaie. Quelques-uns y ajoutent du sang de dragon, ou de la sarcocolle.* Ou,

℞ *Bol d'Arménie, deux onces; Fleur de farine, demi-once; Mastic, Encens, Colcothar, de chacune deux dragmes. Mélez, & les incorporez dans du blanc d'œuf pour le même usage.* Ou,

℞ *Noix de galle en poudre subtile; deux onces; Bol d'Arménie, deux dragmes; Terre lemniene, trois dragmes; Vitriol de Chypre, demi-dragme; Alun crud, une dragme. Mélez, faites-en une poudre que vous employerez séche, ou incorporée dans du blanc d'œuf.*

On ſe ſert auſſi fréquemment du bouton de vitriol, qui eſt un morceau de vitriol verd ou bleu, qu'on envelope de charpie, & qu'on met ſur l'ouverture du vaiſſeau, l'y aſſujettiſſant bien avec de la charpie ſéche, & des morceaux de linge uſé, dont on remplit la Plaie.

Quelques Praticiens ſe ſervent d'eau Styptique, ou d'eau de Rabel, dans laquelle ils trempent un gros bourdonnet. Aprés l'avoir bien exprimé, ils l'appliquent ſur le vaiſſeau, & l'aſſujettiſſent comme le bouton de vitriol. En appliquant ce remede, il faut mettre le doigt ſur l'ouverture du vaiſſeau, ôter exactement tout le ſang caillé, & y placer le ſtyptique dans le même inſtant qu'on retire le doigt; car pour peu qu'il ſorte de ſang, le ſtyptique, ne touchant point immédiatement le vaiſſeau, ne fera point ſon effet. Il eſt même à craindre que cette eau étendue par l'humidité de la Plaie, n'offenſe les nerfs & les tendons, ne cauſe par ſon irritation des douleurs conſiderables, & ne coagule le ſang des vaiſſeaux. Ce ſang venant à ſe diſſoudre par la ſuppuration, peut encore occaſionner une ſeconde hémorragie.

Enfin quand tous ces ſecours ſont inu-

inutiles, on en vient à la ligature. C'eſt même le plus ſûr moyen. On paſſe avec une aiguille bien courbe un fil d'Epinay double autour du vaiſſeau, en embraſſant quelques lignes de chair avec lui, & on le lie par un nœud double. On met ſur le nœud une petite compreſſe quarrée, & l'on remplit toute la Plaie de bourdonnets, de charpie ſéche, & de morceaux de linge.

Lorſque l'hémorragie eſt interne, qu'il n'y a point de Plaie extérieure, ou que ſon ouverture eſt trop petite, il faut faire une inciſion, dilater la Plaie pour découvrir le vaiſſeau ouvert, le chercher même par la diſſection quand il eſt retiré & caché, enſuite le comprimer, ou le lier comme nous avons dit.

CHAPITRE VIII.

Des Plaies des Tendons & des Nerfs.

LEs Tendons & les Nerfs peuvent être coupés, meurtris, déchirés, ou piqués comme les autres parties, par des inſtrumens tranchans, contondans, ou piquans. Les bleſſures qui en réſultent, ſe réduiſent aux inciſions, aux contuſions, aux piquures. Les inciſions ſe font

ſelon la largeur, ou la longueur du Tendon; les premieres qui ſont *Tranſverſales* les coupent totalement, ou en partie, avec, ou ſans perte de ſubſtance.

Diagnoſtic. Lorſque les Tendons ne ſont coupés qu'en partie, on le connoît premierement par la vive douleur que leur bleſſure cauſe. Comme ils ſont tiſſus de fibres nerveuſes très-tendues, très-ſuſceptibles de mouvement & d'irritation, par conſéquent très-ſenſibles, leurs Plaies ſont beaucoup plus douloureuſes que celles des autres parties. Secondement on s'en apperçoit par les fâcheux ſymptômes qui en réſultent, & dont nous allons parler dans le prognoſtic. 3°. Par la ſituation de la Plaie. En effet ſi elle ſe trouve dans un endroit par où paſſent des tendons & des troncs de nerfs, ou dans une partie peu charnue, comme le pied, le poignet, la main, qui en ſont naturellement garnis; ou vers les articles auxquels s'attachent ordinairement les extrêmités des muſcles, nous avons lieu de conjecturer que les tendons & les nerfs ſont bleſſés. Enfin nous pouvons le découvrir par la difficulté ou la perte du mouvement & du ſentiment de la partie à laquelle s'inſerent les tendons ou les nerfs offenſés.

Prognoſtic. La ſenſibilité des tendons

& des nerfs, & la communication que ceux-ci ont immédiatement avec le cerveau, rendent leurs blessures très-fâcheuses. Souvent elles sont suivies d'insomnie, d'inflammation, de fiévre, de délire, de convulsion. La raison en est que tout le genre nerveux participe aux vives douleurs qu'elles causent ; que les solides irrités troublent & déreglent le mouvement des liquides. Hyppocrate, sect. 5. aph. 2. dit que la convulsion qui survient aux Plaies est mortelle, ce qui doit s'entendre principalement des Plaies des nerfs & des tendons.

Lorsque les tendons & les nerfs ne sont coupés qu'en partie, les douleurs sont très-aigues ; ce symptôme est facile à concevoir. Les fibres qui restent dans leur entier, obligées de soutenir tout l'effort qu'elles partageoient avec celles qui ont été coupées, souffrent plus de tension & de divulsion, c'est en quoi la douleur consiste. Au contraire quand les tendons & les nerfs sont entierement coupés, il n'y a plus de tension ni d'effort, ni par conséquent plus de douleur : mais les fonctions des parties auxquelles ils s'inserent ou se distribuent, périssent. Par exemple, si les tendons extenseurs des doigts sont coupés, on ne peut plus les

étendre ; ils reſtent toujours fléchis. Si leurs tendons fléchiſſeurs éprouvent le même ſort, ils reſtent étendus, on ne peut plus les fléchir. Lorſqu'un cordon de nerfs qui ſe diſtribue à une partie, eſt totalement coupé, elle eſt engourdie, ou elle perd le ſentiment, parce que les eſprits n'y peuvent plus influer comme à l'ordinaire, & que les branches qui partent de ce cordon ne ſauroient plus s'étendre.

Les inciſions longitudinales des tendons & des nerfs n'attirent pas d'accidens ſi fâcheux, à cauſe qu'il y a moins de fibres offenſées : mais leur piquure eſt plus douloureuſe, & ſuivie de ſymptômes plus dangereux. La Plaie qu'elle fait eſt ſi étroite, que la lymphe qui s'extravaſe, n'a point d'iſſue; elle reſte dans ſon fond, elle s'y échauffe, ſe raréfie, ſe corrompt, devient âcre, & cauſe des divulſions, des irritations conſidérables qui ſe font ſentir tout le long du tendon bleſſé, juſqu'à ſes attaches. Il communique même ſon inflammation aux muſcles voiſins, ce qui fait qu'on voit ſouvent arriver des abſcès dans des endroits éloignés de la piquure.

Les nerfs étant encore plus ſenſibles que les tendons, leurs bleſſures ſont auſ-

si plus à craindre. La contusion des uns & des autres est plus douloureuse que leur incision. Dans le premier cas le sang & la lymphe s'extravasent plus facilement entre leurs fibres ; ils y causent plus de gonflement & de tension, & les exposent à une plus grande douleur.

Cure. Lorsque les tendons & les nerfs ne sont coupés qu'en partie, ou qu'ils sont contus ou piqués, on ne doit point les panser comme les Plaies des chairs avec les digestifs & les suppuratifs ordinaires. Ces parties sont naturellement si sensibles, que ces sortes de topiques, qui contiennent toûjours des sels âcres, ne manqueroient pas d'augmenter la douleur, l'inflammation & les autres symptômes. La teinture de myrrhe & d'aloës, l'esprit de vin & tous les baumes vulnéraires spiritueux que quelques-uns conseillent pour éviter la suppuration & la pourriture, sont sujets aux mêmes inconvéniens. Ils ne sont capables que d'irriter encore davantage la Plaie, & de la dessécher, ce qu'il faut éviter avec soin, puisque les irritations des fibres nerveuses & tendineuses sont suivies d'accidens fâcheux, & que d'ailleurs les tendons & les nerfs ne peuvent point se recouvrir de chairs ni se cicatriser, qu'il ne leur arri-

ve une douce suppuration qui en fasse exfolier la membrane. Quand cette exfoliation se fait, il en sort une matiere purulente, blanche & filamenteuse. Il est vrai qu'il faut les mettre à couvert des impressions d'une lymphe qui en exude, & qui devenant àcre par son séjour, leur seroit encore plus nuisible qu'aux os; mais on ne préviendroit pas cet accident en y appliquant des plumaceaux imbus de liqueurs spiritueuses. La chaleur faisant bientôt dissiper ces esprits, les plumaceaux se dessécheroient, s'imbiberoient ensuite des humeurs séreuses de la Plaie, agiroient immédiatement sur ces parties nerveuses, & les irriteroient.

Rien ne peut mieux remplir les indications qu'on doit avoir dans le traitement de semblables blessures, que l'huile jaune ou rouge de térébenthine distillée plusieurs fois au bain de cendres avec de l'eau commune pour l'adoucir. On la fait chauffer, on y trempe un plumaceau, ou un bourdonnet, qu'on applique tout chaud sur le tendon ou sur le nerf blessé. On peut substituer à cette huile la térébenthine même, la colophone, le baume de Copaü, ou celui du Perou, mêlez avec de l'huile de jaunes d'œufs, ou avec les jaunes d'œufs mêmes.

Si la Plaie eſt accompagnée de beaucoup de perte de ſubſtance, on la penſera à l'ordinaire après avoir appliqué ſur les tendons ou les nerfs offenſés, les remédes ci-deſſus.

Comme la piquure laiſſe une ouverture très-petite, il faut faire une inciſion à la peau, & dilater la Plaie juſqu'au tendon ou au nerf bleſſé, afin d'en faire ſortir les humeurs épanchées, & d'y pouvoir introduire les remedes. On aura ſoin d'entretenir la Plaie ouverte juſqu'à ce que les accidens ſoient calmés.

Et parce que ces ſortes de Plaies ſont ordinairement accompagnées de beaucoup de douleur, on appliquera ſur toute la partie un cataplaſme de lait, de mie de pain, de jaunes d'œufs & de ſafran, ou le ſuivant.

℞ *Mie de pain blanc, demi-livre; Racine d'Althæa en poudre, une once & demie; Fleurs de Camomille, de Melilot, de Sureau & de Bouillon blanc, de chacune une poignée. Faites-les cuire dans ſuffiſante quantité de lait, & en tirez la pulpe pour appliquer un peu chaude.*

Il ne faut pas manquer de faire d'abord de copieuſes & fréquentes ſaignées, &

de preſcrire un régime exact, délayant & rafraîchiſſant pour prévenir ou calmer la douleur, l'inflammation, la fiévre & les autres accidens. Si malgré toutes ces précautions, les ſymptômes ne ceſſent point, ou que la convulſion & le délire s'y joignent, on ne fera point de difficulté de couper entierement le nerf ou le tendon, l'on verra par ce moyen tous les accidens ſe calmer en peu de tems.

Lorſqu'un tendon eſt entierement coupé, ſi c'eſt ſur le métacarpe, ou à la paume de la main, & que la partie inférieure de la gaine ne ſoit pas détruite, la ſituation de la partie peut remédier à cet accident, & rétablir le mouvement du muſcle. Pour y réuſſir, quand c'eſt par exemple, un des extenſeurs des doigts, on met l'avant-bras dans une machine faite en maniere de gouttiere, ayant au bout une platine qui ſe releve, & qui faſſe un angle mouſſe pour tenir la main élevée & tendue. Cette platine étant jointe à la machine par le moyen d'une charniére, peut ſe relever tant qu'on veut avec des crochets qui entrent dans des trous faits à la machine. Cette ſituation fait rapprocher les deux extrêmités du tendon l'une ſur l'autre. Enſuite on panſe la Plaie, comme nous avons dit, & on aſſujettit

la main ſur la platine avec des tours de bande qu'on paſſe par des fentes. On a ſoin de garnir la machine d'un petit matelas de paille d'avoine, & la platine d'un petit couſſin ſemblable. Si au contraire le tendon coupé eſt un des fléchiſſeurs des doigts, on fait fléchir la main pour en rapprocher les extrêmités. Après avoir panſé la plaie, on maintient toûjours la main dans cette ſituation.

Quand le tendon eſt coupé au poignet, quelques Chirurgiens croient que la ſituation ſeule de la main n'eſt pas capable de produire l'effet qu'on en attend. Ils veulent qu'on ſoit obligé d'en venir à la ſuture qui eſt une eſpéce de celle qu'on appelle *enchevillée*. On la fait avec une petite aiguille courbe, tranchante dans ſa partie concave, & non ſur les côtés, pour ne pas couper les fibres du tendon. Comme on ne ſçauroit ſe ſervir facilement de cette aiguille avec les doigts ſeuls, on la monte ſur une porte-aiguille après l'avoir enfilée d'un fil double ciré. Enſuite on perce le tendon avec la peau, de dehors en dedans, à deux ou trois lignes de ſon extrêmité coupée; on ôte le porte-aiguille, on tire l'aiguille avec une certaine longueur de fil; on ſépare les deux bouts du fil qui eſt dehors; on

met entre deux ſur le tendon un petit rouleau de taffétas ciré ; on fait un nœud & une roſette deſſus, & on l'aſſujettit en tirant un peu le fil avec l'aiguille. Après cela on perce de même l'autre bout du tendon de dedans en dehors ; on tire l'aiguille avec tout le fil dont on ſépare les deux bouts, entre leſquels on met auſſi un petit rouleau de taffétas ciré ; on fait un nœud deſſus, on tire le fil pour approcher les deux bouts du tendon & les faire paſſer l'un ſur l'autre d'environ une ligne, on ſerre le nœud, & l'on y fait une roſette. On met entre les deux rouleaux un plumaceau imbu d'huile de térébenthine chaude, & diſtillée, comme nous avons dit, & une compreſſe trempée dans de l'eau-de-vie, aſſujettie avec une petite bande. On fait une embrocation chaude ſur toute la main & l'avant-bras avec de l'huile roſat, de Camomille, ou de vers, mêlée avec autant de vin ou d'eau-de-vie ; & on couvre la partie avec des compreſſes trempées dans du vin rouge chaud. Quelques chirurgiens laiſſent les deux brins du fil double continus à leur extrémité poſtérieure, pour former un anſe dans laquelle ils paſſent le premier rouleau, qu'ils aſſujettiſſent ſur le tendon en tirant le fil avec

l'aiguille, ce qui les dispense de faire un nœud & une rosette : cette méthode revient au même. Si l'on fait l'opération à la partie interne du poignet, on fait tenir la main fléchie. Si c'est à la partie externe, on la fait tenir étendue pendant le pansement ; ensuite on la place dans la machine dont nous avons parlé. On réitere l'embrocation trois ou quatre fois par jour ; mais les premiers jours on ne change le plumaceau qu'une fois : aussi-tôt que la suppuration est établie, on le renouvelle deux fois.

Quand la Plaie commence à se cicatriser, on fait faire de légers mouvemens à la partie en la frottant chaudement avec un liniment adoucissant tel que l'huile d'œufs, la graisse de poule, la moëlle de veau ou autre semblable, pour rendre le tendon plus souple. Si c'est un extenseur des doigts, on baisse tous les jours peu à peu la platine par le moyen des crochets. Quoique la partie paroisse dans le commencement roide & tendue, elle ne laisse pas avec ces précautions de se relâcher insensiblement, & de recouvrer son mouvement ordinaire.

Si le tendon étoit fort contus, & que la partie fût très-enflammée, on ne feroit point la suture que l'inflamma-

tion ne fût paſſée. S'il y avoit beaucoup de perte de ſubſtance, enſorte qu'on ne pût point rapprocher les deux bouts du tendon, la ſuture ne pourroit pas ſe faire. Lorſque la Plaie eſt un peu ancienne, & que les deux bouts du tendon ſont calleux, il faut les rafraîchir en coupant leur extrêmité, ſans quoi le ſuc nourricier n'en ſortiroit pas pour en faire la réunion. S'il ſurvenoit après la ſuture une grande inflammation, avec fiévre, délire & convulſion, il faudroit la relâcher pour la reſſerrer quand les accidens feroient ceſſés. S'ils perſiſtoient, on la couperoit entierement. Il vaut mieux conſerver la vie du Malade que le mouvement du muſcle.

La ſuture n'a point de lieu à l'égard des nerfs coupés. Elle feroit périr le Bleſſé, ou cauſeroit des ſymptômes très-dangereux. La plûpart des Praticiens ne font plus même celle du tendon, à cauſe des accidens fâcheux qui ont coûtume de la ſuivre. On ne la pratique point à l'Hôtel-Dieu de Paris. On ſe contente de mettre la partie dans une ſituation convenable, & d'employer les topiques propres à ces bleſſures.

CHAPITRE IX.

Des Plaies de la Tête.

LEs Plaies de la Tête peuvent être faites par des inſtrumens tranchans, piquans ou contondans. A ces dernieres, on doit rapporter celles qui ſont faites par chute, par morſure & par armes à feu. De l'action de ces cauſes réſultent trois ſortes de Plaies, les *Inciſions*, les *Piquures & les Plaies contuſes*. Les unes & les autres ſont ſimples ou compliquées : ſimples, quand elles n'intéreſſent que le cuir chevelu, ou la peau & les muſcles frontaux ou occipiteaux, même le péricrâne, pourvu qu'il ne s'y joigne point d'accidens fâcheux, & que la ſeule indication curative ſoit la réunion. Elles ſont compliquées lorſqu'elles ſe trouvent accompagnées d'inflammation, de fiévre, de fracture au crane, de commotion au cerveau, ou d'autres ſymptômes auxquels il faut remedier avant que de tenter la réunion.

Diagnoſtic. On connoît les Plaies ſimples de la Tête à la vue ou par la ſonde : mais la cauſe des ſymptômes qui accompagnent les compliquées n'eſt pas toujours facile à découvrir.

Quelquefois les piquures & les Plaies contuſes, ſans offenſer même le péricrâne, ſont ſuivies d'inflammation, d'éryſipéle, ou d'œdême à toute la tête. Ces ſymptômes ſe déduiſent de l'irritation des fibres, ou du dérangement de la circulation du ſang. Dans les piquures les fibres irritées, froncées, étranglent les vaiſſeaux, & s'oppoſent au mouvement progreſſif des liquides. Dans les contuſions le ſang n'y trouvant pas ſon cours libre, ni d'iſſue pour s'échaper, s'arrête, retient celui que le cœur & les artéres y pouſſent à chaque ſyſtole, gonfle les vaiſſeaux, s'extravaſe, s'ils ſont déchirés, s'enflamme, ou fait détourner la ſéroſité dans les vaiſſeaux lymphatiques. Ces vaiſſeaux comprimés, reſſerrés, empêchent l'humeur qu'ils contiennent d'enfiler & de parcourir les veines de ce genre. Il doit donc en réſulter une inflammation ſi le ſang eſt pur, un éryſipéle s'il eſt bilieux, ou un œdeme ſi les vaiſſeaux lymphatiques de la peau & du corps graiſſeux s'engorgent. On connoît que le péricrâne n'y a point de part, quand l'éryſipéle ou l'œdême attaque auſſi les oreilles, parce que la peau qui les recouvre eſt une continuation de celle de la tête. Lorſque ces accidens dépendent

de la léſion du péricrâne, les oreilles ſont dans leur état naturel, à cauſe que cette membrane ne les rêvet point. D'ailleurs les ſymptômes en ſont plus conſidérables. Cette enveloppe étant un tiſſu nerveux, quand elle eſt irritée & enflammée, le délire & la convulſion s'y joignent ordinairement, ſi l'on n'y remédie. Une preuve certaine que c'eſt le péricrâne piqué ou contus qui cauſe ces accidens, c'eſt qu'en y faiſant une inciſion qui donne iſſue à la matiere épanchée, & qui débride ſes fibres reſſerrées & froncées, on fait ceſſer tous ces ſymptômes. Il faut encore obſerver que cette complication de ſymptômes peut arriver lorſqu'on panſe trop durement une Plaie quoique ſimple, & qu'on la remplit de bourdonnets fortement entaſſés les uns ſur les autres, puiſqu'en levant l'appareil & panſant mollement la Plaie, tous ces accidens diſparoiſſent en peu de tems.

Les ſignes des fractures ſont équivoques, ou univoques & certains. Les équivoques ſont un vomiſſement bilieux auſſitôt qu'on a reçu le coup, un éblouiſſement aux yeux, un obſcurciſſement de la vue, un vertige, une éruption de ſang par le nez, par la bouche, par les yeux,

par les oreilles; un assoupissement, la perte de parole & de la connoissance. A ces signes se joignent la fiévre, le délire, & souvent la convulsion, la paralysie. Ce qui augmente encore le soupçon d'une fracture, c'est quand le coup a été fait par un corps dur, pesant, massif, inégal, & appliqué avec force. Mais tous ces signes sont incertains, puisqu'ils peuvent dépendre de la lésion du péricrâne ou d'une commotion au cerveau sans fracture; & que le crâne peut être fracturé, sans qu'aucun de ces symptômes arrive, excepté une grande douleur & un étourdissement.

Les signes certains & univoques se tirent de la vue & du toucher : mais il faut avoir l'attention de ne pas prendre une suture pour une fracture. Quelquefois le crâne est fracturé sans solution de continuité aux tégumens, ou la Plaie est si petite qu'elle ne découvre point la fracture; quelquefois aussi la fracture ne se trouve pas à l'endroit de la Plaie, mais dans son voisinage, ou à la partie opposée. Alors si les accidens dont nous avons parlé surviennent à une blessure, il faut raser la tête, examiner s'il n'y a point de tumeur, & l'ouvrir, ou agrandir la Plaie quand elle est trop petite; on y trouve-

ra ſouvent une fracture ; ou ſi elle eſt dans le voiſinage, il y aura une tumeur molle, & en gliſſant la ſonde deſſous par la Plaie, on s'appercevra que le péricrâne eſt ſéparé du crâne. La vue & le toucher confirmeront la vérité quand on aura ouvert la tumeur. Si la fracture eſt à la partie oppoſée, comme il arrive dans les contre-coups, il y aura de la douleur & une tumeur molle. On y fera une inciſion pour s'aſſurer du fait. La table interne du crâne peut être fracturée ſans que l'externe le ſoit. On a lieu de le croire, quand après une bleſſure faite par un inſtrument dur, peſant, inégal, & porté avec violence, ou par un coup d'arme à feu chargée à balles, tous les accidens, dont nous avons fait mention, ſubſiſtent, & qu'il n'y a point de tumeur ailleurs. Le trépan qu'on eſt alors obligé d'appliquer, manifeſte la fracture. Nous parlerons encore des ſignes de fractures du crâne dans le V. Livre.

La commotion du cerveau eſt un ébranlement ſi violent de la ſubſtance de ce viſcére, que ſes vaiſſeaux en ſont quelquefois rompus, & qu'il s'y fait un épanchement ordinairement mortel. Elle eſt ſouvent cauſée par des chutes ſur des corps unis qui ne peuvent faire de frac-

tures. Elle peut encore arriver par de violentes secousses de la tête, par des corps mous & pesans qui tombent sur cette partie, par une chute de fort haut sur ses pieds. Ce dernier accident a causé la mort à plusieurs personnes par un épanchement de sang, ou un abscès qu'on leur a trouvé dans le cerveau.

Les signes de la commotion du cerveau sont les mêmes que les signes équivoques des fractures ; s'ils surviennent aux causes que nous venons d'alléguer, & qu'il n'y ait point de fracture au crâne, ni de lésion au péricrâne, on peut s'assurer qu'il y a commotion au cerveau.

Les signes de l'épanchement du sang sur les membranes ou dans le cerveau, en conséquence d'une commotion, sont aussi les mêmes que ceux des fractures, auxquels il faut ajouter une rougeur & une inflammation considerables aux yeux, avec un assoupissement continuel ; accidens qui se manifestent dès le commencement. Lorsqu'ils ne paroissent que dans la suite, ils peuvent dépendre d'une inflammation du péricrâne qu'on fait cesser comme nous avons dit, en y faisant une incision.

Quelquefois la commotion cause une rupture des vaisseaux lymphatiques du

cerveau. En ce cas il ſurvient une hydrocéphale, ou un abſcès lymphatique ou ſereux.

Prognoſtic. Les Plaies ſimples de la tête faites par inſtrument tranchant, ſont moins dangereuſes que les autres. Quand il ne s'y joint aucun des accidens fâcheux que nous avons allégués, elles n'ont beſoin que de la réunion ; au lieu que les contuſes ne ſe réuniſſent point ſans ſupputation. D'ailleurs pour peu que le coup ait été violent, le péricrâne ſe trouve contus ; comme cette membrane eſt très-ſenſible, & qu'elle a communication avec la dure mere par des fibres qui paſſent au-travers des ſutures, elle lui communique facilement ſon inflammation.

Les Plaies des muſcles crotaphytes ſont plus fâcheuſes que les autres. Le péricrâne qui recouvre ces muſcles eſt en même tems offenſé, & les rend compliquées.

Les piquures cauſent des accidens plus graves que les inciſions, à cauſe de la douleur qu'elles excitent, & du ſéjour de la matiere épanchée, qui n'ayant point d'iſſue, ne manque pas de s'enflammer, ou de produire d'autres ſymptômes menaçans.

Les Plaies accompagnées de fracture

ſont toûjours très-dangereuſes, particulierement celles de l'occipital. C'eſt là que ſont logés le cervelet & la moëlle allongée, dont les bleſſures ſont mortelles, au lieu que celles du cerveau qui ne pénétrent pas juſqu'aux ventricules & qui n'offenſent point le plexus choroïde, ne ſont pas toûjours ſuivies de la mort. On a vu des Bleſſés dont une partie ſuperficielle du cerveau avoit été enlevée, qui en ſont revenus. Lorſque les ſinus latéraux qui ſont ſitués dans la partie moyenne de l'occipital ſont ouverts, le péril n'eſt pas moins grand que dans la léſion du cervelet.

Les coups violens portés ſur les tempes, ſur le ſommet de la tête & ſur le bregma, ſont plus à craindre qu'ailleurs; le crâne y étant plus mince ſe caſſe plus facilement.

Les fractures qui ſe trouvent ſur les ſutures ſont d'autant plus fâcheuſes, qu'on ne peut guére y appliquer le trépan. Les fibres communes au péricrâne & à la dure-mere, qui les traverſent, ne le permettent que dans un cas de néceſſité.

Les fractures qui ne ſe manifeſtent point, comme celle de la table interne du crâne, pendant que l'externe ne paroît pas

offenſée, & les fentes capillaires qui ne ſont point accompagnées dans le commencement d'accidens fâcheux, n'en ſont pas moins à craindre. Souvent les accidens ſurviennent lorſqu'on ne peut plus y remédier, & le Malade meurt pluſieurs ſemaines, quelquefois pluſieurs mois après dans le tems qu'il ſe croit guéri. Après la mort, on trouve le crane carié, ou quelque abſcès dans le cerveau. S'il doit donc ſurvenir des accidens périlleux, il ſeroit à ſouhaiter qu'ils arrivaſſent ſur le champ plûtôt que longtems après ; le trépan qu'on pourroit appliquer d'abord, ſeroit capable de ſauver le Malade ; au lieu qu'il devient inutile dans la ſuite.

Si le crâne ſe trouve briſé en pluſieurs piéces, & que les eſquilles piquent les méninges, ou compriment le cerveau, la fracture en eſt beaucoup plus dangereuſe que quand les piéces ne ſont pas dérangées de leur ſituation naturelle.

Quelquefois les ébranlemens violens qui ſe font à l'occaſion des coups qu'on reçoit à la tête, cauſent des obſtructions dans les vaiſſeaux & dans les glandes de la membrane pituitaire, dont les ſinus fronteaux, ſphénoïdaux & maxillaires, ſont revêtus. A ces obſtructions, il peut ſurvenir une inflammation ſuivie d'abſcès

& de suppuration dont la matiere s'écoule souvent par les conduits excreteurs qui communique dans les narines ; c'est delà que viennent les prétendus abscès du cerveau qu'on rend par le nez ou par la bouche. Ils ne peuvent pas sortir du dedans du crâne ; tous les conduits sont si exactement bouchés par les vaisseaux, les nerfs & les productions de la duremere, que rien n'y peut passer. Si les conduits excreteurs des sinus viennent à s'obstruer, le pus qui est obligé d'y rester, carie à la fin le crâne. Ces blessures sont très-longues & très-difficiles à guérir. Elles restent souvent fistuleuses, à cause de l'abondance des humeurs qui s'y filtrent.

Quand il ne survient point d'accidens aux Plaies de la tête jusqu'au 40. jour, on a lieu de croire qu'elles sont guéries: mais si l'on y sent de la douleur même après que la cicatrice est faite, & qu'on ait la tête pesante, étourdie, on n'est point exemt de danger qu'après le 100. jour. Encore pourroit-il rester quelque vice caché qui ne se manifesteroit que longtems après.

Cure. Les Plaies simples de la Tête se traitent comme les autres. Lorsqu'elles sont faites par instrument tranchant, & que le péricrane n'y est point intéressé,

il ſuffit d'y mettre un plumaceau trempé dans le baume de Fioravanti, & par-deſſus une compreſſe imbue d'eau-de-vie, d'eau vulnéraire, ou de vin rouge tiéde. Si la Plaie eſt au cuir chevelu, on a ſoin de raſer l'endroit avant que d'appliquer l'appareil. Si les lévres ſe replient en dedans, & que les cheveux ſoient engagés dans la Plaie, on fera une petite inciſion dans le milieu de chaque lévre pour les débrider & les nettoyer. Si la Plaie eſt à lambeaux, & que l'air n'y ait cauſé aucune altération, après l'avoir lavée avec du vin tiéde, & bien nettoyée, on replacera les lambeaux dans leur ſituation naturelle, on mettra ſur leurs lévres des plumaceaux imbus de quelque baume vulneraire, & l'on aſſujettira le tout avec un bandage uniſſant. Suppoſé que les lambeaux ne ſe tiennent pas en ſituation, on les maintiendra par le moyen de la ſuture ſéche, ou de quelques points de ſuture entre-coupée, prenant garde d'offenſer le péricrane. Si on le piquoit, l'irritation & la douleur qu'il ſouffriroit attireroient une inflammation & d'autres accidens qui en ſont les ſuites ordinaires.

C'eſt par cette raiſon qu'on ne fait point de ſuture ſanglante aux Plaies des muſcles crotaphytes, parce qu'ils ſont

renfermés dans la duplicature du péricrane; on y peut faire une suture séche: & comme le mouvement de la machoire inférieure ne manqueroit pas d'écarter les lévres de ces sortes de Plaies, on les assujettit par le moyen d'une mentonniere qui empêche d'ouvrir la bouche. En ce cas, on nourrit le Blessé avec des alimens liquides qu'on lui fait prendre dans une cuiller percée, dont le bec est plat.

Lorsque la Plaie pénétre jusqu'au crâne, si l'incision du péricrane est plus petite que celle de la peau, il faut la rendre égale, tant pour donner issue à la matiere qui pourroit être épanchée & retenue sous cette membrane, que pour débrider ses fibres qui se trouvent toujours dans cette occasion tendues & irritées. Ensuite on rapproche les lévres de la Plaie, on met dessus un plumaceau chargé d'un des baumes convenables aux Plaies des tendons, dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent; & on les maintient ou par une suture séche, ou par un bandage unissant. Quand le crâne n'est point altéré, la Plaie se réunit assez facilement, sans qu'il s'exfolie. Si elle étoit accompagnée d'une hémorragie, on la rempliroit d'abord de bourdonnets secs qui appuieroient principalement sur les

vaiſſeaux ouverts. Le ſang n'auroient pas de peine à s'arrêter, parce que le crâne eſt un point d'appui facile pour la compreſſion. L'hémorragie étant ceſſée, on mettroit un plumaceau ſec ſur l'os découvert, & dans la Plaie des plumaceaux, ou des bourdonnets chargés d'un doux digeſtif, pour procurer une ſuppuration qui doit ſurvenir avant que la réunion puiſſe ſe faire.

Les piquures ont beſoin d'être dilatées pour donner iſſue à la matiere épanchée. La dilatation faite, on panſe la Plaie à l'ordinaire ; ſi le péricrane eſt offenſé, on y fait une inciſion, & on y applique les mêmes remédes qu'aux Plaies des tendons & des nerfs.

La cure des Plaies contuſes de la Tête ne différe point de celle des autres Plaies de cette nature. Il faut leur procurer une douce ſuppuration par le moyen des digeſtifs, dont nous avons parlé dans le Chapitre deuxiéme.

Mais il faut avoir ſoin de faire les inciſions convenables, & couper toutes les brides qui ſe trouvent ſous la peau & aux muſcles, pour éviter qu'il ne s'y faſſe des ſinus ; & ſi le péricrane eſt contus, on le coupera auſſi. Sans cette précaution, il ſurvient un éryſipéle, la fiévre, & ſou-

vent les autres accidens que nous avons énoncés : s'ils arrivent malgré ces précautions, on les calmera par une diéte exacte, humectante & rafraîchissante, & par de copieuses saignées. Celles du pied étant révulsives, sont plus efficaces. On emploiera aussi pour l'érysipéle les remedes convenables, dont il a éte parlé dans le Chapitre deuxiéme des Tumeurs. Quand le crâne est découvert, & qu'il est noir & alteré, on le rugine jusqu'à ce que sa couleur naturelle paroisse, & on panse la Plaie, comme il a été dit dans le Chapitre des Plaies compliquées.

Quelquefois les coups violens font des contusions à la Tête sans solution extérieure de continuité. Si la contusion est dure, & qu'il n'y ait point de sang épanché sous les tégumens, on peut la résoudre en y appliquaut des compresses trempées dans de l'eau-de vie, de l'esprit de vin, de l'eau vulneraire, du baume de Fioravanti, ou quelqu'autre liqueur spiritueuse. Mais si la tumeur est molle, livide & qu'on s'apperçoive d'une fluctuation, il faut l'ouvrir, en ôter les caillots de sang, la nettoyer avec du vin tiéde ou de l'eau d'orge, & la panser comme les Plaies contuses.

Certains instumens contondans appliqués en dédolant sur la Tête, en détachent quelquefois un grand lambeau qu'il ne faut point couper s'il n'est pas alteré, ni contus. Après l'avoir lavé avec du vin tiéde, on le replacera & on le maintiendra dans sa situation naturelle, par le moyen d'une suture séche, ou de quelques points de suture entre-coupée, comme nous avons dit dans le Chapitre des Plaies contuses.

Les Plaies de la Tête accompagnées de fracture, ou de commotion au cerveau, demandent d'autres attentions. Quand les signes que nous avons énoncés nous font soupçonner une fracture, il faut découvrir le crane par une incision cruciale, & en détacher le péricrâne avec les doigts, ou avec un déchaussoir. Si la fracture étoit manifeste à la vue ou au toucher, une incision longitudinale ou en T, pourroit suffire pour bien découvrir l'os. Aussitôt qu'on y a remarqué une fracture, il est nécessaire d'en venir à l'opération du trépan, pour donner issue au sang épanché sous le crâne, & pour ôter les esquilles ou piéces d'os fracturées, lorsqu'il y en à qui piquent les meninges, ou qui compriment le cerveau. Sans ce secours, il ne manqueroit pas

de ſurvenir une inflammation à ces parties, qui ſeroit bientôt ſuivie de gangréne & de la mort. Cependant s'il ſe trouvoit dans la fracture une piéce d'os détachée & qu'en l'ôtant l'ouverture fût aſſez grande paur laiſſer évacuer les matieres épanchées, cela ſuffiroit, il ſeroit inutile de trépaner. Mais ſi cette ouverture étoit trop petite, ou qu'elle ne permît pas de tirer les eſquilles qui ſe trouveroient enfoncées ſur les membranes, on appliqueroit une couronne de trépan auprès de la fracture ſur un endroit ſolide, afin de pouvoir ôter par-là ces piéces d'os, ou de relever avec un élevatoire celles qui ſeroient déprimées ſans être détachées.

Quand on découvre la fracture par une inciſion convenable, l'hémmorragie qui ſurvient empêche quelquefois de faire le trépan ſur le champ. C'eſt peut-être ce qui a obligé la plûpart des Chirurgiens de remettre cette opération au lendemain: mais par le moyen de la compreſſion on a bientôt arrêté le ſang, ou ſi l'on a coupé quelque gros vaiſſeau, il faut le lier pour être en état de faire l'opération le plûtôt qu'il eſt poſſible. On eſt même forcé d'en venir à la ligature lorſque les accidens preſſent pour l'opération,

ou que le crâne eſt tellement fracturé qu'on n'y peut trouver de point d'apui pour faire la compreſſion, ſans courir riſque de l'enfoncer & de comprimer la ſubſtance du cerveau.

L'hémorragie étant ceſſée, on examine la nature & le lieu de la fracture. Si ce n'eſt qu'une coupure à l'os, ou qu'une fente faite par inſtrument tranchant, qui ſoit ſuperficielle, & qui ne pénétre pas juſqu'au diploé, il ſuffit de ruginer l'os juſqu'à ce que la coupure ou la fente ſoit effacée, pourvu qu'il n'y ait point de ſignes d'épanchement ſous le crâne. Enſuite on applique ſur l'os un plumaceau ſec qu'on trempe aux autres panſemens dans de l'eſprit de vin ou du baume de Fioravanti, & l'on met un digeſtif entre les lévres de la Plaie.

Mais ſi la fente pénétre juſqu'à la ſeconde table & qu'elle ſoit accompagnée de ſymptômes graves qui dénotent un épanchément entre le crâne & la dure-mere, il faut trépaner au plûtôt, & avant le troiſiéme jour s'il eſt poſſible. C'eſt le ſentiment d'Hypocrate, text. 2. *Des Plaies de la Tête.* Si on laiſſe paſſer ce tems, la dure-mere comprimée ou irritée par des eſquilles s'enflamment & ſe gangréne bientôt; il ſurvient une fiévre

vre aigue, un délire, des convulſions & la mort. La contuſion du diploé étant accompagnée des mêmes accidens, demande auſſi le même remede.

Les fractures qui ont des piéces diviſées de l'os principal par des fentes qui ſe croiſent & ſe coupent, ne permettent pas qu'on applique le trépan ſur ces piéces. Elles n'ont pas aſſez de fermeté pour le ſoutenir; on les enfonceroit dans le cerveau; il faut l'appliquer à côté, en anticipant un peu ſur la fracture.

A l'égard du lieu que la fracture occupe, on obſervera qu'on ne doit point trépaner ſans néceſſité ſur les ſutures, mais à côté, pour éviter de déchirer les fibres & les vaiſſeaux qui y paſſent. On ne trépane pas non-plus au milieu & au bas du coronal ou de l'occipital; les ſinus ou les attaches de la dure-mere qui ſont dans ces endroits-là occaſionneroient une hémorragie ou une inflammation. On ne trépane guère ſur les ſinus frontaux. Leur cavité ne permet pas qu'on pénétre facilement juſqu'au cerveau.

Le crâne des Enfans étant plus mou & plus flexible que celui des Adultes, eſt quelquefois enfoncé ſans fracture. S'il n'arrive point d'accidens fâcheux, on peut ſe diſpenſer de trépaner; on ſe con-

tentera d'appliquer ſur la tête une fomentation céphalique faite par exemple, avec des *Feuilles de Betoine, deux poignées; Romarin, Marjolaine, Menthe, Rue, Fleurs d'Aneth, de Camomille, de chacune une poignée; Roſes rouges, Stœchas Arabique, de chacune demi-poignée; Bayes de Laurier & de Geniévre, de chacune demi-once; Semence de Cumin, trois dragmes. Faites bouillir le tout ſelon l'Art dans quatre livres de Vin rouge, au bain-marie.*

On peut encore mettre ſur la partie, après l'avoir raſée, un emplâtre de Betoine. Il y a des exemples de jeunes gens qui en ſont guéris, quoiqu'il leur ſoit reſté un enfoncement à l'os. Dans les Adultes, il eſt trés-rare que le crâne s'enfonce ſans fracture; ſoit aux deux tables, ſoit à la table interne; enſorte qu'il ſe fait un épanchement ſur la dure mere, où elle ſe trouve piquée par des eſquilles. En ce cas, il faut appliquer une ou deux couronnes de trépan à côté de l'enfoncement pour faire évacuer la matiere épanchée, & tirer avec des pincettes les eſquilles qu'il peut y avoir.

Quand une fracture traverſe une ſuture, ſi le premier trépan qu'on a fait à côté ne fait pas ceſſer les accidens, il

faut en appliquer un autre de l'autre côté. S'il y avoit une esquille d'os engagée entre le crâne & la dure-mere, qu'on ne pût pas tirer par le premier trou, on en feroit un autre ; on multiplie même les couronnes de trépan suivant le besoin, attendu qu'on n'est pas toujours assez juste pour rencontrer l'endroit de l'épanchement. Après le trepan s'il y a quelque piéce d'os enfoncée, on la releve avec un élevatoire.

Le trépan fait, la piéce de l'os étant enlevée, on ôte avec le couteau lenticulaire les inégalités que la couronne a laissées à la circonférence interne du trou, crainte que la dure-mere n'en soit blessée. Ensuite on fait sortir le sang ou le pus épanché sous le crâne. Pour en faciliter l'issue, on fait faire une grande inspiration au Malade, & on lui fait retenir son haleine. Pendant ce tems-là on abaisse un peu la dure-mere avec le méningophylax pour l'empêcher de boucher le trou, & on reçoit le sang qui en sort avec une éponge.

Il arrive quelquefois que la matiere épanchée se trouve au-dessous de la dure-mere, & qu'il n'en sort rien par l'ouverture du trépan ; alors cette membrane s'éleve en tumeur par le trou. En ce cas, on

eſt obligé de l'ouvrir délicatement avec un biſtouri courbe, de peur d'offenſer le cerveau. Par ce moyen on donne iſſue à la matiere. Il eſt vrai qu'en cette occaſion le Malade eſt en très-grand danger : mais il vaut mieux faire cette tentative, que de le laiſſer périr faute d'un ſecours qui peut réuſſir.

Quoique les deux méninges, & même la ſubſtance corticale du cerveau ſoient bleſſées ; que par conſéquent le Malade court grand riſque de perdre la vie, il ne faut pas cependant l'abandonner ; puiſqu'on en a vu qui en ſont revenus. On le panſera avec un ſindon ou des plumaceaux, plus ou moins grands ſuivant l'ouverture, trempés dans quelque baume ſpiritueux qu'on aura un peu fait chauffer. Le baume de Fioravanti, ou celui du Pérou ſont trés-bon pour cela. André de la Croix eſtime fort le ſuivant.

℞ *Huile de Térébenthine, Eſprit de Vin, Syrop de Roſes ſéches, de chacune parties égales.*

Le Miel Roſat, ou le Syrop de Roſes, auquel on aura ajouté une troiſiéme partie d'Eſprit de Vin ou d'Eau Thériacale, eſt auſſi fort convenable. On doit éviter tous les remedes gras & huileux ;

ils enflammeroient les méninges & le cerveau, & les feroient corrompre : mais on mettra entre les lévres de la Plaie un digeſtif doux.

Après avoir détaché les inégalités que la couronne du trépan avoit faites, enlevé les eſquilles d'os qui pouvoient y être, & donné iſſue au ſang ou au pus épanchés, on met ſur la dure-mere un ſindon de toile coupé en rond, attaché par le milieu avec un fil, & trempé dans de l'eſprit de vin. Il doit être un peu plus grand que le trou, afin qu'il puiſſe s'engager entre la membrane & le crâne, & s'y maintenir. Enſuite on remplit le trou du trépan avec deux ou trois plumaceaux imbus d'eſprit de vin, ou de baume de Fioravanti ; on en met ſur le crâne un ou deux plus grands, trempés auſſi dans la même liqueur ; on acheve de panſer la Plaie mollement avec des plumaceaux chargés d'un digeſtif ; on couvre le tout avec des compreſſes trempées dans de l'huile Roſat ou d'Hypericum, animée d'un peu d'eau-de-vie, & l'on aſſujettit l'appareil avec le couvre-chef.

On panſera le Bleſſé deux fois par jour ſi l'épanchement & la ſuppuration ſont abondans. On le ſaignera ſuivant ſes forces ; on lui fera obſerver un regime exact,

humectant, rafraîchissant, le repos & la tranquillité ; on aura soin que l'air soit chaud pendant le pansement.

Les contre-coups se font ordinairement connoître par une tumeur molle à la partie opposée au coup, ou dans l'endroit qu'il a produit son effet. Si les accidens sont considerables, il faut ouvrir cette tumeur & trépaner.

A l'égard de la commotion, si elle est accompagnée d'un dépôt sous le crâne, il est bien difficile d'y apporter du secours par le moyen du trépan, on ne sçait où l'appliquer, parce qu'on ne connoît point le lieu du dépôt. Cependant il faut saigner copieusement le Malade, tant des bras, que des pieds, & de la gorge

Il s'engendre quelquefois sur la duremere, quand elle a été blessée, une espéce de chair molle & fongueuse, qu'on appelle *Champignon du cerveau.* Il croît souvent si considerablement, qu'il s'éleve par le trou au dessus du crâne & des tégumens. Ces sortes de Champignons sont très-dangereux ; ils se corrompent facilement, & causent la gangréne. Il faut donc les couper avec des ciseaux, s'ils sont grands, & les consumer le plûtôt qu'il est possible par des dessicatifs ; car on doit éviter tous les topiques âcres.

Paré se servoit de sabine en poudre, avec moitié ochre. La poudre de scœnanthe & de spicanard est estimée comme un excellent remede pour cela. On peut encore utilement se servir de corne de cerf calcinée, de céruse, de pierre ponce, de tuthie, d'aristoloche ronde, d'alun calciné, de craie blanche, & autres semblables, employés seuls, ou mêlés ensemble. Si le champignon a de la disposition à dégénerer en cancer, on emploiera les remedes convenables à cette fâcheuse maladie dont nous avons parlé dans le Traité des Tumeurs.

CHAPITRE X.

Des Plaies du Visage.

LA cure des Plaies du visage ne différe de celle des Plaies des autres parties, qu'en ce qu'il faut éviter la difformité de leurs cicatrices, particulierement dans le Sexe; ce qui doit engager le Chirurgien à les guérir, s'il est possible, sans suture sanglante. Comme la peau & la chair du visage sont molles & lâches, qu'elles s'étendent & prêtent facilement, il y pourra réussir par le moyen des bandages unissans, des emplâtres aglutina-

tifs, & de la suture séche. Cependant si les Plaies étoient profondes, & avec perte de substance, & qu'on ne peut rapprocher, ni maintenir leurs lévres avec sureté dans un attouchement mutuel, on seroit obligé d'y faire quelques points de suture entre-coupée ou entortillée.

On a coûtume de rapporter aux Plaies du visage celles du Front, des Sourcils, des Paupieres, des Yeux, des Joues, des Oreilles, du Nez, des Lévres & du Menton.

Les Plaies du Front sans lésion du crane, se traitent comme les Plaies simples de la Tête.

Celles des Sourcils se guérissent aussi de la même maniere, quand elles sont perpendiculaires. On a soin de raser le poil pour y apliquer les remedes : mais si une Plaie coupoit horizontalement & profondement le Sourcil dans toute sa longueur ; on ne sçauroit se dispenser d'y faire des points de suture entre coupée, pour éviter que la paupiere ne s'abaissât & ne couvrît l'œil. Au contraire, si la Plaie étoit avec beaucoup de perte de substance, on la panseroit mollement avec un digestif doux, tel que le Baume d'Arceus, ou autre onguent émollient, afin qu'il ne s'y fît point de cicatrice dure qui

retirât la paupiere, & l'empechât de fermer l'œil.

Les Plaies des Paupieres se réunissent assez facilement lorsqu'elles n'offensent point l'œil. Si elles coupent perpendiculairement la paupiere supérieure, il faut en rapprocher & maintenir les lévres par le moyen de la suture séche, & employer le baume de Fioravanti, celui du Pérou ou autre semblable, pour en procurer promptement la réunion. Lorsque la paupiere est coupée horizontalement, & selon sa longueur jusqu'à sa membrane interne, on y fait quelques points de suture entre-coupée avec une aiguille fine & courbe.

La structure, la sensibilité & la noblesse de l'Oeil rendent ses Plaies beaucoup plus dangereuses que celles des autres parties. Elles sont ordinairement accompagnées de violentes douleurs, de fluxions considérables, d'inflammation, de fiévre, & d'autres accidens périlleux. De plus, on court risque de perdre la vue, particuliérement quand elles sont suivies de suppuration, ce qu'il faut tâcher d'éviter en bannissant tous les topiques gras & huileux qui enflamment facilement toutes les parties nerveuses & membraneuses.

Dans une simple Plaie de l'Oeil, où il

n'y a qu'une incision à la cornée ou à la conjonctive, qui ne la pénétre pas entierement, on se contente de laver le globe avec du lait récent & tiéde, auquel on ajoute un peu d'eau rose. Ensuite on y met un mucilage de semence de coings & de fœnugrec extrait avec l'eau-rose. Mais il faut examiner s'il ne s'y est point engagé quelque corps étranger, comme une parcelle de fer, un morceau de verre, un fêtu, ou autre chose semblable. En ce cas il faudroit commencer par l'ôter. Si l'on ne pouvoit par y réussir, on appliqueroit sur l'Oeil un sachet fait avec des racines d'Althea coupées & pilées, une once ; feuilles de Betoine, d'Euphraise, fleurs de Camomille & de Melilot, Roses rouges, de chacune demi-poignée ; Fœnugrec, demi-once. Le tout étant pilé & coupé ménu, on le renferme dans des sachets d'une grandeur convenable pour couvrir l'Oeil ; on fait macerer ces sachets dans du lait doux tiéde, on en applique un sur l'Oeil, le renouvellant de tems en tems. Il relâche la partie, & donne occasion au corps étranger de sortir. Quand ce corps étranger est une parcelle de fer qu'il n'est pas possible de tirer, on peut imiter Fabrice Hildan, qui pour extraire une parcelle d'acier entrée dans l'Oeil d'un homme en

frapant deux morceaux d'acier l'un contre l'autre, ouvrit les paupieres avec les deux mains, fit approcher plusieurs fois du globe une pierre d'aimant le plus près qu'il fut possible. La parcelle d'acier quitta l'Oeil & s'attacha à l'aimant.

Pour calmer la douleur, & prévenir l'inflammation, on se sert encore de collyres adoucissans, & même astringens; par exemple.

℞ *Eau-rose, Eau de plantain & de grande Chélidoine, de chacune une once; gros vin rouge, demi-once; Trochiques Albi Rhasis subtilement pulvérisés, deux scrupules; Tuthie préparée, demi-dragme; Sel de Saturne, cinq grains. Mêlez.*

On peut appliquer aussi sur l'œil le cataplasme suivant.

℞ *Chair de Pommes de renettes, six onces. Faites-la cuire dans de l'Eau-rose & de Fenouil, jusqu'à ce qu'elle soit bien molle. Pilez-là, & y ajoutez du mucilage de semence de Fœnugrec, deux onces; Poudre d'Ecorce de Grenade, & Pierre Hématite préparée, de chacune deux dragmes; Safran, un scrupule; deux blancs d'œufs, & suffisante*

quantité de lait doux ; pour en faire un cataplasme qu'on applique entre deux linges.

Lorsqu'il y a du sang meurtri dans les tuniques, ou épanché dans l'humeur aqueuse, on fait distiller dans l'œil quelques gouttes de sang tout chaud d'un Pigeon ou d'une Tourterelle qu'on saigne facilement sous l'aîle. Il est très-propre pour résoudre.

Après ces remedes, on peut employer le collyre détersif suivant.

℞ *Eau-rose, trois onces ; Miel écumé, trois dragmes ; Aloës en poudre, demi-dragme. Mêlez.*

Quand la cornée est percée, que l'humeur aqueuse en est sortie, & que cette tunique s'est affaissée & plissée, on est en danger de perdre la vue ; cependant l'humeur aqueuse peut se réparer. En ce cas, il est bon d'appliquer sur l'œil le collyre astringent suivant.

℞ *Un blanc d'Oeuf frais, une once & demie d'Eau-rose. Agitez-les bien ensemble, & y ajoutez demi-dragme de Bol d'Arménie.*

Linflammation étant passée, servez-vous du collyre suivant.

℞ *Eau-rose, deux onces; de Chélidoine, une once; Trochiques Albi Rhasis, une dragme; Tuthie préparée, demi-dragme; Camphre, Sel de Saturne, de chacun quatre grains. Mêlez.* On pourroit encore y ajouter de la Myrrhe & de la Sarcocolle nourries dans le lait.

Si la Plaie est plus profonde, & que toutes les humeurs se soient épanchées, on employera les mêmes remedes, pour appaiser la douleur & l'inflammation, & on laissera incarner & cicatriser l'œil au plûtôt; mais comme la vue est entierement perdue, on substituera un œil de verre, afin de remédier à la difformité de cet organe. Lorsque la paupiere se trouve blessée avec le globe, il faut prendre garde qu'elle ne s'y attache en se cicatrisant. Pour l'éviter, on aura soin de faire ouvrir l'œil au Malade quand on le pansera, & de le lui faire remuer en différens sens. *Voyez* Munnikc.

Il n'y a point de remedes à proposer à l'égard des Plaies qui pénétrent jusqu'au cerveau par l'ouverture de l'orbite. Elles sont absolument mortelles.

Il y a des précautions à prendre dans la cure des Plaies des yeux. Il faut les

bander tous deux ; l'un ne pouvant se mouvoir sans l'autre, à cause de la sympathie qui est entr'eux par le nerf optique. La lumiere & les objets qui exciteroient des mouvemens dans l'œil sain, s'il étoit libre, occasionneroient dans l'œil blessé de semblables mouvemens qui lui seroient très-nuisibles.

On n'oubliera pas de saigner le Malade plusieurs fois, tant du pied que du bras, & de lui faire observer la diéte, le repos, la tranquillité & un régime humectant & rafraîchissant.

Les Plaies des joues doivent se réunir par le moyen de la suture seche, pour éviter la difformité. Quand même elles seroient contuses, si elles sont récentes, elles peuvent se guérir par cette méthode. La peau & la chair de ces parties est assez lâche & prête assez facilement pour en espérer un heureux succès. On les pansera avec les mêmes remedes que les autres Plaies faites par incision. Si elles étoient profondes & avec perte de substance, en sorte que la suture seche ne fût pas suffisante pour en rapprocher & maintenir les lévres, on y feroit une suture entre-coupée. Quand ce sont des Plaies contuses, on y applique le baume d'Arcéus, ou quelque digestif propre à pro-

curer une douce suppuration. Si les Plaies pénétrent dans la bouche, on met entre les dents & la Plaie un linge trempé dans le miel rosat seul, ou mêlé avec quelques gouttes d'esprit de vin, ou de teinture de Saturne.

Pour prévenir l'inflammation, on saigne copieusement le Malade. Si cet accident n'est pas considérable, on ne laisse pas de faire la suture; & quand l'enflure est diminuée, on serre les points. Lorsque ces Plaies sont accompagnées d'hémorragie, après les avoir lavées avec le vin tiéde, & laissé saigner raisonnablement, on l'arrête par les moyens que nous avons proposés dans les Plaies des vaisseaux sanguins.

Quelquefois les Plaies des joues, particulierement celles qui sont près des oreilles, percent le conduit salivaire. La salive qui en sort continuellement, les humecte si fort, qu'on a bien de la peine à les cicatriser sans qu'il y reste une fistule. La poudre d'os de seche seule ou mélée avec un digestif, guérit souvent ces trous fistuleux. Mais on est quelquefois obligé d'avoir recours aux caustiques pour consumer les bords calleux de la fistule. Une petite tente chargée de précipité rouge bien broyé avec un peu d'esprit de

vitriol eſt propre pour cela. Encore ce remede eſt-il inutile, ſi l'embouchure du conduit ſalivaire qui perce dans la bouche, ſe trouve détruite & fermée par une régénération de chairs ou une cicatrice. La ſalive ne trouvant point d'iſſue, ſort toujours par la fiſtule. En ce cas il faut percer la joue de part en part avec un fer rouge, appliquer un petit plumaceau chargé de baume du Pérou ou d'Arcéus, & par-deſſus un emplâtre aglutinatif, ſur l'ouverture extérieure pour la fermer, & laiſſer l'intérieure à découvert, afin de déterminer la ſalive à couler dans la bouche. On a guéri des fiſtules invétérées de cette nature par cette méthode.

On défendra bien au Malade de parler, de rire, de pleurer, d'enfler les joues, de prendre des alimens ſolides qui l'obligent de mâcher, & de faire aucun mouvement qui puiſſe écarter les lévres de la Plaie, ce qui ſeroit encore plus dangereux, ſi la Plaie avoit été accompagnée d'hémorragie. Tous ces mouvemens la renouvelleroient facilement. On ne fera prendre au Bleſſé que des liquides avec un biberon à bec plat, pour ne pas l'obliger d'ouvrir la bouche.

Les Plaies de l'oreille externe ſe gué-

rissent assez promptement. Lorsqu'il n'y a qu'une simple incision, un emplâtre aglutinatif est suffisant pour contenir les lévres de la Plaie dans un contact mutuel. Mais si l'oreille est coupée de part en part, ensorte pourtant qu'une partie demeure attachée au tout, il faut y faire quelques points de suture entrecoupée, évitant de percer le cartilage, si on le peut, crainte d'inflammation. Lorsque l'oreille est entierement emportée, il n'y a pas moyen de la remettre. Il ne s'agit que de panser la Plaie à l'ordinaire.

Les Plaies du nez qui n'intéressent que les tégumens, doivent se guérir par le moyen de la suture seche pour éviter la difformité de la cicatrice. Souvent des compresses trempées dans le baume de Fioravanti, & soutenues par un bandage convenable sont suffisantes.

Si la Plaie est accompagnée de fracture, il faut d'abord faire la reduction des os avec un élévatoire garni de linge qu'on introduit dans les narines, pour relever les os fracturés ou enfoncés. Ensuite on panse la Plaie comme ci-dessus avec des compresses trempées dans le baume de Fioravanti, ou à son défaut, dans de bonne eau-de-vie. Les cannules qu'on introduisoit dans les narines après la réduction, pour soutenir les os du nez, suivant la

méthode des Anciens, sont inutiles. Ces os une fois réduits, se soutiennent bien d'eux mêmes. On peut cependant y mettre des bourdonnets trempés dans l'eau vulnéraire, ou l'eau-de-vie, plûtôt comme remedes que comme appui.

Les incisions des narines se réunissent sans peine en maintenant les lévres de la Plaie dans un attouchement mutuel, par le moyen des tampons de linge mollets, imbus d'eau-de-vie, introduits dans les narines, un emplâtre aglutinatif en dehors, ou des compresses trempées dans le baume de Fioravanti, & un bandage unissant tel qu'est celui qu'on appelle la *Fronde.*

Le bout du nez est quelquefois entierement coupé & séparé par un coup de sabre, ou de quelqu'autre instrument tranchant; les Anciens ont cru qu'une telle partie détachée du tout ne pouvoit plus se reprendre. En effet quelle apparence que des vaisseaux retirés dans la partie vivante affaissés dans la partie coupée, séparée, morte, puissent se rencontrer assez juste pour s'aboucher, s'anastomoser & permettre aux liquides d'y circuler comme auparavant. C'est encore moins possible dans les Plaies contuses. On allegue cependant un exemple du

contraire. En lavant la Plaie avec du vin tiede, faisant tremper le bout du nez dans le même vin pour l'échauffer un peu, le remettant ensuite dans sa situation naturelle, & l'y maintenant avec un emplâtre aglutinatif & la fronde, la réunion, dit-on, peut s'en faire, pourvu que la Plaie soit récente. *Voyez cet exemple dans le Traité des Opérations de M. de Garengeot, seconde édition, Tome III. p. 55.* C'etoit un bout de nez arraché avec les dents, craché dans le ruisseau d'une rue, écrasé avec les pieds, couvert de boue, lavé avec de l'eau froide, qui malgré toutes ces circonstances, se réunit & se cicatrisa en 4. jours. Il faut s'en raporter à la bonne foi de l'Auteur pour le croire.

Pourroit-on avoir recours à la méthode de Taliacot, autrefois Médecin de Boulogne, qui réparoit les nez, les oreilles & les lévres avec la propre chair du sujet? Il faisoit une incision à la peau du bras du patient dans l'endroit le plus charnu, y plaçoit le nez, l'oreille ou la lévre après les avoir ébarbés jusqu'au vif, faisoit une suture & un bandage convenable pour les attacher & pour bien assujettir la tête avec le bras. Quand les deux parties étoient bien réunies & incarnées ensemble, il coupoit un morceau de la chair

du bras & le tailloit pour lui donner sa forme naturelle ; si c'étoit un nez, il y creusoit des narines : mais cette opération est si pleine de difficultés, & seroit sujette à tant d'accidens, qu'on n'a pas jugé à propos de l'adopter. On a mieux aimé supléer par la prosthese au défaut d'un nez mutilé, en en mettant un artificiel fait avec une lame d'argent, & peint au naturel.

Les Plaies simples des lévres se réunissent assez facilement par un bandage unissant, ou un emplâtre aglutinatif : mais quand elles percent les lévres d'outre en outre, & les séparent en deux, il faut mettre en pratique la suture. Si la Plaie est située perpendiculairement à la lévre supérieure avec perte de substance, on fera la suture entortillée comme au bec de lievre. S'il n'y a point de perte de substance, on se contentera de faire deux points de suture entre-coupée, l'un près du bord de la lévre, l'autre dans le milieu. On mettra sur la Plaie un plumaceau chargé de baume du Pérou, si elle est faite par incision ; ou du baume d'Arceus, si elle est contuse, & par dessus une compresse trempée dans le vin, ou dans l'eau-de-vie. On assujettira l'appareil avec la fronde. On mettra entre les gencives & la lévre

un linge imbu de miel rosat, auquel on aura ajouté un peu d'esprit de vin. On saignera le Blessé, on lui défendra de parler, de rire, de manger, ni de rien faire qui puisse donner de mouvement aux lévres. Au bout de six ou sept jours la réunion doit être faite. Si la Plaie est à la lévre inférieure, on fera la même chose. Lorsqu'elle est transversale & pénétrante de part en part, il faut y faire la suture entre-coupée.

La cure des Plaies du Menton n'est point différente de celle des Plaies des autres parties : mais il faut toûjours éviter la difformité de la cicatrice. Si elle est à lambeau, & que le morceau ne soit point altéré, il n'est point nécessaire de le couper; on le remettra dans sa situation naturelle, on appliquera dessus un plumaceau trempé dans le baume de Fioravanti ou du Pérou, ou couvert de celui d'Arceus selon le cas, & une compresse humectée d'eau-de-vie, ou de vin tiéde, qu'on appliquera de maniere qu'elle tende à rapprocher le lambeau des bords de la plaie, & on assujettira le tout avec une mentonniere. Quand on levera l'appareil, on commencera à l'ôter par la base du lambeau, crainte de le détacher.

Pour les Plaies de la langue, on ne peut

employer que le syrop de roses seches, le miel rosat, ou un gargarisme fait avec six onces d'eau de plantain, une once de miel rosat & une dragme & demie de teinture de Saturne, ou

℞ *Feuilles de Plantain, de Chêne, d'Aigremoine, de chacune une poignée; Roses rouges, demi-poignée; Balaustes, deux dragmes. Faites bouillir le tout selon l'art dans une pinte d'eau jusqu'à la diminution du quart. Ajoutez à la colature trois onces de Miel Rosat.* On s'en gargarisera souvent la bouche.

Si la langue étoit coupée de part en part, & que le morceau tint encore par un endroit, il faudroit plûtôt que d'achever de le couper, tâcher de le réunir par quelques points de suture, & couper les bouts du fil près des nœuds, crainte qu'ils ne s'engageassent entre les dents. Lorsque la langue est entierement coupée, on perd ordinairement la parole, parce que cet organe est nécessaire pour articuler. Cependant l'on peut suppléer à ce défaut par le moyen d'un instrument ovale d'or ou de bois qu'on met dans la bouche. *Voyez la Dissertation de M. de Belebad Chirurgien de saumur, sur un Garçon qui parloit sans langue.*

Si la langue, en conséquence d'une Plaie d'arme à feu, venoit à se gonfler considérablement & à se durcir, on seroit obligé d'y faire une ou deux scarifications longitudinales, jusqu'au corps musculeux, sans quoi elle tomberoit bientôt en gangréne.

CHAPITRE XI.

Des Plaies du Cou.

LE cou peut être blessé par instrument tranchant, piquant ou contondant, par morsure ou par arme à feu; il est facile de connoître à l'inspection des Plaies quel est l'instrument qui les a faites.

Comme le cou est composé de peau & de graisse, de muscles propres & communs, du larynx & du pharinx, de la trachée-artére & de l'œsophage, de nerfs, de vaisseaux & de vertébres, par lesquelles passe la moëlle de l'épine; ses Plaies sont plus ou moins dangereuses, suivant les parties qu'elles offensent. Celles qui n'intéressent que les tégumens & même les muscles sont sans danger.

Les Plaies du larinx & du pharinx se connoissent par leur situation. Quand ils sont percés, l'air & les alimens sortent

par l'ouverture. Ces Plaies, quoique pénétrantes & très-dangereuſes, ne ſont pas toujours mortelles. Nous en avons vu pluſieurs qui en ont été guéris.

Quand la trachée-artére eſt coupée, l'air en ſort auſſi, & la parole eſt abolie ou diminuée. Si l'ouverture ne répond pas à celle de la peau, l'air qui en ſort pendant l'expiration peut s'inſinuer dans tout le corps graiſſeux, & produire un emphyſême univerſel. La Bronchotomie & l'expérience prouvent que les Plaies qui pénétrent cette partie peuvent ſe guérir, lorſque les carotides & les jugulaires internes ne ſont pas ouvertes.

Les Plaies de l'œſophage ſont encore plus dangereuſes que celles de la trachée-artére, quand elles le coupent tranſverſalement. Il ne peut guére être bleſſé de cette maniere que la trachée-artére, les veines jugulaires, les artéres carotides, les nerfs recurrens, ou ceux de la paire vague ne le ſoient auſſi; comme la Plaie laiſſe ſortir les alimens, & que ſes lévres ſont écartées par les mouvemens que l'œſophage fait dans la déglutition, elle ne ſe réunit pas ſi facilement.

Dans les Plaies latérales du cou les veines jugulaires internes & les artéres carotides peuvent être coupées. Alors il

ſurvient

ſurvient une hémorragie mortelle. Si les nerfs recurrens ou ceux de la paire-vague le ſont, toutes les parties auxquelles ils ſe diſtribuent y ſont intéreſſées ; elles perdent leur reſſort, leur mouvement, & leurs fonctions périſſent.

Les Plaies de la partie poſtérieure du cou qui pénétrent dans la moëlle de l'épine, ſont abſolument mortelles. Toutes les parties qui ſont au-deſſous perdent le mouvement & le ſentiment ; les urines & les excrémens ſortent involontairement ; il ſurvient ſouvent une convulſion, & le Bleſſé meurt en peu de jours, s'il ne perd pas la vie ſur le champ.

Les Plaies du cou faites par armes à feu, ſont plus dangereuſes que celles qui ſont faites par inſtrument tranchant. L'inflammation & la gangréne y ſurviennent plus facilement.

Cure. Les Plaies ſimples du cou doivent ſe traiter comme celles des autres parties. Lorſqu'une Plaies pénétre le larinx ou la trachée-artére, après l'avoir bien nettoyée & arrêté l'hémorragie, crainte que le ſang n'entre dans ce canal, & ne cauſe une toux très-incommode & très-fâcheuſe, on fera une ſuture entrecoupée aux tégumens, & on panſera la Plaie à l'ordinaire ; le Malade recouvrera par ce mo-

yen la parole dès que l'air ne ſortira plus par-là. Si l'ouverture de la trachée-artére ne répondoit pas à celle de la peau, on la découvriroit par une inciſion convenable. Quand cette ouverture n'eſt pas conſidérable, on peut ſe contenter d'y appliquer une eſpéce de plumaceau fait avec du papier mouillé, & panſer la Plaie avec le baume du Pérou, & une compreſſe trempée dans le vin. Deux ou trois jours après, l'emphisême ſe trouve diſſipé. Si la Plaie du larynx ou de la trachée-artére eſt faite par arme à feu, après avoir fait la ſuture, s'il eſt néceſſaire, on y appliquera le digeſtif ſuivant.

℞. *Térébenthine lavée, une once; Maſtich en poudre, une dragme & demie; Huile d'Hypericum, trois dragmes; blancs d'Oeufs avec les jaunes, ſuffiſante quantité pour en faire un onguent.*

On fera uſer au Malade d'un looch fait avec l'huile d'amandes douces & le ſyrop d'Althea, de chacun une once; poudre diatragacanth froid, deux dragmes. Il ſuccera ce looch avec un bâton de régliſſe, pour calmer la toux. On aura ſoin de le ſaigner copieuſement ſi l'on veut prévenir l'inflammation & la ſquinancie.

A légard des Plaies pénétrantes du pha-

rynx & de l'œſophage, on obſervera la même méthode qu'à celles du larynx & de la trachée-artére.

Lorſque ces ſortes de Plaies ſont avec une telle perte de ſubſtance que la ſuture n'a pas lieu ; quoique le Malade ſoit dans un état déſeſpéré, on ne laiſſera pas d'y apliquer un emplâtre qui ait de la conſiſtance. Tout autre topique liquide ou mou s'inſinueroit dans la trachée-artére quand le Bleſſé reſpireroit.

Si les nerfs ſont coupés ou bleſſés, on employera les remedes que nous avons dit convenir aux Plaies des tendons & des nerfs. Si les vaiſſeaux ſanguins ſont ouverts, on tâchera d'arrêter l'hémorragie par les moyens que nous avons propoſés dans la cure des Plaies des artéres & des veines, & même on en fera la ligature, ſupoſé qu'on ne puiſſe pas y réuſſir autrement. On a quelquefois arrêté le ſang des jugulaires en les comprimant avec les doigts juſqu'à ce qu'il fût caillé & qu'il bouchât l'ouverture : mais il faut ordinairement faire continuer la compreſſion pendant deux ou trois jours par des perſonnes qui ſe relaient.

Quoique les plaies de la moëlle de l'épine ſoient mortelles ; cependant pour ne pas abandonner le Malade, on le panſera

avec l'huile de térébenthine chaude, le baume du Pérou, ou l'huile de cire mêlée avec l'huile d'œufs, ou

℞ *Eſprit de Vin, deux onces : Miel Roſat, une once ; Aloës & Mirrhe en poudre, de chacune une dragme.* Mêlez.

On en chargera des plumaceaux, & l'on mettra par-deſſus dans les lévres de la Plaie un digeſtif fait avec *Miel & térébenthine de Veniſe, de chacun demi-once ; Thériaque, une dragme, & un jaune d'œuf.* Au reſte les Plaies de la moëlle de l'épine doivent ſe traiter comme celles du cerveau.

CHAPITRE XII.

Des Plaies de la Poitrine.

LEs Plaies de la Poitrine ſont ſimples ou compliquées, pénétrantes ou non pénétrantes. On regarde comme ſimples celles qui ne ſont accompagnées d'aucun accident fâcheux, & qui ne préſentent d'autre indication curative que la réunion. Les compliquées ſont ſuivies de ſymptômes dangereux auxquels on eſt obligé de remédier avant que de tenter à les réunir. Telles ſont celles qui ſe trou-

vent accompagnées de fracture des côtes, des clavicules, du ſternum ou des vertébres du dos ; celles qui pénétrent dans la capacité, & qui ouvrent quelques vaiſſeaux, ou qui bleſſent les parties qui y ſont contenues, comme le poumon, le médiaſtin, le péricarde, le cœur, le diaphragme, la veine cave, l'artére aorte, &c. Il y a quelquefois des Plaies qui traverſent la poitrine ſans offenſer les gros vaiſſeaux des parties qui y ſont renfermées. Par conſequent elles doivent être regardées comme ſimples, puiſqu'elles ſe guériſſent ſouvent par la ſimple réunion & la ſaignée, avec un régime éxact.

La vue, le toucher, la ſonde, l'emphyſême, & la ſortie de l'air de la poitrine, nous font ordinairement connoître que les Plaies pénétrent dans la capacité. On s'apperçoit que l'air en ſort quand on remarque ſur leurs lévres un ſang écumeux; qu'on entend un petit bruit, ou une eſpéce de ſifflement ; qu'une bougie allumée qu'on expoſe à l'ouverture, s'éteint, ou que ſa flamme vacille ; que des brins de coton ou de laine qu'on en approche ſont agités comme s'ils étoient expoſés au vent. Ces ſignes ſont encore plus manifeſtes lorſqu'on fait faire une grande expiration au Malade, la bouche

& les narines fermées. On n'a pas toujours le bonheur de découvrir la pénétration de la Plaie par les ſignes que nous venons de raporter. Une piquure quoique pénétrante, ou une Plaie faite par une épée fort étroite, peut ſe cicatriſer en peu de tems ſi l'on n'a pas le ſoin de l'entretenir ouverte ou de l'agrandir. Son trajet eſt quelquefois oblique. Le Bleſſé peut changer d'attitude après ſa bleſſure ; les muſcles ſe trouvant alors dans une ſituation différente, peuvent couvrir le progrès de la Plaie. Dans tous ce cas la ſonde n'y ſçauroit entrer, l'air n'en peut ſortir : ſon iſſue n'étant pas libre, il s'inſinue & ſe répand dans les interſtices des mucles & dans les cellules du corps graiſſeux, & forme preſque toujours un mephyſême autour de la Plaie. Quand on veut donc ſonder le Malade, on doit avoir l'attention de le faire mettre dans la même attitude qu'il étoit lorſqu'il a reçu le coup.

Quoique la ſonde n'entre point dans la Plaie, & que l'air n'en puiſſe pas ſortir, on ne doit pas décider pour cela qu'elle n'eſt pas pénétrante. Nous en avons un exemple dans la perſonne de M. Couët Chanoine de Notre Dame de Paris. Il reçut au mois d'Avril 1736. un

coup de couteau ou de poignard à la partie antérieure de la poitrine du côté droit, près du ſternum. L'inſtrument avoit percé longitudinalement le cartilage de la quatriéme des vraies côtes, de la longueur de deux travers de doigt. La ſonde ne pouvant entrer par une Plaie ſi étroite, détermina les Chirurgiens à croire qu'elle n'étoit point pénétrante. L'ouverture du cadavre prouva le contraire. Nous trouvâmes le poumon percé de la profondeur de quatre travers de doigt, & un épanchement conſidérable de ſang dans la capacité droite de la poitrine. Si l'on remarque donc que la reſpiration eſt difficile & laborieuſe, que le Bleſſé crache du ſang, qu'il ſurvient une fiévre aigue, une toux opiniâtre, une grande douleur de côté, des foibleſſes & autres ſymptômes qui ne ſe rencontrent point dans les Plaies ſimples, on peut croire qu'elle a pénétré dans la capacité.

Dans les grandes Plaies de la poitrine, qui ſont pénétrantes, la parole & la reſpiration manquent pendant qu'elles ſont découvertes, & que l'air trouve plus de facilité à y entrer & ſortir que par la bouche; auſſi-tôt qu'on les ferme ces deux fonctions ſe rétabliſſent.

Quand les poumons ſont bleſſés, il ſur-

vient une toux fâcheuse, un crachement de sang, une fiévre continuelle, une grande opression ; la voix est tremblante & entre-coupée. Si les gros vaisseaux sont ouverts, il se fait dans la capacité un épanchement de sang qui augmente la difficulté de respirer, & cause une pesanteur douloureuse vers les fausses côtes, particulierement quand on est assis, parce qu'alors le sang épanché comprime le diaphragme. Lorsqu'on se met sur le coté oposé à la blessure, le sang s'étendant sur le médiastin, produit une douleur & une pesanteur incommode tout le long du milieu de la poitrine, & des inquiétudes si grandes qu'on est obligé de changer de place à tous momens. Si l'épanchement est des deux côtés de la capacité, l'opression est plus considérable, & l'on ne sçauroit presque se tenir que sur le dos. Quand le sang trouve une issue par l'ouverture de la Plaie, le Malade en crache moins.

Lorsqu'une Plaie pénétre dans les ventricules du cœur, ou dans les gros vaisseaux sanguins, il se fait en peu de tems un épanchement de sang qui remplit le péricarde ou la poitrine, la respiration manque, les extrêmités se refroidissent ; il survient une sueur froide, on tombe

enſincope, & la mort ſuit de près.

Si le diaphragme eſt bleſſé, la reſpiration eſt très-génée & très-difficile. Il s'y joint une inflammation, une fiévre aigue, des mouvemens convulſifs, le délire, le hoquet, un ris ſardonien, & ſouvent l'on meurt, pour ainſi dire, en riant.

Lorſque l'œſophage ou le canal thorachique ſont percés dans la poitrine, les alimens ou le chyle s'épanchent dans la capacité, & y produiſent une eſpéce d'hydropiſie.

Les bleſſures des nerfs recurrens & cardiaques ſont ſuivies de convulſions conſidérables, d'extinction de voix, & d'autres accidens formidables.

Prognoſtic. Les Plaies ſimples de la Poitrine qui ne ſont point pénétrantes, peuvent ſe guérir, & doivent ſe traiter comme les autres Plaies ſimples.

Les Plaies compliquées ſont plus ou moins dangereuſes, ſuivant les parties qui ſont offenſées. Quand elles ſont faites par inſtrument contondant, ou par arme à feu, le danger en eſt plus grand, parce que l'inflammation, la fiévre & les autres accidens qui en ſont les ſuites, s'y joignent plus facilement.

Lorſque la fracture des côtes fait la complication de la bleſſure, en lés rédui-

ſant, s'il eſt néceſſaire, & panſant la Plaie comme il convient, on en guérit ordinairement. Si la fracture eſt aux vertébres du dos, & que la moëlle de l'épine ſoit bleſſée, la Plaie eſt le plus ſouvent mortelle; parce que ſa ſubſtance, ſes membranes & ſes fonctions ſont les mêmes que celles du cerveau & du cervelet pour les fonctions naturelles. Le ſuc nerveux ne pouvant plus influer dans les organes qui ſont au-deſſous de la bleſſure, le ſentiment & le mouvement y ſont abolis, & les autres actions périſſent.

Ce n'eſt pas la léſion ſeule de la moëlle de l'épine qui fait le danger des Plaies de la partie poſtérieure de la Poitrine. Le grand nombre de tendons qui s'attachent aux apophyſes des vertébres du dos, les nerfs qui ſortent des parties latérales du corps de ces vertébres, les artéres intercoſtales & la veine azygos les rendent auſſi fort dangereuſes. L'ouverture de ces vaiſſeaux ſanguins produit une hémorragie mortelle, quand on ne s'en apperçoit pas & qu'on ne peut y remédier.

Les Plaies qui ouvrent les gros vaiſſeaux, tels que l'aorte, la veine cave, l'artére ou la veine poulmonaire, ſont abſolument mortelles. La mort arrive ſubitement, ou peu de tems après, ſuivant

que l'épanchement de ſang ſe fait plus ou moins promptement.

Toutes les Plaies des poumons ne ſont pas abſolument mortelles. Celles qui n'offenſent point les gros vaiſſeaux, & qui ne cauſent pas d'épanchement, ſe peuvent guérir; on en a vu qui traverſoient la Poitrine & les poumons de part en part, ſans cauſer la mort. Il eſt vrai qu'il eſt rare qu'on en revienne. Le mouvement perpétuel de ce viſcére s'opoſe ordinairement à leur conſolidation. Quand le poumon eſt adhérant à la plévre, on en guérit plus facilement; le ſang épanché trouve une iſſue par la Plaie, & ne ſéjourne pas dans la capacité. S'il n'y a point d'adhérence, la Plaie ne ſe cicatriſe guére qu'il ne s'y en faſſe.

Lorſque l'épanchement de ſang dans la capacité de la Poitrine eſt abondant, ſi le Bleſſé n'en meurt pas ſur le champ, il ſouffre une opreſſion & une ſuffocation conſidérable. La néceſſité où l'on eſt de le panſer ſouvent, ou de faire l'opération de l'emphyſême pour vuider le liquide épanché, & faciliter le mouvement du poumon & du diaphragme, le ſoulage bien pour quelque tems: mais quoique ce ſoit l'unique reſſource, ſa guériſon n'en eſt pas plus ſûre, quand le coup a ouvert

quelque vaiſſeau qui fourniſſe toûjours du ſang.

Si une Plaie pénétrante dans la Poitrine eſt ſuivie d'inflammation, de fiévre aigue, de difficulté de reſpirer, c'eſt ordinairement une preuve qu'il ſe fait inſenſiblement un épanchement dangereux qui produit bientôt un emphyſême ou une phthiſie : lorſque le pus ſe forme, les ſymptômes ſe calment un peu, mais il ſurvient une fiévre & des friſſons irréguliers qui dénotent qu'il eſt formé.

Les Plaies du médiaſtin ſont fort à craindre. Elles cauſent ſouvent une inflammation, une fiévre aigue & d'autres ſymptômes qui en ſont les ſuites. Celles du péricarde ſont le plus ſouvent mortelles. S'il ne ſe fait pas un épanchement de ſang dans cette envelope ou dans la capacité de la Poitrine, qui faſſe mourir en peu de tems le Malade, il tombe ordinairement dans une fiévre lente qui le conſume peu à peu, & qui termine enfin ſes jours.

Les Plaies du cœur ſont néceſſairement mortelles. Ce viſcére eſt toûjours dans un mouvement ſi violent, qu'elles ne peuvent ſe réunir. Si elles percent les ventricules, & que l'ouverture ſoit conſidérable, le Bleſſé meurt ſubitement ; ſi elle

eſt petite, la mort peut être différée de quelques heures : mais comme la Plaie s'agrandit toûjours par la diaſtole du cœur l'épanchement de ſang augmente, & termine bientôt la vie du Malade. Lorſque la Plaie eſt fort étroite, & qu'elle ne pénétre que dans la ſubſtance du cœur, ſans percer ſes ventricules, on peut vivre pluſieurs jours. Nous avons vu une perſonne qui avoit reçu un coup d'épée au travers du cœur, & qui vécut douze jours. A l'ouverture de ſon cadavre nous trouvâmes que le coup, dans ſon trajet, avoit paſſé par le *Septum medium*, entre les deux ventricules, ſans les percer.

Les Plaies de la ſubſtance charnue du diaphragme ſont très-dangereuſes. Celles de ſa partie tendineuſe cauſent ſouvent la mort. Elles ſont accompagnées d'une grande difficulté de reſpirer. Leurs ſymptômes les plus ordinaires ſont la fiévre, le délire, la convulſion, le hoquet, le ris ſardonien.

Les Plaies de Poitrine qui coupent l'œſophage, le canal thorachique, les cordons & les plexus de nerfs qui ſe trouvent dans cette capacité, ſont mortelles, par les raiſons que nous avons alléguées dans le diagnoſtic.

Cure. Les plaies ſimples de la poitrine qui ne pénétrent pas dans ſa capacité,

n'exigent point d'autre panſement que celui des Plaies des autres parties charnues. Quand une côte eſt découverte & alterée ou offenſée ; il faut la ruginer, & traiter enſuite la Plaie comme ſimple. Si la côte eſt enfoncée ou caſſée, on la réduira avant de penſer la Plaie, & on la panſera comme les Plaie compliquées avec fracture.

Lorſqu'une Plaie pénétre dans la capacité ſans léſion des vaiſſeaux & des parties contenues, & ſans épanchement, il faut la laiſſer fermer, & la regarder comme une Plaie ſimple. Si l'on ſoupçonne qu'il y ait quelque épanchement ou quelque partie interne qui ſoit offenſée, on entretiendra la Plaie ouverte, non pas avec une tente ou une cannule, comme vouloient les Anciens ; les viſcéres ne manqueroient pas d'en être incommodés & meurtris, à cauſe que leur mouvement continuel les feroient heurter à tout moment contre ces corps durs : mais il ſuffira de mettre entre les lévres de la Plaie un morceau de linge aſſez long en dehors pour empêcher qu'il n'entre dans la Poitrine pendant l'inſpiration. On y ajouttera un bourdonnet lié avec un fil, & par-deſſus des plumaceaux chargés de baume d'Arceus ou d'un digeſtif. On apliquera

ſur le tout un emplâtre un peu aglutinatif, tel qu'eſt celui d'André de la Croix, pout éviter que l'air ne pénétre la Plaie. L'apareil ſera maintenu par un bandage convenable, qui conſiſtera en une ſerviette pliée en trois autour de la Poitrine, & ſoutenue par le ſcapulaire.

Si l'ouverture de la Plaie eſt trop étroite pour donner une iſſue libre à la matiere épanchée, on l'agrandira avec un biſtouri, à la faveur d'une ſonde crenelée. Supoſé que la Plaie avec épanchement fût à la partie ſupérieure de la Poitrine, il faudroit faire une contre-ouverture ; c'eſt-à-dire, l'opération de l'emphisême à la partie inférieure, parce que c'eſt ſur le diaphragme que deſcend le liquide épanché. On ne peut ſe diſpenſer de faire cette opération quand le Malade eſt menacé d'être bientôt ſuffoqué par la préſence du ſang qui remplit la capacité & gêne les poumons. Il eſt vrai qu'on ne peut répondre du ſuccès : mais il périroit encore plûtôt en ne la faiſant pas.

L'intervalle des panſemens doit ſe régler ſur l'abondance de l'épanchement. On laiſſe d'abord évacuer tout ce qui peut ſortir par l'ouverture, ce qui ſoulage beaucoup le Malade : mais ſi peu de tems

après l'opreſſio on, la difficulté de reſpire, la peſanteur ſur le diaphragme, augmentent conſiderablement, on eſt obligé de le panſer ſouvent pour prévenir, par l'évacuation de la matiere épanchée, de plus grands accidens. Il eſt vrai que cette néceſſité eſt de mauvais augure. On a ſoin de mettre le Bleſſé dans une ſituation propre à favoriſer la ſortie du liquide étranger, & de lui faire retenir ſon haleine, afin que les poumons gonflés d'air le chaſſent plus facilement par la Plaie. On fait auſſi à chaque panſement, après l'iſſue de la matiere, des injections chaudes avec l'eau d'orge, ou de joubarbe, & le miel roſat : mais il faut tâcher de faire ſortir tout ce qu'on aura injecté. Le peu qu'il en reſteroit s'aigriroit bientôt, & cauſeroit une toux fâcheuſe, ſuivie d'autres accidens. Si le poumon ſe préſentoit à l'ouverture de la Plaie & s'opoſoit à l'iſſue du liquide, on le repouſſeroit avec une ſonde boutonnée. Pendant le panſement on entretiendra l'air de la chambre chaud, & l'on panſera le plus promptement qu'il ſera poſſible, pour ne pas laiſſer long tems la Plaie à l'air. Il faudra ſaigner le Malade ſuivant la violence de l'inflammation & de la fiévre, & ne lui accorder que des ali-

mens doux & liquides. On préviendra, ou l'on calmera la toux par des béchiques.

Lorſqu'après pluſieurs panſemens il ne ſort plus rien par la Plaie, on travaillera à la réunion.

Quand l'épanchement eſt produit par l'ouverture d'un artére intercoſtale, il faut tâcher d'en faire la ligature avec une aiguille courbe.

Le traitement des Plaies des autres parties contenues de la Poitrine, n'eſt point différent de celui que nous venons de propoſer. On obſervera cependant que ſi quelques gros vaiſſeaux étoient ouverts, l'opération de l'emphyſême ſeroit inutile. La foibleſſe du Malade & la mort qui ſuivroient de près, ne permettroient pas de la faire. Elle ne ſerviroit de rien non plus ſi l'épanchement étoit dans le poumon.

CHAPITRE XIII.

Des Plaies du Bas-Ventre.

LEs Plaies du Bas-Ventre ſont ſimples ou compliquées, pénétrantes, ou non pénétrantes. Celles qui pénétrent dans la capacité, ſont avec léſion des par-

ties internes, ou ſans léſion, avec iſſue de ces mêmes parties, ou ſans iſſue; avec épanchement, ou ſans épanchement. Les parties internes qui peuvent être bleſſées, ſont tous les viſcéres de l'abdomen, les vaiſſeaux & les nerfs, d'où réſultent autant de Plaies différentes. Les parties qui ont coûtume de ſortir par les Plaies pénétrantes, ſont l'épiploon & les inteſtins, particulierement l'ileon; ce ſont des viſcéres flottans qui peuvent s'étendre plus facilement que les autres au-delà de leur ſituation naturelle.

Toutes les Plaies externes du Bas-Ventre ne ſont pas toujours ſimples. Celles qui offenſent les aponévroſes des muſcles droits, ou la ſurface externe du péritoine, attirent ſouvent des accidens très-fâcheux qui les rendent compliquées. Au contraire il y en a de pénétrantes, qui n'étant accompagnées d'aucune léſion des viſcéres, guériſſent ſi promptement ſans accidens, par la ſeule réunion, qu'on doit les regarder comme ſimples.

Diagnoſtic. Il eſt cependant eſſentiel de connoître ſi une Plaie du Bas-Ventre pénétre dans ſa capacité pour faire un juſte prognoſtic, & diriger ſes intentions curatives. L'introduction de la ſonde, du ſtilet, ou d'une bougie, nous peu-

vent conduire à cette connoiſſance. Lorſque l'un de ces inſtrumens entre bien avant, & paroit aller au delà de l'épaiſſeur des tégumens, c'eſt un ſigne de pénétration. Il faut néanmoins prendre garde de s'y tromper. Si la direction de la Plaie eſt oblique, on peut y faire entrer une grande partie de la ſonde ſans qu'il y ait pénétration; ou ſi les muſcles de l'abdomen changent de ſituation après la bleſſure, en ſorte que les fibres de l'un gliſſent ſur celles de l'autre, & couvrent le trajet de la Plaie, la ſonde n'y pouvant entrer pourroit faire croire qu'elle ne ſeroit pas pénétrante, quoiqu'elle le fût. En ce cas, on tâchera de mettre le Malade dans la même attitude qu'il étoit quand il a été bleſſé, pour voir ſi l'on découvrira la pénétration par la ſonde. Si l'on ne peut pas y réuſſir, on fera attention aux ſymptômes qui accompagnent la bleſſure. Le ſigne le plus certain que la Plaie eſt pénétrante, c'eſt la ſortie de l'épiploon ou de l'inteſtin. On tire encore un grand éclairciſſement des excrétions & des fonctions léſées, comme on le verra dans la ſuite.

Il ne ſuffit pas d'être inſtruit de la pénétration des Plaies, pour en faire un jugement judicieux; il faut encore ſçavoir

quelles ſont le parties internes qui peuvent être bleſſées : on peut parvenir à cette connoiſſance en ſe reſſouvenant des viſcéres qui ſont contenus dans chaque région ; en faiſant attention à la ſituation & à la direction de la Plaie, aux ſymptômes qui l'accompagnent, à la léſion des fonctions, à la différence des humeurs ou des matieres qui ſortent par ſon ouverture, ou par les autres voies, comme nous l'avons dit dans le Diagnoſtic des Plaies, Article V., & comme nous allons voir dans la ſuite.

On connoît que le foie eſt bleſſé quand la Plaie, qui pénétre dans la capacité, eſt ſituée à l'hypocondre droit vers les fauſſes côtes, que ſon trajet ſe porte de ce côté-là, qu'il en ſort beaucoup de ſang ou que le ventre devient tendu & douloureux par l'épanchement qui s'y fait ; quand on ſent en cet endroit, & dans les parties voiſines de grandes douleurs avec élancement & pulſation ; qu'il ſurvient une fiévre aigue, une difficulté de reſpirer, un vomiſſement bilieux ; que les matieres qu'on rend par les ſelles ſont ſanguinolentes, & de couleur de lie de vin ; preuve que le ſang coule dans le duodenum par le canal choledoque. Lorſqu'une telle Plaie eſt profonde, elle cauſe des défail-

ſances, des ſueurs froides, & une mort prompte.

La bleſſure de la Rate ſe connoît par la ſituation & la direction de la Plaie qui pénétre dans l'hypocondre gauche vers les fauſſes côtes; par l'écoulement copieux d'un ſang noir qui ſort de la Plaie, ou qui s'épanche dans le Bas-Ventre, & y cauſe une tenſion; par la douleur qu'on ſent dans cet endroit, par la fiévre & la ſoif qui s'y joignent; par le vomiſſement & la difficulté de reſpirer, à cauſe que l'eſtomac & le diaphragme ſouffrent par conſentement.

Rien ne peut faire ſoupçonner la bleſſure du pancreas, que la direction du coup vers cette partie; la douleur enfoncée qu'on ſent vers les premieres vertébres des lombes; l'épanchement d'une lymphe ſanguinolente dans la capacité du Bas-Ventre.

On peut juger que l'Eſtomac eſt bleſſé par la ſituation de la Plaie à l'épigaſtre; par ſa direction vers ce viſcére; par une douleur fixe & violente qu'on y ſent; par un hoquet fréquent & des vomiſſemens preſque continuels; par la foibleſſe du pouls, les défaillances & la difficulté de reſpirer, ſur-tout lorſque la Plaie eſt à l'orifice ſupérieur. Si l'eſtomac eſt percé,

les alimens, tant ſolides, que liquides, ſortiront en partie par la Plaie; en partie par le vomiſſement, auſſi-tôt qu'on les aura pris. Il pourra s'en épancher auſſi dans le Bas-Ventre. On rendra du ſang par la bouche. Les déjections ſeront ſupprimées.

Il ſurvient preſque les mêmes accidens à la bleſſure des inteſtins grêlés. On y ſent une grande douleur; on a le ventre tendu; on eſt attaqué d'un vomiſſement ordinairement, il ſort ſouvent des matieres chyleuſes par la Plaie quand l'inteſtin eſt percé, ou ſi la bleſſure ne leur donne pas d'iſſue, elles s'épanchent dans la capacité. On rend par les ſelles un ſang coagulé noirâtre ou brun. A ces accidens ſe joignent une inflammation & une fiévre conſidérable. Enfin les inquiétudes, les revéries & le hoquet annoncent la mort du Malade. Lorſque la bleſſure eſt aux gros inteſtins, les matieres fécales ſortent par la Plaie, ou l'on en ſent l'odeur quand on la panſe; les déjections ſont ſanglantes. Si c'eſt le colon qui ſoit bleſſé, le ſang qu'on rend par l'anus eſt coagulé, mais diſtinct des autres matieres; ſi c'eſt le rectum, le ſang eſt rouge, vermeil, & liquide comme un ſang qui vient de s'épancher.

Il eſt difficile de connoître ſi le meſen-

tere eſt bleſſé. La direction & la profondeur du coup nous le peuvent faire conjecturer. Si les gros vaiſſeaux ſanguins de ce viſcére ſont ouverts, il ſe fait en peu de tems un épanchement conſidérable dans le Bas-Ventre, ſuivi de tenſion, de difficulté de reſpirer, & de pluſieurs autres ſymptômes mortels. Quand les glandes où les vaiſſeaux lactés ſe réuniſſent, ſont percées, la lymphe & le chyle s'épanchent dans la capacité, & produiſent une hydropiſie chyleuſe. Lorſque ces humeurs viennent à s'échauffer & à ſe corrompre par leur ſéjour, elles enflamment & gangrénent les inteſtins & les autres viſcéres. D'ailleurs comme le chyle ne ſe diſtribue preſque plus dans le ſang, & ne fournit que peu de nourriture, le Malade meurt de foibleſſe, d'épuiſement & d'inanition.

La bleſſure des reins ſe fait connoître par la ſituation & la direction de la Plaie; par la douleur qu'on y ſent, & qui s'étend juſqu'aux aines & aux teſticules; par les urines ſanglantes & noirâtres; par des nauſées & des vomiſſemens ſéreux, à cauſe de la ſympathie que les nerfs entretiennent entre ces viſcéres & l'eſtomac, & du regorgement de l'urine dans la maſſe du ſang, lorſque les reins enflammés ne la ſéparent

pas comme à l'ordinaire. Si la Plaie eſt large & profonde, il en ſort un ſang ſéreux qui s'épanche dans le Bas-Ventre, s'échauffe, s'enflamme, ſe corromps, & produit la gangrene.

Peu de ſignes font connoître la bleſſure des Uréteres. Il n'y a que la direction du coup, le ſiége de la douleur, les urine ſanglantes, un emphyſême œdemateux & profond autour de la Plaie, qui puiſſent en fournir des indices. Le ſang qui ſort avec les urines eſt un peu moins fluide, moins rouge, & moins vermeil que s'il ne venoit que de la veſſie. L'emphyſême œdemateux eſt produit par l'urine des uretéres qui s'inſinue dans le tiſſu cellulaire du péritoine, dans les interſtices des muſcles, & dans les cellules du corps graiſſeux, où elle forme une tumeur, qui étant preſſée alternativement avec les doigts, fait du bruit comme un véritable emphyſême. Lorſque les uretéres ſont coupées, l'urine s'épanche dans la capacité du Bas-Ventre.

On connoît que la Veſſie eſt bleſſée par la ſituation de la Plaie à la partie inférieure de l'hypogaſtre, ou par la direction du coup vers ce viſcére ; par la douleur & la tenſion qu'on y ſent ; par l'urine qui

ſort

ſort de la Plaie ; celle qu'on rend par l'uréthre eſt ſanglante, & le ſang qu'on y remarque eſt fluide, rouge, vermeil. Enfin le Bleſſé n'urine qu'avec beaucoup de peine & de douleur.

On préſume que la Matrice eſt bleſſée par la ſituation & la direction de la Plaie ; par la grande douleur qui s'y fait ſentir ; & par le ſang qui ſort du vagin, ſupoſé que le coup ait pénétré juſques dans la cavité de ce viſcére.

Quelquefois il ſe trouve pluſieurs viſcéres bleſſés d'un même coup. La combinaiſon des ſignes & des ſymptômes que nous avons aſſignés à chacun en particulier, en fait le diagnoſtic.

Si la Veine cave, l'Aorte, ou quelqu'autre gros vaiſſeau ſanguin ſont ouverts, il ſe fait un grand épanchement de ſang dans la capacité ; il en ſort beaucoup par la Plaie, ſi elle n'eſt pas trop étroite, le ventre devient bientôt gonflé & tendu, & la mort ſuit de près, ſuivant que l'épanchement eſt plus ou moins prompt.

Quand il y a quelque cordon de nerfs, ou quelque ganglion bleſſé, on voit naître des mouvemens convulſifs, & d'autres fâcheux ſymptômes, qu'on ne peut attribuer à la bleſſure particuliere des viſcéres.

Lorſque les muſcles pſoas & iliaque ſont bleſſés, il y ſurvient une inflammation, & la flexion de la cuiſſe eſt léſée.

Prognoſtic. Les Plaies du Bas-Ventre qui ne ſont point pénétrantes, & qui n'offenſent ni les aponévroſes des muſcles, ni le péritoine, ſont ſans danger, à moins qu'elles ne ſoient conſiderables, & avec beaucoup de perte de ſubſtance. Il ſuit de-là que celles qui pénétrent juſqu'à la lame externe du péritoine ſont plus dangereuſes, ainſi que celles qui ſe trouvent ſituées au milieu de l'abdomen ; les muſcles droits qui y paſſent, & la réunion aponévrotique de tous les autres muſcles qui forment la ligne blanche, les rendent ſuſceptibles de bien des accidens.

Les Plaies qui pénétrent dans la capacité, ſont à craindre : mais ſi aucune des parties internes ne ſe trouve bleſſée, elles ſe guériſſent auſſi facilement, & auſſi promptement que celles qui n'inrtéreſſent que les tégumens. Cependant lorſqu'elles ſont accompagnées de l'iſſue de l'épiploon ou des inteſtins, elles ſont bientôt ſuivies des ſymptômes facheux, à moins qu'on ne faſſe rentrer au plûtôt ces viſcéres dans la capacité ; expoſés à l'air, ou peut-être étranglés entre les lé-

vres de la Plaie, si elle est trop étroite, ils ne manquent pas de se gonfler, de devenir livides, de se corrompre, de se gangréner, & de causer en peu de tems un *miserere* funeste. Lorsqu'il n'y a que l'épiploon seul qui soit sortit, le mal n'est pas si dangereux que quand l'intestin l'accompagne dans son issue, parce que l'étranglement de celui-ci produit des accidens plus périlleux que celui de l'épiploon seul: mais il vaut mieux que l'épiploon & l'intestin soient sortis ensemble, que l'intestin seul; envelopé de cette membrane graisseuse, il n'est pas si fortement comprimé, & peut rentrer plus facilement.

Hippocrate met au nombre des Plaies mortelles celles du foie. L'hémorragie qui survient fait périr le Malade avant qu'on puisse la faire cesser; & si par bonheur l'on parvient à l'arrêter, il se forme un abscès ou un ulcére qui guérit rarement. Si la Plaie est étroite, & qu'il n'en sorte pas beaucoup de sang, ce viscére s'enflamme & s'abcéde. Cependant plusieurs Auteurs ont observé des Plaies du foie, même avec perte de substance, qui se sont heureusement guéries. Voyez Paul Æginette, Hildan, Glandorpe, & autres. On peut dire que les Plaies de

la partie convexe ſont beaucoup moins dangereuſes que celles de la partie cave. Dans celles-ci la veine-porte eſt plus expoſée à être bleſſée, & le ſang qui en ſort, ou le pus, s'il ſe forme un abſcès en cet endroit, ſont obligés de s'épancher dans la capacité ; au lieu que dans les premieres, le ſang peut ſortir par l'ouverture des tégumens, ou s'il s'y forme un abſcès, on peut l'ouvrir, & y porter les remedes convenables. Ce ſont ces ſortes de Plaies qu'on a vu guérir.

Les Plaies de la rate ne ſont pas moins dangereuſes que celles du foie. L'épanchement qui ſe fait dans le Bas-Ventre cauſe les accidens mortels que nous avons allegués dans le Diagnoſtic. Quand la rate eſt entierement emportée, il ſemble qu'il y auroit plus d'eſpérance de guériſon que lorſqu'elle n'eſt que bleſſée. On l'ôte facilement aux Chiens, ſans qu'ils en meurent. Fioravant dit avoir enlévé à une femme Grecque une rate qui péſoit 32. onces, & l'avoir guérie en 24. jours. Clarkin. *Miſcellaneor. Curioſor. an.* 4. *obſervat.* 165. raporte qu'un Chirurgien coupa une partie de l'épiploon avec toute la rate à un Boucher qui s'étoit ouvert le côté gauche du ventre avec un couteau de boucherie, qu'il

fit la ſuture, & qu'il en guérit parfaitement en peu de tems. *Voyez Biblioth. Anatom. de le Clerc & de Manget, edit.* 1695. *p.* 353. On pourroit donc croire que les Plaies de la rate ne ſeroient pas mortelles ſi l'on en faiſoit l'extirpation : mais outre la difficulté de cette opération dans l'homme, il eſt à préſumer qu'elle ne réuſſiroit pas ſi bien que dans les animaux ; & ſi la Plaie étoit conſidérable, l'épanchement de ſang qui ſurviendroit feroit plûtôt périr le Bleſſé, qu'on ne ſe ſeroit déterminé à le ſécourir par ce moyen.

La bleſſure du pancreas eſt très dangereuſe, non-ſeulement à cauſe de l'inflammation & de l'abſcès qui peuvent y ſurvenir, mais auſſi parce que l'humeur qui s'y filtre s'épanche dans le Bas-Ventre.

Les Plaies du ventricule cauſent ordinairement la mort. C'eſt une partie membraneuſe & nerveuſe, qui ſe réunit difficilement, & dont le mouvement s'opoſe à la réunion. Celles de ſon orifice ſupérieur ſont abſolument mortelles. La quantité de nerfs qui s'y diſtribuent le rend ſi ſenſible, que ſes bleſſures ſont périr les Malades par des vomiſſemens, des convulſions & des hoquets continuels. Si la Plaie eſt à ſon fond, ou à ſa partie antérieure,

les alimens s'épanchent dans le Bas-Ventre, & y font bientôt tomber les autres viscéres en gangréne. Quoique la raison & l'expérience confirment ce prognostic, qui est d'Hyppocrate, il n'est pas sans exception. Plusieurs Auteurs font mention de la guérison des Plaies de ce viscére. Fallope, Alexandrinus, Skenkius, Grollius, Sennert, Diemerbrœck, rapportent que des couteaux avalés inopinément, sont sortis par l'épigastre sans faire mourir les Malades. *Voyez la bibliotheque Chirurgicale de Manget.* On peut donc croire que les Plaies du fond & de la partie antérieure de l'estomac, ne sont pas nécessairement mortelles, particulierement quand elles sont petites ou qu'elles ne pénétrent que ses premieres tuniques : mais que celles de son orifice supérieur, pour peu qu'elles soient considérables, ne reçoivent point de guérison.

On peut faire sur les Plaies des intestins le même prognostic que sur celles de l'estomac ; leur structure à peu près semblable, leur mouvement péristaltique & leur fonction, les rendent ordinairement mortelles : mais celles des grêles sont encore beaucoup plus dangereuses. Leurs tuniques, moins charnues & moins épaisses que celles des gros ne peuvent presque

point ſe cicatriſer, qu'elles ne s'attachent à quelques parties voiſines, & quand ils ſont percés, le chyle qui s'épanche dans la capacité du Bas-Ventre, & qui s'y corrompt, fait périr le Malade ou par inanition ou par gangréne.

Les Plaies du méſentere qui ne percent point les gros vaiſſeaux ſanguins, ni les glandes auxquelles les veines lactées ſe rendent, peuvent ſe guérir. Celles au contraire qui pénétrent ces parties, ſont très à craindre par les raiſons que nous avons rapportées dans le Diagnoſtic.

Les Plaies des reins ſont preſque toutes incurables. Celles qui ſont profondes ou qui pénétrent juſqu'au baſſinet, font périr le Malade par une hémorragie, ou par un épanchement d'urine dans le Bas-Ventre, qui enflamme & gangréne les autres viſcéres, ou par une inflammation qui produit un abſcès & un ulcere qu'on ne peut venir à bout de guérir, à cauſe que l'urine s'opoſe à la réunion & à la cicatrice. Cependant celles qui ne pénétrent que leur ſubſtance corticale, particulierement à ſa partie poſtérieure par laquelle la matiere épanchée trouve quelquefois une iſſue, peuvent recevoir guériſon; encore arrive-t-il que la plûpart de ceux qu'on a cru guéris, ſont enfin morts

quelque tems ou même quelques années après, par des abſcès & des ulceres fiſtuleux qui y ſont reſtés.

Les Plaies qui percent les uretéres, ou qui les coupent entierement, cauſent un épanchement d'urine ordinairement funeſte, une inflammation & ſes ſuites.

Toutes les Plaies de la veſſie ne doivent pas être miſes au rang des Plaies mortelles, quoiqu'elles ſoient dangereuſes. La lithotomie, la ponction, l'expérience même, nous prouvent que celles de ſa partie antérieure, de ſes côtés, de ſon col & de ſon fond peuvent ſe guérir. Celles de ſa partie poſtérieure qui la pénétrent entierement au travers du péritoine, ſont incurables, non pas par elles-mêmes; mais à cauſe que l'urine s'épanche dans le ventre où elle enflamme & gangréne les parties qui y ſont contenues. Lorſque la partie poſtérieure du col de la veſſie eſt auſſi bleſſée juſques dans ſa cavité, il ſe fait en cet endroit une hémorragie ordinairement interne & abſolument mortelle.

Il faut obſerver que ſi nous avons dit que dans les Plaies des reins, des uretéres & de la veſſie, il ſe faiſoit un épanchement d'urine dans le Bas-Ventre, nous avons entendu que le péritoine étoit percé conjointement avec eux: comme ces

viſcéres ſont ſitués dans le tiſſu cellulaire de cette membrane, & hors de ſon ſac, qui forme promptement la cavité du Bas-Ventre, ſi ce ſac n'étoit pas ouvert par le trajet du coup dans l'endroit où il les recouvre, l'urine ne pourroit point s'épancher dans la capacité du ventre, elle ne s'inſinueroit tout au plus que dans le tiſſu cellulaire du péritoine.

Les Plaies de la matrice cauſent ſouvent une inflammation ou une hémorragie incurables. On ne peut pas dire cependant qu'elles ſoient toûjours mortelles. Il y a eu des perſonnes aſſez heureuſes pour en revenir.

L'obſervation ſuivante prouve que les Plaies de la matrice faites par inciſion ne ſont pas toûjours mortelles.

Mademoiſelle Deſmoulins, rue Guenegaud à paris, femme mariée, âgée d'environ 36. ans, fort contre-faite dans ſa taille, n'ayant que trois pieds un pouce de hauteur, devint groſſe, & ſe porta bien juſqu'aû terme de l'accouchement: mais ſes os pubis & l'os ſacrum étoient ſi près les uns des autres par un vice de conformation, qu'il n'étoit pas poſſible que l'enfant pût paſſer entre deux. Voyant qu'il n'y avoit d'autre reſſource que l'opération Céſarienne pour l'accoucher & ſau-

ver en même tems la vie à la mere & à l'enfant, on se détermina à prendre ce parti du consentement du mari & de la femme. M. Sousmain Maître Chirurgien & Accoucheur fit cette opération conjointement avec plusieurs de ses confreres, au commencement de Juin 1740. La Malade la souffrit avec courage. On lui fit une incision longitudinale de huit travers de doigt à l'hypogastre, à côté du muscle droit; pareille incision à la matrice. On en tira l'enfant en vie avec le placenta. On ne fit point de suture à la matrice; elle se fronça & se retira aussi-tôt que le fœtus en fut sorti. On fit la gastroraphie à la Plaie du ventre, & on laissa entre les points de suture un intervalle assez grand pour donner issue aux lochies qui s'écoulerent tant par-là que par les voies ordinaires. Au bout de quarante jours la Plaie se trouva bien cicatrisée, & la mere parfaitement guérie. L'enfant vécut dix jours.

Le prognostic des Plaies qui percent l'aorte, la veine-cave, les artéres ou veines iliaques, & les autres gros vaisseaux du Bas-ventre, n'est pas difficile à faire, puisque les Blessés périssent sur le champ, ou bientôt après par un épanchement considérable de sang.

Les Plaies des cordons de nerfs ou de leurs plexus, ſont preſque toûjours funeſtes. Les mouvemens convulſifs qui ſurviennent, la léſion des fonctions des organes auxquels ils ſe diſtribuent, & l'impoſſibilité d'y apporter du remede, les rendent ordinairement mortelles.

Les Plaies des muſcles pſoas & iliaque ſont ſujettes à être ſuivies d'une inflammation conſidérable, de fiévre aigue, & d'abſcés très-dangereux.

Cure. Les Plaies ſimples du Bas-ventre qui ne ſont point pénétrantes, demandent la même méthode de les traiter que les Plaies ſimples des autres parties charnues; mais quand elles ſont compliquées les ſymptômes fâcheux qui les accompagnent, exigent des attentions particulieres.

Cette complication de ſymptômes arrive principalement à celles qui ſont ſituées ſur les muſcles droits, à la ligne blanche, ou à celles qui offenſent le péritoine. Ces parties membraneuſes ou aponévrotiques ſe roidiſſent, ſe tendent & s'enflamment facilement. Il peut s'épancher dans la gaine des muſcles droits une lymphe ſanguinolente capable de s'échauffer par ſon ſéjour, de ſe corrompre, de devenir âcre & de cauſer une inflammation, une fiévre

aigue, un délire & autres accidens graves. Pour y remedier, il faut faire à ces ſortes de Plaies qui ſont étroites, des inciſions convenables, & couper les brides qui pourroient s'y rencontrer, afin de donner une libre iſſue aux matieres épanchées, qui ne manqueroient pas de croupir dans leur fond. Enſuite on les panſera comme les Plaies contuſes, & l'on fera des embrocations ſur le Ventre avec l'huile roſat ou de Camomille & le vin tiéde. Si l'inflammation & la tenſion ſe communiquent à tout l'abdomen, on y apliquera des fomentations émollientes. On aura ſoin de ſaigner copieuſement le Malade, & de lui faire obſerver un régime exact, humectant & rafraîchiſſant.

Lorſqu'une Plaie du Bas-ventre pénétre dans la capacité, s'il n'y a aucune partie interne de léſée, ni de ſymptômes qui faſſent ſoupçonner un épanchement, on la traitera comme les Plaies externes, à moins qu'elle ne ſoit fort grande, & faite par inſtrument tranchant; en ce cas, il en faudroit faire la ſuture, comme nous dirons dans la ſuite. Mais ſi elle étoit contuſe, ou faite par arme à feu, le gonflement & l'inflammation qui ſurviendroient à ſes lévres, ne permettroient pas de faire cette opération;

on ſeroit obligé de prendre la voie de la ſuppuration & de la régénération des chairs.

Quand la Plaie eſt accompagnée de l'iſſue de l'épiploon, de l'inteſtin, ou des deux enſemble, ſans qu'ils ſoient altérés ni corrompus, il faut les faire rentrer le plûtôt qu'il eſt poſſible par le taxis. Pour faciliter cette reduction, on fait placer le Bleſſé ſur la partie opoſée à la Plaie, & dans une ſituation où les muſcles ſoient le plus relâchés. On y réuſſit ordinairement ſans beaucoup de peine à l'égard des Plaies récentes ; le gonflement de ces viſcéres & l'étranglement encore peu conſidérable, ne s'y opoſent point. Avant que de les faire rentrer, il eſt bon de les laver & de les enveloper avec un linge trempé dans l'eau tiéde, ou encore mieux dans une décoction émolliente de mauves, guimauves & fleurs de bouillon blanc, tant pour nétoyer le ſang qui pourroit s'y être attaché, que pour ramollir davantage ces parties. Comme elles ſont fort délicates, on a auſſi la précaution de ſe couper les ongles, de peur de les offenſer. Si l'épiploon & l'inteſtin ſont ſortis enſemble, on commencera par réduire l'inteſtin, pendant qu'un aide élevera & ſoutiendra légérement l'épiploon,

crainte de les meurtrir ; enſuite on en fera la réduction après celle de l'inteſtin. On doit toujours commencer par faire rentrer la partie de ces viſcéres qui eſt ſortie la derniere. Si on vouloit les introduire tout à la fois, on n'y réuſſiroit point, & l'on ne manqueroit pas de les froiſſer.

Lorſqu'il n'y a que l'épiploon de ſorti, il faut examiner s'il n'eſt point corrompu. Quand il l'eſt, on en doit faire la ligature dans le vif, & couper ce qui eſt gangrené. Enſuite on le remet, & on laiſſe ſortir le fil par la Plaie. S'il n'étoit que livide, on ne laiſſeroit pas de le réduire ſans faire la ligature ; la chaleur des entrailles le rétabliroit. S'il étoit ſain, & qu'il ne pût rentrer qu'en dilatant la Plaie, on pourroit couper ſans inconvénient tout ce qui eſt ſorti, & faire rentrer le reſte ſans dilatation. Nous avons vu pluſieurs Bleſſés qui n'ont pas laiſſé de guérir en pareil cas.

Il arrive ſouvent que la Plaie eſt ſi petite, ou que les viſcéres étranglés entre ſes lévres, ſe gonflent tellement qu'il n'eſt pas poſſible de les réduire. Alors on emploiera des fomentations émollientes & carminatives, pour reſoudre les vents & diminuer l'enflure. Telle eſt la ſuivante.

℞. *Feuilles de Mauves, de Guimauves & de Brancurſine, de chacune une poignée; Fleurs de Mélilot, de bouillon blanc, de Camomille & de Sureau, de chacune demi-poignée; Semence de Fœnu-grec, deux dragmes; Cumin, une dragme. Faites bouillir les feuilles dans trois chopines d'eau, juſqu'à la diminution d'une chopine; & y ajoutez les ſemences & les fleurs; un quart d'heure après paſſez la décoction & l'employez chaude, la renouvellant ſouvent.*

Quelques-uns propoſent de piquer l'inteſtin avec une aiguille ronde pour en faire ſortir les vents. Ces coups d'aiguilles ſont autant de Plaies qui peuvent enflammer & faire gangréner ce viſcére. Il vaut mieux dilater la Plaie par les angles, ayant ſoin d'éviter les vaiſſeaux. L'inſtrument le plus commode pour cette opération, eſt un biſtouri courbe, tranchant d'un ſeul côté, boutonné à ſon extrêmité. Au défaut de cet inſtrument, on ſe ſert d'une ſonde ailée, canelée, fermée par le bout, dans la crenelure de laquelle on gliſſe un biſtouri droit pour couper les tégumens avec le péritoine. En introduiſant la ſonde dans le ventre, il faut prendre garde de ne pas engager quelque partie entr'elle &

le péritoine, crainte de la couper avec le biſtouri. Cet inconvénient eſt moins à craindre quand on ſe ſert du biſtouri boutonné. Lorſque l'étranglement eſt ſi conſidérable qu'on ne peut introduire dans la Plaie ni le biſtouri ni la ſonde, ſans meurtrir les viſcéres ſortis, on met le doigt indice de la main gauche deſſus pour les éloigner; on approche l'ongle de l'angle de la Plaie, & on coupe ſur l'ongle la peau pour la débrider. Enſuite on fait l'opération comme nous avons dit.

Dans les Plaies pénétrantes, l'inteſtin ſe trouve quelquefois ouvert, quelquefois entierement coupé. Dans le premier cas, la diviſion eſt longitudinale, tranſverſale, ou oblique, grande, pétite ou médiocre. Celle qui eſt oblique eſt encore plus dangereuſe que les autres. Tous les plans de fibres étant coupés, leur conſolidation n'eſt guére poſſible. Lorſque la diviſion eſt petite, on peut ſe diſpenſer d'y faire de ſuture; la nature eſt capable d'en faire la réunion ſans ce ſecours, pourvu qu'on ait ſoin de bien ſaigner le Malade, & de lui faire obſerver un grand régime: mais quand elle eſt grande ou même médiocre, il faut y faire la ſuture du pelletier. Quoique le ſuccès de cette opération ſoit fort douteux, il vaut mieux la tenter

que d'abandonner le Bleſſé à une mort certaine. En faiſant cette ſuture, on doit obſerver que les points ne percent pas tranſverſalement les lévres de la Plaie, mais d'une maniere oblique. Pour mieux réuſſir à cette obliquité, après avoir fait un point de biais une ligne au-deſſus de la diviſion, on revient percer la premiere lévre de dehors en dedans; enſuite on perce la ſeconde un peu au-deſſous de dedans en dehors, & on recommence les autres points de la même façon juſqu'à une ligne au-deſſous de la diviſion, ſans nouer ni engager le fil à chaque bout. Il ſe tire plus facilement quand la réunion eſt faite. Après la ſuture, on remet l'inteſtin dans le ventre; on place aux angles de la Plaie de l'abdomen les deux fils, un de chaque côté; enſuite on fait la *Gaſtroraphie*, c'eſt-à-dire, la ſuture de la Plaie du ventre.

Cette ſuture s'exécute de deux manieres avec une grande aiguille courbe. Les uns percent la premiere lévre de dehors en dedans à deux travers de doigt du bord de la Plaie, & la ſeconde de dedans en dehors à la même diſtance, én les ſoutenant avec le doigt indice ou le pouce qu'on introduit dans le ventre. Les autres percent chaque lévre de dedans en dehors. Le ruban qu'on enfile dans l'aiguille doit être com-

poſé de pluſieurs fils cirés enſemble. On fait un ou deux points à chaque lévre, ſuivant la longueur de la Plaie. Les points faits on rapproche les lévres ; on écarte les fils du ruban, & on place des chevilles entre deux, pour faire une ſuture enchevillée, comme nous avons dit dans le ſecond Chapitre de ce Livre. On croit que cette eſpéce de ſuture eſt néceſſaire en cette occaſion, à cauſe du grand effort que font les muſcles de l'abdomen, qui ſont toûjours en mouvement. Si l'on ſe contentoit d'aſſujettir les bouts du ruban par un nœud & une roſette comme à la ſuture entrecoupée, il ſeroit à craindre, dit-on, que le ruban ne déchirât les lévres de la Plaie. Cependant l'on ne pratique point à l'Hôtel-Dieu de Paris la ſuture enchevillée, par les raiſons que nous avons alléguées dans le Chapitre II. Après avoir placé & aſſujetti les chevilles ſi l'on en a mis, on tire un peu de chaque côté les deux bouts du fil qui a ſervi à faire la ſuture de l'inteſtin, afin d'approcher ce viſcére du péritoine ; parce qu'il ne peut ſe cicatriſer qu'en s'attachant à quelque partie. On range auſſi à un des angles de la Plaie le lien de l'épiploon, s'il y en a ; & on le tire un peu à ſoi pour faire réunir ce viſcére avec les lévres internes de la Plaie.

Ensuite on met extérieurement un plumaceau couvert de Baume d'Arceus, ou de quelqu'autre onguent propre à procurer une douce supuration, & on l'assujettit avec les deux bouts, du fil qu'on a laissés à chaque point, en les partageant pour les chevilles. On fait sur tout le ventre une embrocation avec l'huile rosat & le vin tiede ou l'eau-de-vie; on y applique une grande compresse trempée dans la même liqueur; on couvre le tout avec une autre compresse, ou un morceau de molleton, & on maintient l'appareil par le moyen de la serviette & du scapulaire. On a soin de faire tenir le Malade sur la Plaie le plus qu'il est possible, afin de faciliter par cette situation l'issue du pus ou du sang. Les tentes que quelques Praticiens introduisent dans la Plaie pour l'entretenir ouverte, & pour laisser sortir les matieres épanchées, sont nuisibles aux intestins. Elles rendent les levres de la Plaie calleuses, & en bouchent l'ouverture; ensorte que les matieres purulentes ne peuvent s'évacuer que dans le tems des pansemens. On peut donc s'en passer, puisque d'ailleurs les levres de la Plaie ont plus de disposition à s'écarter qu'à se réunir, & n'ont pas besoin de ce secours pour se maintenir ouvertes.

Il eſt à propos de panſer le Malade deux fois par jour, en renouvellant le plumaceau & l'embrocation. Si le ſixiéme ou ſeptieme jour les fils de la ſuture ou ligature qu'on a faite aux viſcéres ſont laches, & peuvent ſortir facilement ſans rien forcer; on les tire, & quand la Plaie eſt bien réunie, on coupe les points de ſuture.

Lorſque l'inteſtin eſt entierement coupé, on laiſſe aller dans le ventre le bout inférieur qui eſt du côté du rectum; on prend le ſupérieur & on le cout à la circonférence externe de la Plaie, pour faire un nouvel anus, dans lequel on met une tente mollette attachée avec un fil afin d'entretenir l'ouverture. Le bout de l'inteſtin continu au ventricule, ſe diſtingue par la ſortie des matieres. Cette opération peut réuſſir quand la Plaie eſt à la fin de l'ileon ou au colon. On a des exemples que l'inteſtin s'eſt cicatriſé & réuni à la circonférence de la Plaie, où il a ſervi d'anus aux Bleſſés.

Il eſt néceſſaire de ne nourrir d'abord le Malade qu'avec quelques jaunes d'œufs, un peu de crême de riz, ou de la gélée; de lui donner des lavemens nourriſſans qui ne laiſſent pas de le ſoutenir, parce qu'il ſe trouve quelques veines lactées

dans les gros inteſtins, & que les parties nourricieres & volatiles des pareils remedes, peuvent s'inſinuer par les pores de leurs tuniques, dans les veines. On ſeignera le Bleſſé autant que ſes forces pourront le permettre, pour prévenir l'inflammation & les autres accidens.

Nous ne propoſons point de remedes pour les Plaies des autres viſcéres ; il n'eſt pas poſſible d'y en apliquer, & ils n'y tiendroient pas. Il n'y a que la ſaignée & la diéte qu'on puiſſe mettre en pratique. Dans ce cas on dirige ſes indications curatives à la guériſon de la Plaie externe ; on laiſſe le reſte au ſoin de la nature, qui cicatriſent quelquefois les viſcéres bleſſés avec l'épiploon, ou avec quelqu'autre partie.

CHAPITRE XIV.

Des Brulures.

Nous mettons les Brulures au rang des Plaies, par les raiſons que nous avons alléguées dans le premier Chapitre de ce Traité, Article premier. Ce ſont des ſolutions de continuité récentes, faites ſubitement ſur les parties ſolides de notre corps par l'impreſſion du

feu, accompagnées d'inflammation & d'une douleur vive & brulante.

Le feu qui eſt la ſeule cauſe des Brulures, eſt *actuel* ou *potentiel.* On appelle, *Feu actuel*, tout ce qui eſt ſenſiblement chaud & brulant ; c'eſt à-dire, tous les corps combuſtibles enflamés ou en charbon ardens ; les métaux rouges ou fondus ; l'eau, l'huile, la poix, la cire & tous les liquides bouillans ; la chaux vive dans le tems qu'on l'éteint ; la poudre à canon enflammée ; la foudre qui eſt le plus violent & le plus dangereux de tous les feux. Le feux potentiel eſt tout corps ſolide ou liquide, qui, ſans chaleur actuelle & ſenſible, a la vertu de corroder & de bruler toutes les parties qu'il touche. Tels ſont le beurre d'antimoine, la pierre infernale, la pierre à cautere, les poiſons chauds & corroſifs, l'huile de vitriol, l'eſprit de nitre, celui de ſel, l'eau-forte ; l'eau régale.

De toutes ces cauſes, les unes agiſſent avec plus de violence que les autres, ſuivant que les corpuſcules ignées qu'elles contiennent, ont plus ou moins de maſſe & de mouvement, ou ſuivant qu'elles reſtent plus long-tems apliquées ſur les parties qu'elles brulent, ou qu'on en eſt

plus proche. De-là résultent trois ſortes de Brulures, de *légéres*, de *médiocres*, & de *fortes*.

Les légéres Brulures n'intéreſſent que la peau ſans eſcarre. Il y ſurvient ſimplement une tumeur ſuperficielle, une rougeur, une chaleur ardente; les particules de feu qui s'y ſont inſinuées, font raréfier la lymphe ſereuſe qui arroſe ce tégument; l'épiderme s'en ſépare dans le moment, ou peu de tems après, & s'éleve en puſtules ou veſſies pleines d'une ſéroſité claire & limpide. Dans les Brulures médiocres la peau eſt entierement brulée, deſſéchée, retirée, endurcie, quoiqu'il n'y ait point encore d'eſcarre; l'inflammation eſt plus conſidérable & plus étendue; la cuiſon eſt beaucoup plus vive. Il ſe forme ſur le champ des puſtules, ou des veſſies remplies d'une eau ſubtile & jaunâtre. Les fortes brulures n'offenſent pas ſeulement la peau; elles pénétrent auſſi juſqu'à la chair, aux arteres, aux veines, aux nerfs, aux tendons, quelquefois juſqu'aux os mêmes. La partie brulée eſt noire, deſſéchée, couverte d'une eſcarre plus ou moins profonde; elle eſt privée de ſentiment, ſouvent de mouvement, & attaquée de gangrene. S'il s'éleve des puſtules, elles s'affaiſſent dans le moment.

Les brulures dégénerent facilemeut en ulcéres, particulierement quand elles ſont conſidérables. Celles qui ſont légeres ne preſentent aucun danger, à moins qu'elles ne ſoient compliquées avec quelqu'autre maladie, ou que le ſujet ne ſoit cacochyme. Les brulures des yeux & de toutes les parties membraneuſes, ligamenteuſes & aponévrotiques, ſont ſuivies bien ſouvent de ſymptômes fâcheux, à cauſe de leur ſenſibilité. Celles des nerfs cauſent ordinairement des convulſions. Il peut ſurvenir une ankyloſe à celles des jointures, ſi l'on n'y prend garde. On comprend aiſément que les grandes & profondes Brulures ſont d'autant plus périlleuſes, qu'elles offenſent des parties intéreſſantes pour les fonctions de la vie. Il n'y en a point de plus dangereuſes que celles qui ſont faites par le feu du Ciel; ſi elles ne ſont pas mortelles, elles ont au moins coûtume de cauſer des ulcéres malins très-difficiles à guérir. Perſonne n'ignore les terribles effets du tonnerre. Les parties ſulphureuſes & nitreuſes de la foudre ſont ſi ſubtiles, & le mouvement de leurs tourbillons eſt ſi rapide, qu'elles pénétrent dans l'inſtant les corps les plus ſolides, les fondent, les diſſolvent, ou les réduiſent en charbon.

Les indications curatives varient suivant la différence des Brulures, & la nature des parties qu'elles occupent. Les legeres & les médiocres exigent qu'on attire au dehors les corpuſcules ignées engagés dans la partie, qu'on adouciſſe l'âcrimonie des humeurs, qu'on calme la douleur vive & brulante qui tourmente le Malade, qu'on relâche & qu'on ramolliſſe les fibres cutanées, endurcies, deſſéchées & retirées.

Pour remplir ces indications, il faut d'abord, & avant qu'il ſe ſoit élevé des veſſies, appliquer ſur la partie brûlée des compreſſes imbues d'eſprit de vin, d'eau-de-vie, d'eau de la Reine de Hongrie, d'eau de chaux-vive mêlée avec l'eſprit de vin camphré, ou d'autres liqueurs ſpiritueuſes. Elles ouvrent les pores de la peau; elles diſſipent & font ſortir les corpuſcules de feu qui s'y ſont introduits; elles les adouciſſent, comme l'eſprit de vin édulcore les eſprits acides corroſifs; elles entretiennent la circulation des humeurs dans les vaiſſeaux, & préviennent l'inflammation. Mais il eſt néceſſaire d'arroſer de ces eaux ſpiritueuſes les compreſſes auſſi-tôt qu'elles commencent à ſe déſecher. Fabrice Hildan, *de Combuſtionib. c.* 6. recommande l'oignon pilé avec de ſel, ou l'onguent ſuivant.

℞ *Oignon crud, une once & demie; Sel commun, & Savon blanc de Venise, de chacun une once. Pilez le tout ensemble dans un mortier, & en faites un onguent avec suffisante quantité d'Huile Rosat & d'Amandes douces.*

Le même Auteur s'est aussi servi avec un heureux succès de l'onguent préparé de la maniere suivante, pour une Brulure de tout le corps, faite par de la teinture chaude.

℞ *Savon liquide, demi-livre; Oignons cruds, deux onces; Sel commun, une once & demie; Huile de jaunes d'œufs, une once; Huile Rosat, & d'Amandes douces, de chacune quatre onces; Mucilage de semence de coings, deux onces. Mêlez & en faites un onguent.*

Quelques-uns estiment la craie dissoute dans des blancs d'œufs & de l'esprit de vin; la chaux vive mêlée avec de l'huile de raifort; l'encre, qui par ses parties vitrioliques & astringentes, empèche la fluxion. On conseille encore de tremper la partie brulée dans de l'eau chaude, ou d'y apliquer des compresses imbues de la même eau, les humectant souvent pour les empêcher de se refroidir & de se sé-

cher. On prétend que la chaleur externe attire l'emphyreume. Hildan, lieu cité, dit que l'expérience le confirme. Le feu, ſuivant Fernel, eſt le propre alexitére de la brulure. Dans cette intention bien des gens qui ſe ſont brulés, approchent auſſi-tôt du feu la partie, pour l'échauffer autant qu'ils peuvent le ſupporter. Un remede opoſé à celui-ci eſt l'eau froide. Il eſt certain que tant que l'endroit brulé y eſt plongé, on ne ſent aucune douleur. Dès qu'on l'en retire, ou que l'eau s'échauffe, la douleur ſe renouvelle. Il faudroit donc l'y tenir & rafraîchir l'eau juſqu'à ce que tous les corpuſcules ignées fuſſent éteints & amortis. On pourroit peut-être craindre que le froid ne coagulât les liquides dans les vaiſſeaux, & ne causât la gangréne, mais le mouvement rapide des tourbillons de feu renfermés dans la peau, s'y opoſeroit. La fraîcheur ne feroit que le réduire au degré de la chaleur naturelle. C'eſt ce qu'on peut éprouver ſoi-même dans l'occaſion, & enſuite apliquer l'onguent d'oignon, ou les autres topiques ci deſſus marqués.

Lorſque l'épiderme s'eſt ſéparé, & a formé des veſſies, il faut les couper ſans différer, crainte que la ſéroſité qu'elles renferment, ne devienne âcre par ſon ſéjour, & n'ulcére la peau. Au même inſ-

tant on mettra ſur la Brulure quelqu'onguent ou liniment émollient & adouciſſant. Tels ſont l'onguent populeum, le cerat de Gallien camphré, les huiles de jaunes d'œufs, d'amandes douces, de ſemences froides majeures, de lin ou de noix, récentes & battues, avec égale partie de mucilages de coings, & de fœnugrec, l'huile dans laquelle on aura fait bouillir des feuilles de ſureau, ou d'yebles & de morelle, les jaunes d'œufs frais bien mêlés avec de l'huile d'amandes douces. S'il y a quelques excoriations à la peau, outre les topiques dont on vient de parler, le baume de Saturne, le Nutritum frais, ou l'onguent Hémorrhoidal du Codex de Paris, ſont propres pour les deſſécher & calmer la douleur. Supoſé qu'il reſte quelqu'ulcére, on le détergera avec le baume d'arcéus, le mondicatif d'Ache, le baume verd de Metz, l'onguent Apoſtolorum, ou autre ſemblable. Les Brulures faites par un feu potentiel ſe traitent avec les onguens & linimens émolliens & adouciſſans dont on vient de parler, afin de calmer la douleur, & faire tomber l'eſcarre qui s'y forme toujours. Enſuite on déterge la Plaie avec les mondicatifs ci-deſſus raportés.

Pour les Brulures des yeux, il faut évi-

ter tous les topiques âcres, & les huileux; & n'employer que des collyres anodins, émolliens & rafraîchiſſans; comme le lait de femme diſtillé ſouvent dans les yeux, l'eau de fray de grenouilles, celles de roſes, de plantain, d'euphraiſe, mêlées avec le mucilage de pſyllium, de coings, de lin, de fœnugréc, ou le cataplaſme ſuivant, qui eſt un ſécret de Timæus.

℞, *Deux Pommes douces; faites-les cuire dans de l'eau d'euphraiſe & de roſes, juſqu'à ce qu'elles ſoient bien molles. Paſſez-en la Pulpe au travers d'un tamis, & mêlés-y deux dragmes de Sucre Candi en poudre, quinze grains de Camphre, & ſix grains de Safran réduit en poudre ſubtile. Appliquez-le chaud, & le renouvellez deux ou trois fois le jour.*

Pendant qu'on travaille au dehors, il faut avoir égard au dedans, preſcrire une diéte exacte, délayante, adouciſſante, rafraîchiſſante; des lavemens émolliens & anodins; & ſaigner le Malade pluſieurs fois, particulierement s'il eſt pléthorique, pour detourner la fluxion & l'inflammation, à moins que la Brulure ne fût ſi legere qu'elle ne méritât pas beaucoup d'attention.

Dans les Brulures internes faites par quelque liqueur, ou matiere corrosive avalée fortuitement, ou prise en lavement, on ordonnera des bouillons gras en abondance, de l'huile, du lait, du beurre frais fondu, des tisannes de riz, d'orge, de racines de grande consoude, d'althea, des émulsions, des mucilages de semence de lin, de psyllium, de coings; en un mot tout ce qui est gras, visqueux, adoucissant, capable d'envelopper & de brider les points acides ou ácres du poison, & on donnera ces remedes tant en potion, qu'en clistéres.

Les fortes Brulures demandent d'autant plus d'attention, qu'elles dégénerent souvent en gangréne & en sphacéle, ou que certaines parties organiques en sont quelquefois griévement offensées. Le sang qui ne circule que difficilement, ou point du tout dans l'endroit brulé, s'accumule bientôt à la circonférence; parce que le cœur en envoie toûjours de nouveau. Il y produit donc en peu de tems, par sa quantité & son séjour, une enflure & une inflammation considérable, suivie bien souvent de symptômes dangereux. Le feu ayant pénétré pour le moins jusqu'aux chairs, les met hors d'état de subsister par elles-mêmes. Il faut qu'elles tombent en

gangréne, ou qu'elles ſe détachent par la ſuppuration. Pour remédier aux accidens préſens, & prévenir ceux qui peuvent arriver, il eſt néceſſaire de faire ſur la Brulure des ſcarifications plus ou moins profondes, ſuivant ſa pénétration. Le ſang qui en ſortira contribuera mieux que tout autre remede à délivrer la partie de l'engorgement qui ne manque pas de s'y former. S'il n'en ſort pas beaucoup, cela ne diſpenſera pas le Malade d'être ſaigné autant de fois que l'inflammation l'exigera, & que les forces le permettront. En faiſant les ſcarifications on évitera de couper les nerfs, les tendons & les gros vaiſſeaux. On ſuivra la rectitude des fibres, ſupoſé que cela ſuffiſe pour bien débrider les tégumens. Quand le ſphacéle eſt confirmé, on doit enlever avec le ſcalpel, & ſéparer du vif tout ce qui eſt corrompu; en venir même à l'amputation ſi c'eſt un membre entierement ſphacelé.

Après les ſcarifications on humectera bien la partie avec de l'eſprit de vin camphré, ou quelqu'autre liqueur ſpiritueuſe capable de réſiſter à la pourriture. Enſuite on apliquera un emplâtre d'onguent de Styrax, ou tout autre topique propre à faire tomber l'eſcarre, & l'on fera une embrocation ſur toute la circonféren-

ce de la Brulure avec de l'huile Rosat, de Camomille ou d'Hypericum tiédes, & moitié gros vin rouge, bien battus ensemble, ou une sixiéme partie d'esprit de vin camphré. S'il étoit à propos de procurer une suppuration plus abondante pour détacher mieux l'escarre, on ajouteroit le basilic à l'onguent de Styrax. La Plaie étant bien détergée, on employera les Sarcotiques & les Epulotiques ordinaires, pour la conduire à une parfaite guérison.

Les Brulures faites par le feu du Ciel sont bien souvent accompagnées d'accidens terribles & extraordinaires. La frayeur qui saisit toûjours celui qui en est frapé, dérange toute l'œconomie animale, & le fait ordinairement tomber en syncope, si elle ne le tue pas. L'exhalaison sulphureuse de ce feu qui pénétre quelquefois dans les poumons par une inspiration subite que cause la terreur, suffoque tout d'un coup, ou brule les entrailles. On a vu des personnes avoir les os brisés sans aucune blessure à la peau. D'autres rester morts dans la même attitude qu'ils étoient quand ils ont été surpris du Tonnerre. Voyez *Cardan*. l. 8. *de Variet*. c. 43. *Bibl. Chirurg. de Manget, au mot* Combustio. Les Plaies extérieures & les contusions produites par la foudre ont coûtume d'être

noires, ou d'un rouge livide. La peau eſt dure, racornie, deſſéchée. Les douleurs ſont vives & ardentes. Ces ſortes de Brulures dégénerent facilement en gangréne. Il eſt donc néceſſaire de la prévenir par les remedes, tant internes, qu'externes, capable de réſiſter à la pourriture des chairs. Suivant cette indication, on preſcrira ſur le champ au Malade quelques cordiaux, pour le faire revenir de ſa foibleſſe, & rétablir ſes fonctions. On peut eſpérer cet effet de la Thériaque, du Mithridat, de l'Orvietan, de la confection Alkermes, de l'eau Thériacale, de l'eau de meliſſe compoſée, ou d'autres Alexipharmaques ſemblables, ſolides ou liquides. La potion cordiale ſuivante eſt propre à remplir ces vues.

℞ *Eau de Chardon-bênit & d'Ulmaria, de chacune deux onces; Eau de Meliſſe ſimple, une once; Eau Thériacale, demi-once; Eau Naphe, confection Alkermes, de chacune un gros; Sel volatil de Succin, dix-huit grains; Syrop d'Oeillets, demi-once.* Mêlez & en donnez une cuillerée ou deux toutes les heures.

Obſervez cependant que ſi le bleſſé ſentoit une grande chaleur dans les en-

trailles, il faudroit avoir recours aux cordiaux rafraîchiſſans, tels que ſont la Limonade, l'Orgeat, l'eau d'Oxytriphyllum, les Tiſannes adouciſſantes & rafraîchiſſantes, le ſyrop de Limons, de Berberis, de Groſeilles, &c. auxquels on ajoute la confection de Hyacinthe & l'eau Naphe.

Si ces Brulures ſont médiocres, on les traite extérieurement comme celles dont nous avons parlé ci-deſſus: mais parce qu'elles ſont preſque toutes diſpoſées à la mortification, on doit employer en ce cas les mêmes topiques, & faire les mêmes opérations qu'à celles qui tendent à la gangréne, ou qui en ſont attaquées, ajoutant aux linimens, onguens ou cataplaſmes, la Thériaque, la poudre de racine d'Angelique, de Dompte vénin, de feuilles de Rhue, de Scordium, & pour mieux déterger, on y joindra la Myrrhe, l'Aloës, le Maſtich, l'encens, la Gomme Elemi.

Lorſqu'il y a des os fracturés, on en fera la réduction, & l'on ſe ſervira de cataplaſmes de farines de Féves, d'Orge, de Lupins, de racines d'Angelique & de *Vincetoxicum*; de feuilles de Rhue & de Scordium; de Thériaque; & on les renouvellera tous les jours.

La méthode que nous venons de don-

ner pour le traitement des brulures faites par le feu du Ciel, se trouve assez conforme avec les Observations de plusieurs habiles Praticiens. Nous lisons que Herman, *Comment. in Misc. l.* 1. guérit à peu près de cette maniere une jeune Fille de quinze ans frappée du tonnerre, qui étoit entré dans une maison. Cette jeune personne tomba par terre comme en syncope, & resta dans cet état pendant une heure & demie. Les Domestiques s'en étant apperçus, coururent à elle, & la crurent morte. On la mit au lit. L'ayant examinée, ou lui trouva la poitrine d'un rouge mêlé de quelques tâches noirâtres, comme si la Brulure avoit été faite avec de la poudre à canon. Elle avoit au-dessous de la mamelle des rayes brunes qui s'étendoient sur tout le ventre jusqu'au pubis qui étoit excorié. Il y en avoit aussi à la jambe gauche jusqu'au talon. On lui fit prendre d'adord deux cuillerées d'eau apoplectique ; ce qui la fit revenir de sa foiblesse, & lui fit recouvrer la parole. Elle se plaignoit d'une chaleur brulante dans la gorge, & d'une douleur à la partie blessée. On lui donna de la poudre bezoardique d'Angleterre à la dose de demi-dragme, dans de l'eau de cerfeuil. Elle sua beaucoup, & la chaleur de la gorge di-

minua. On apliqua ſur les parties léſées un onguent fait avec la crême de lait & la céruſe, qu'on réitera ſouvent. Ses douleurs en furent trés-adoucies. Comme il étoit ſurvenu une petite fiévre qui perſiſtoit, on lui preſcrivit une émulſion faite de ſemence de pavot blanc, d'ancolie, de millet & de chardon bénit dans huit onces d'eau, & l'on y mêla deux dragmes de poudre bezoardique d'Angleterre. La fiévre ceſſa, & la Malade ſe trouva guérie. Il ne lui reſtoit qu'une légére excoriation à la mamelle, qui fut rétablie avec l'emplâtre de Saturne de l'Auteur. Une choſe remarquable, c'eſt que cette fille ſentoit de grandes douleurs, & étoit attaquée de mouvemens convulſifs au pied gauche toutes les fois qu'on étoit menacé d'un orage prochain avec des éclairs. *Voyez Bibl. Chir. de Manget*, Combuſtio, *p*. 542.

Les douleurs que cauſent ſur le champ les brulures en général, ſont quelquefois ſi vives, & les particules ignées introduites dans la peau & dans les chairs, ſont ſi agitées, qu'on eſt obligé d'avoir d'abord recours à tout ce qu'il y a de plus rafraîchiſſant pour calmer l'irritation des fibres nerveuſes. C'eſt ce qui fait que l'eau fraîche appaiſe ſi promptement l'impreſſion du feu, & que l'ancre eſt en ce cas

aussi efficace par sa fraîcheur que par son astriction. Nous voyons que Diemerbroeck *in observation. & curation. Medic.* guérit fort promptement de cette maniere deux personnes, le mari & la femme, qui s'étoient considérablement blulés les deux mains dans de la résine fondue & enflammée, en voulant éteindre le feu. Il leur fit tremper & laver les parties brulées dans de l'encre; n'ayant pas d'autre reméde plus prompt à employer. Au bout de demi-heure l'ardeur & la douleur cesserent entierement; il ne s'éleva aucune vessie, & il ne resta aucune incommodité d'une si violente brulure.

Fin du troisiéme Tome.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le troisiéme Tome.

A

C

E

G

I

L

M

P

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

Page 251. ligne 25. emphisême. lisez empyême.

Pag. 252. lig. 8. emphisême. lis. empyême.

Pag. 255. lig. 16. emphisême. lis. empyême.

Pag. 257. lig. 16. emphisême lis. empyême.

Pag. 262. lig. 9. grêlés. lis. grêles.

